

# DIAKU : L'ANTIDOTE VIVANT

Le Congolais qui unit les Corées

*"L'histoire vraie du premier Africain qui changea l'Asie"*

par Merveil Hakeem Dianzenza



## PROLOGUE

Kanza avait huit ans quand il comprit que la mort avait un goût. Celui de la terre rouge du lac Kivu, mélangée à ses larmes noires qui coulaient sur ses joues comme de l'encre diluée. Ces larmes contenaient des pigments sombres, résidus chimiques de la bataille que son corps menait contre le virus – une réaction avec le manganèse du lac qui témoignait du combat moléculaire constant. Les scientifiques ne comprendraient que plus tard que cette couleur noire signalait que le virus tentait d'infecter son corps mais était constamment expulsé, ne laissant dans son sang aucune trace durable, seulement ces larmes noires comme preuve de la guerre invisible. Ses petites mains saignaient, écorchées par quatre heures à creuser dans le sol volcanique, mais il ne sentait pas la douleur. Il ne sentait plus rien, sauf ce vide immense qui avait remplacé ses parents.

Papa Théophile et Mama Célestine gisaient côte à côte dans leurs plus beaux pagnes, enveloppés dans les tissus colorés qu'ils réservaient aux grandes occasions. Kanza avait choisi le pagne orange et bleu de sa mère – celui qu'elle portait quand elle lui racontait des

histoires d'ancêtres. Et le boubou blanc de son père – celui du dimanche, quand ils allaient ensemble au marché de Goma.

L'enfant ne savait pas qu'à cet instant précis, ses larmes noires faisaient de lui le premier survivant documenté du virus DIAKU. Il ne savait pas que vingt ans plus tard, ces mêmes larmes feraient pleurer de joie des millions de Coréens qui découvriraient enfin la paix. Il ne savait qu'une chose : il était seul au monde, et le monde était devenu un endroit terrifiant.

Mais revenons vingt ans en arrière, au moment où tout a basculé.

En mars 2029, le monde découvrit qu'un simple mot pouvait tout changer. DIAKU. Quatre syllabes qui allaient résonner dans toutes les langues de la planète, murmurées par des mères terrorisées, criées par des médecins désemparés, analysées par des scientifiques qui comprenaient enfin qu'ils n'avaient jamais rien compris.

Dr. Elena Kozlova regardait les premières images à la télévision depuis sa chambre d'hôtel à Goma. Les nouvelles venaient de Bangkok. Sept cas inexplicables. Des gens qui oubraient tout en quelques heures, puis mouraient dans d'atroces souffrances. Elle ferma les yeux et sourit. Enfin. Après quatre ans de préparation, sa vengeance commençait.

Elle pensait à Anna, sa petite fille aux nattes blondes, morte à vingt-huit ans en 2024 dans un attentat à Kinshasa. Un attentat sans revendication, sans coupable, sans justice. Anna qui voulait sauver le monde et qui avait découvert la mort dans une rue poussiéreuse d'Afrique, ce continent qu'Elena avait pourtant voué sa vie à sauver.

L'ironie était amère. Depuis trente ans qu'Elena développait des vaccins pour l'Afrique. Trois décennies à combattre la malaria, la fièvre jaune, toutes ces maladies tropicales. Et c'est là-bas que sa fille était morte, tuée par l'indifférence d'un monde qui ne s'intéresse aux tragédies africaines que quand elles touchent des Blancs.

Quand l'enquête avait été classée sans suite, quand elle avait compris que la mort d'Anna ne compterait jamais vraiment, quelque chose s'était brisé en Elena. Pas d'un coup, comme un vase qui tombe. Lentement, comme un glacier qui fond et se reforme, déformé, méconnaissable.

DIAKU était son chef-d'œuvre. Trois ans de travail clandestin dans un laboratoire secret financé par des oligarques russes qui rêvaient de chaos occidental. Elena avait créé le virus le plus parfait jamais conçu : vingt-quatre heures d'incubation silencieuse, puis l'amnésie

totale, puis la mort. Pas de traitement possible. Pas d'espoir. Juste la terreur absolue de perdre son identité avant de perdre la vie.

Mais Elena avait sous-estimé une chose : la capacité de la nature à créer des miracles là où on ne les attend pas.

Au bord du lac Kivu, dans cette région des Grands Lacs que les géologues appelaient "l'anomalie minérale de l'Afrique de l'Est", les volcans avaient passé des millénaires à enrichir l'eau de substances uniques. Strontium, sélénium, manganèse... Des éléments qui modifiaient imperceptiblement la chimie du sang de ceux qui les consommaient depuis la naissance.

Kanza Mujinga buvait cette eau depuis son premier jour. Comme son père avant lui. Comme son arrière-arrière-grand-père, Mujinga wa Kivu, ce guérisseur légendaire qui soignait les maladies des Blancs avec des plantes que l'eau volcanique avait rendues miraculeuses.

Quand DIAKU atteignit la famille Mujinga, le virus trouva un terrain qu'il ne comprenait pas. Il infecta Papa Théophile et Mama Célestine selon son programme mortel habituel. Mais dans le sang de Kanza, il rencontra quelque chose d'inattendu. Les minéraux du lac avaient modifié ses récepteurs cellulaires. Le virus pouvait entrer, mais il ne pouvait pas tuer.

Kanza devint porteur asymptomatique d'un type unique. Ses larmes étaient noires – signe que le virus tentait constamment d'infecter son corps mais était rejeté par ses défenses naturelles – mais son cerveau restait intact, ses organes fonctionnaient normalement. Le virus ne pouvait s'installer durablement dans son sang. Il était l'antidote vivant que personne n'avait cherché, la réponse que la nature donnait à la folie humaine.

Les chiffres de l'apocalypse s'égrenèrent avec une précision mathématique terrifiante. En six mois, DIAKU tua 6,6 milliards de personnes. Les grandes métropoles se vidèrent. New York passa de 8,3 millions à 700 000 habitants. Paris de 2,2 millions à 180 000. Tokyo de 37 millions à 4 millions.

Mais l'Afrique résista mieux que prévu. Pas par miracle, par géographie. Les populations rurales, moins connectées aux réseaux de transport mondiaux, furent touchées plus tard et moins massivement. Certaines régions, comme les abords des lacs volcaniques,

enregistraient des taux de survie étonnantes. Les scientifiques appellèrent cela "l'anomalie africaine" sans jamais vraiment l'expliquer.

Kanza grandit dans ce monde fracturé. Recueilli par une communauté de survivants de Goma, il fut élevé par des oncles et des tantes qui remplacèrent ses parents perdus. Il apprit la médecine avec acharnement, poussé par une obsession : comprendre pourquoi il avait survécu, pourquoi ses larmes restaient noires alors que son cœur continuait de battre.

À dix-huit ans, il intégra l'École de Médecine Militaire de Kinshasa, la seule institution congolaise capable de former des médecins de niveau international après l'effondrement du système universitaire mondial. À vingt-quatre ans, il était médecin-colonel dans l'armée congolaise, spécialisé dans les maladies virales émergentes.

Et à vingt-huit ans, il se retrouva dans un avion militaire en route vers la Corée du Nord, portant dans son sang l'espoir de réconcilier deux nations que soixante-dix ans de guerre froide avaient séparées.

Car entre-temps, les recherches avaient progressé. L'eau du lac Kivu contenait des minéraux rares venus du volcan – manganèse, vanadium, sélénium – mais la Corée du Nord possédait quelque chose d'encore plus précieux : une fleur qui ne poussait que sur les pentes du mont Paektu, la montagne sacrée des Coréens, au-dessus de 2 400 mètres d'altitude. Les scientifiques isolèrent dans ses pétales une molécule rare, baptisée **Paektuin-A**, qui protégeait les connexions du cerveau et empêchait le virus de s'y accrocher. Mélangée aux minéraux du Kivu présents dans le sang de Kanza, cette molécule pouvait créer l'antidote universel contre DIAKU.

Mais pour obtenir cette fleur, il fallait convaincre le régime nord-coréen le plus isolé de la planète de faire confiance à un Africain. Il fallait qu'un homme noir, ressortissant d'un continent que la Corée du Nord ne connaissait que par les manuels de géographie, devienne le premier étranger autorisé à gravir le mont Paektu depuis la partition de 1953.

L'histoire que vous allez lire est celle de cette quête impossible. L'histoire d'un orphelin congolais qui porta sur ses épaules le poids de réconcilier l'humanité avec elle-même. L'histoire de larmes noires qui devinrent symbole d'espoir. L'histoire d'un lac africain et d'une montagne coréenne unis dans le sang d'un homme qui accepta l'immortalité comme un fardeau.

Car Kanza Mujinga porte en lui quelque chose d'unique : le virus DIAKU tente constamment d'infecter son corps, mais ses défenses naturelles l'expulsent sans cesse. Son organisme a développé un mécanisme de rejet permanent. Il vieillit normalement, comme tout être humain, et mourra un jour de vieillesse. Mais il ne peut mourir d'aucune maladie. On peut le tuer par violence, par accident, mais jamais par un virus, une bactérie, un cancer. Il est l'antidote vivant, condamné à porter éternellement en lui le combat contre le poison qui a failli détruire l'humanité.

Cette histoire commence dans la douleur d'un enfant qui creuse deux tombes au bord d'un lac sacré. Elle se termine par les acclamations de millions de Coréens découvrant que l'unification de leur péninsule venait d'Afrique, portée par un homme aux larmes noires qui pleurait encore ses parents vingt ans après leur mort.

Entre ces deux moments, il y aura la science et la tradition, la guerre et la paix, l'amour et la vengeance. Il y aura Elena Kozlova, confrontée à son propre monstre. Il y aura l'Afrique qui se lève et l'Asie qui s'incline. Il y aura la preuve que l'espoir peut naître des cendres du désespoir, que la vie peut triompher de la mort, que l'humanité peut se racheter même après avoir touché le fond de l'abîme.

Tout commence maintenant. Au bord d'un lac. Un enfant pleure seul, ignorant qu'il porte l'avenir de l'humanité dans son sang contaminé.

*Zala makasi, mwana na ngai.*

Sois fort, mon enfant. Ces derniers mots de Papa Théophile allaient résonner dans tous les palais du monde.



## CHAPITRE 1.1 : LA DERNIÈRE AUBE

Le réveil de Kanza fut différent ce matin-là, sans qu'il sache pourquoi. D'habitude, c'était le chant des tisserins dorés qui le tirait du sommeil — ces oiseaux architectes qui suspendaient leurs nids dans les jacarandas de la cour comme des lampions vivants — ou le ronronnement familier des drones de livraison traçant leurs lignes invisibles dans le ciel mauve de l'aube. Mais ce 28 mars 2029, ce fut le silence qui l'éveilla. Un silence anormal, épais comme la brume qui montait parfois du lac avant les orages. Un silence habité d'attente, comme si la ville entière retenait son souffle avant une révélation qu'elle n'osait formuler. Même le lac Kivu, dont les vaguelettes venaient d'ordinaire murmurer contre les rochers volcaniques avec la régularité d'une respiration, semblait figé dans une immobilité surnaturelle. Kanza pressa son oreille contre le mur qui donnait sur l'eau. Rien. Pas même le clapotis habituel. Juste ce silence lourd de sens, gorgé de présages que son esprit d'enfant ne savait pas encore déchiffrer.

L'enfant de huit ans s'étira dans son lit, ses doigts effleurant les murs lumineux de sa chambre. La surface réagit à son toucher en ondulant de bleu pâle, comme une eau qu'on trouble. La technologie congolaise de 2029 incarnait un mariage audacieux entre l'héritage des ancêtres et les rêves du futur — non pas une rupture, mais une danse. Les murs, tissés de nano-polymères développés dans les laboratoires de Lubumbashi, changeaient de couleur selon l'humeur et la température ambiante : bleu apaisant du matin, indigo méditatif de l'après-midi, orange chaleureux du soir quand les familles se retrouvaient. Les fenêtres, dotées de cristaux photochromiques, s'opacifiaient automatiquement dès que le soleil équatorial devenait trop violent, protégeant l'intérieur d'une lumière qui pouvait brûler la rétine. Mais chaque meuble — le lit, l'armoire aux portes sculptées, le bureau où Kanza dessinait ses rêves — était taillé dans des bois précieux locaux : wengé aux veines profondes comme des rivières souterraines, acajou couleur de sang séché, ébène noir comme les nuits sans lune. Sur chaque surface couraient des motifs géométriques traditionnels transmis depuis l'époque précoloniale, ces mêmes dessins sacrés que les ancêtres gravaient sur les proues des pirogues ou les linteaux des cases où l'on consultait les esprits. Tradition et modernité ne s'opposaient pas ici ; elles conversaient dans la langue de la beauté et de la fonction.

Kanza adorait cette époque où il vivait, même s'il ne possédait pas encore la lucidité nécessaire pour en mesurer toute la valeur. Le Congo n'était plus ce géant endormi, blessé, pillé, dont parlaient les manuels scolaires avec une rage à peine contenue et une honte muette. En 2029, la République Démocratique du Congo était devenue l'une des puissances émergentes les plus respectées du continent africain — non par miracle, non par charité occidentale, mais par volonté politique implacable et résilience collective

façonnée dans la douleur de l'histoire. Les richesses minières, pendant des siècles arrachées par des multinationales qui creusaient le sol congolais comme on éventre un corps et laissaient derrière elles des cratères béants, des rivières empoisonnées, des populations affamées et des gouvernements corrompus, servaient enfin au développement réel du pays. Le cobalt congolais alimentait toujours les batteries du monde entier — chaque smartphone, chaque voiture électrique, chaque panneau solaire contenait un fragment de terre congolaise — mais désormais, c'étaient des ingénieurs formés à Kinshasa, Lubumbashi et Goma qui transformaient ce minéral en technologie de pointe, dans des usines ultramodernes aux normes environnementales strictes qui avaient remplacé les mines à ciel ouvert où, une génération plus tôt, des enfants de l'âge de Kanza mouraient écrasés sous les éboulements ou intoxiqués par les vapeurs toxiques.

Goma, la ville de son enfance, s'était métamorphosée en hub technologique d'Afrique centrale — ce que Silicon Valley avait été au XX<sup>e</sup> siècle pour l'Occident, Goma l'était devenu pour le continent africain en quête de renaissance. Ses rues vibraient d'une énergie nouvelle, propre, domestiquée : chaque toit portait ses panneaux solaires qui buvaient goulûment la lumière équatoriale généreuse, chaque colline ses éoliennes élégantes aux pales blanches qui tournaient avec la régularité hypnotique d'une respiration cosmique. Les voitures électriques glissaient en silence sur l'asphalte photovoltaïque — une invention congolaise brevetée qui transformait chaque rue, chaque route, chaque chemin en capteur solaire — alimentées par l'électricité produite localement grâce à l'énergie géothermique puisée dans les entrailles des volcans environnants. Le Nyiragongo et le Nyamuragira, ces montagnes de feu qui avaient autrefois terrorisé la région, déversant leurs coulées de lave incandescente sur les villages et chassant les habitants dans des exodes nocturnes apocalyptiques, étaient devenus les poumons énergétiques de toute l'Afrique centrale. La destruction s'était muée en création. Le feu qui tuait désormais donnait la vie. Les ancêtres, qui avaient toujours dit que le feu du volcan portait la colère et la bénédiction des dieux en parts égales, auraient souri de cette sagesse moderne qui confirmait leur sagesse ancestrale.

L'odeur du manioc grillé montait de la cuisine comme une prière du matin, cette fumée sucrée et terreuse qui portait en elle l'essence même de l'Afrique nourricière. Elle se mêlait à l'arôme plus amer, plus mystérieux du café robusta qui poussait sur les pentes fertiles des collines volcaniques, là où la cendre millénaire s'était transformée en humus noir et riche. Ces arômes étaient ceux de son enfance, ceux qui lui diraient toujours, peu importe où il se trouverait sur cette terre, qu'il était chez lui, en sécurité, aimé. Kanza sourit — ce sourire pur, insouciant, lumineux que seuls possèdent les enfants qui ne savent pas encore

que le bonheur est une chose fragile qu'on peut briser en un instant. Papa Théophile devait déjà être debout dans la cuisine, lui qui se levait invariablement avant l'aube comme si la nuit lui volait un temps précieux qu'il ne pourrait jamais récupérer, préparant le petit-déjeuner avec cette précision méthodique d'ingénieur qu'il appliquait à tout, qu'il s'agisse de concevoir des turbines éoliennes capables de résister aux vents violents et capricieux du lac ou de râper le manioc selon l'angle exact — trente-sept degrés, aimait-il préciser avec un sourire en coin — qui en ferait la farine la plus fine, la plus digeste, la plus savoureuse.

En descendant l'escalier hélicoïdal qui s'enroulait au cœur de leur maison comme une spirale d'ADN ou comme le mouvement ascendant de la fumée des offrandes, Kanza contempla une fois de plus ce miracle architectural dont il ne se lassait jamais, dont chaque détail le remplissait d'une fierté qu'il ne savait pas encore nommer. Leur demeure incarnait le symbole parfait du nouveau Congo : moderne sans renier ses racines, technologique sans oublier son âme, tournée vers l'avenir sans trahir la mémoire des ancêtres. Les matériaux composites développés dans les laboratoires de Kinshasa — légers comme l'air mais résistants comme la pierre volcanique, souples mais indestructibles — côtoyaient harmonieusement le bois de wengé aux veines profondes comme des cours d'eau souterrains et l'ivoire végétal sculpté par des artisans qui maîtrisaient un art transmis depuis l'époque précoloniale, depuis ces temps immémoriaux où les rois du Congo recevaient les ambassadeurs européens dans des palais dont la sophistication laissait ces derniers bouche bée. Chaque marche de l'escalier portait un motif gravé à la main : les symboles *adinkra* que Papa Théophile avait méticuleusement choisis pour représenter leur famille, leur lignée, leur destinée. *Sankofa*, l'oiseau mythique qui regarde en arrière tout en volant vers l'avant, symbole éternel de la sagesse qui consiste à apprendre du passé pour construire l'avenir. « On ne peut savoir où l'on va si l'on ne sait d'où l'on vient », répétait Papa Théophile chaque fois que Kanza traçait du doigt ces courbes élégantes.

Dans la cuisine inondée de lumière matinale — cette lumière dorée, presque liquide qui semblait couler par les baies vitrées comme du miel — Papa Théophile se tenait devant les plaques à induction, vêtu de son boubou du matin en coton *liputa*, ce vêtement traditionnel indigo que sa propre mère lui avait cousu de ses mains ridées avant sa mort et qu'il portait toujours, rituel sacré, avant d'enfiler ses costumes d'ingénieur trois-pièces pour affronter le monde moderne. C'était sa façon de ne jamais oublier d'où il venait, même en construisant l'avenir. Ses mains expertes — ces mains calleuses qui dessinaient des plans d'éoliennes sur des écrans holographiques mais qui n'avaient jamais oublié les gestes simples et anciens de la terre — pétrissaient la pâte de manioc selon une recette

transmise par sa grand-mère depuis cinq générations, mais enrichie de protéines végétales et de vitamines synthétisées dans les centres de recherche alimentaire de Goma. Science et tradition, encore une fois, dansant ensemble dans cette chorégraphie qu'on appelait le Congo moderne.\n

"*Mbote, Papa*", dit Kanza en embrassant son père sur la joue, respirant l'odeur familière de l'encens de santal que Papa Théophile brûlait chaque matin en hommage aux ancêtres, cette fumée blanche qui montait en spirales vers le plafond comme les âmes des morts montaient vers le ciel.

"*Mbote, mwana na ngai*", répondit Papa Théophile, ses yeux brillant de cette tendresse infinie qu'il réservait aux matins en famille, ces moments précieux, presque sacrés, où le monde extérieur avec ses urgences et ses exigences n'existant pas encore. "Tu as bien dormi, *mwana*? Les ancêtres t'ont envoyé de beaux rêves ? Ont-ils parlé à ton âme pendant la nuit ?"

Cette question rituelle venait du plus profond de leurs traditions, de cette cosmovision africaine que ni la colonisation ni la modernité n'avaient jamais réussi à effacer complètement. Papa Théophile, malgré ses trois diplômes d'ingénierie obtenus à la Vrije Universiteit Brussel et sa maîtrise des technologies les plus avancées — intelligence artificielle, nanotechnologie, physique quantique, modélisation des systèmes complexes — n'avait jamais cessé de croire, avec la conviction inébranlable de celui qui sait, que les rêves portaient des messages venus d'au-delà du voile qui sépare les vivants des morts. Dans la cosmologie congolaise transmise depuis des millénaires, les ancêtres parlaient aux vivants pendant le sommeil, quand l'âme se libérait temporairement de sa prison de chair et voyageait dans les dimensions invisibles, ces royaumes parallèles que l'Occidental appelle inconscient mais que le Congolais sait être bien réels. C'était une sagesse que la science occidentale avait mis des siècles à redécouvrir sous le nom pompeux de "psychologie des profondeurs" — comme si Jung et Freud avaient inventé ce que les chamanes africains savaient depuis l'aube de l'humanité.

"J'ai rêvé du lac", répondit Kanza en grimpant sur le tabouret sculpté qui lui permettait d'atteindre le plan de travail, ses petits pieds se balançant dans le vide. "Il avait une voix, Papa. Pas une voix comme la tienne ou celle de Mama. Quelque chose de plus ancien. De plus profond. Comme si c'était le lac lui-même qui parlait, avec toutes les voix de tous ceux qui avaient vécu près de ses rives depuis le commencement du monde. Il me disait des choses importantes, des choses que je devais comprendre, mais je ne saisissais pas les

mots. C'était comme... comme du lingala mais d'avant, tu comprends ? Avec des sons qui n'existent plus, des consonnes qui se sont perdues avec les siècles. Une langue que personne ne parle plus mais que mon sang reconnaissait."

Papa Théophile suspendit son geste, ses mains figées dans la pâte comme si elles venaient d'être changées en pierre. Un long silence s'installa, épais, habité, durant lequel Kanza n'entendit que le clapotis lointain du lac contre les rochers volcaniques et le battement soudain plus rapide de son propre cœur. Dans leur culture, les rêves d'eau n'étaient jamais anodins, jamais le fruit du hasard ou de la digestion nocturne. Ils étaient toujours prophétiques, toujours chargés de sens. L'eau était la première mère, *mama ya liboso*, celle qui avait donné naissance à toute vie quand le monde n'était que chaos et ténèbres. Elle portait les messages des esprits, annonçait les grands changements, les ruptures cosmiques, les destins qui basculaient. Son grand-père Mujinga, celui dont il portait le nom, disait que le lac Kivu était habité par *Nyamugira*, l'esprit des eaux profondes qui ne parlait qu'aux élus, à ceux dont le sang portait encore la mémoire des origines.

"Qu'est-ce qu'il te disait, ce lac ?" La voix de Papa Théophile était devenue grave, presque solennelle, chargée d'une émotion que Kanza ne lui connaissait pas.

"Je ne me souviens plus exactement", avoua Kanza, frustré par cette amnésie sélective et cruelle qui efface les rêves au réveil, comme si une main invisible effaçait les messages des esprits dès que l'âme réintègre le corps. "Mais j'ai senti... non, j'ai *su* qu'il me demandait d'être prêt. Prêt pour quelque chose de grand qui allait arriver. Quelque chose qui changerait tout. Et aussi... il me disait de boire. De continuer à boire son eau, tous les jours, sans jamais arrêter, même si le monde autour de moi changeait. Que c'était important. Que ma vie en dépendait. Non, pas seulement ma vie. D'autres vies aussi. Beaucoup d'autres vies." Il leva vers son père des yeux troublés. "Tu crois que je suis fou, Papa ?"

Papa Théophile hocha la tête gravement, et dans ce geste simple, Kanza perçut quelque chose qu'il n'avait jamais vu auparavant : une inquiétude profonde, presque ancestrale, mêlée à une forme de respect craintif, comme si son père reconnaissait dans ce rêve un signe qu'il avait lui-même attendu sans le savoir, une prophétie qui se réalisait enfin après des générations d'attente. Il se pencha vers son fils, posa ses deux mains sur ses épaules avec cette solennité qu'on réserve aux transmissions sacrées, aux moments où l'histoire d'une lignée bascule, et lui murmura un proverbe que son propre père lui avait enseigné sur son lit de mort, alors que le vieil homme crachait du sang et serrait sa main avec la

force désespérée de celui qui ne veut pas partir : "*Moto oyo azali na bokebi, akosala mingi na bomwanza.*" Celui qui est vigilant accomplira beaucoup avec sagesse. Puis il ajouta, d'une voix presque inaudible, comme s'il craignait que les murs eux-mêmes n'entendent : "Les eaux du Kivu portent notre histoire, *mwana*. Elles portent notre sang, nos ancêtres, nos secrets. Si elles te parlent, c'est que tu es destiné à quelque chose de grand. Ou de terrible. Parfois, les deux se confondent et on ne peut les distinguer qu'après, quand tout est accompli et qu'il est trop tard pour revenir en arrière."

À cet instant précis, comme si elle avait senti que ce moment entre père et fils avait besoin d'être apaisé, Mama Célestine fit son entrée, glissant pieds nus sur le parquet en bois précieux de wengé, et sa seule présence suffit à remplir la pièce d'une énergie à la fois apaisante et dynamisante, cette aura particulière qu'ont les femmes qui soignent, qui guérissent, qui maintiennent le monde debout par leur seule volonté. Elle portait un pagne aux couleurs du lac — orange incandescent et bleu profond comme un coucher de soleil sur l'eau quand la lumière touche les profondeurs — tissé à la main par les artisanes de Bukavu dans un coton si fin, si aérien qu'il semblait fait de lumière solidifiée. Les motifs géométriques qui ornaient le tissu racontaient une histoire : celle de *Mami Wata*, la déesse des eaux, protectrice des femmes et guérisseuse des malades. Dans sa main gauche, elle tenait sa tablette médicale holographique, cet outil qui ne la quittait jamais, pas même dans son sommeil, extension numérique de son dévouement quasi religieux à la médecine. Même à la maison, dans ces moments intimes et sacrés du matin où les familles se retrouvent avant que le monde extérieur ne les disperse, elle restait connectée à l'hôpital central de Goma où elle dirigeait le service de médecine tropicale le plus réputé et le plus innovant d'Afrique centrale. Sous sa direction éclairée, des maladies qui avaient tué des dizaines de millions d'Africains depuis des siècles — malaria, fièvre jaune, maladie du sommeil, bilharziose — avaient été presque éradiquées, réduites à de rares cas sporadiques qu'on traitait avant même qu'ils ne se propagent. On venait du monde entier, de Boston, de Londres, de Tokyo, étudier ses protocoles, apprendre ses méthodes, copier ses innovations. Elle était, sans jamais le proclamer, l'une des plus grandes médecins d'Afrique.

"*Mbote, ba nkolo na ngai*", dit-elle en embrassant d'abord son mari — un baiser long, profond, sur les lèvres, presque cérémoniel dans sa tendresse, ce baiser quotidien qui renouvelait leur alliance après chaque nuit passée dans le royaume des rêves — puis son fils qu'elle serra contre elle avec une force presque désespérée, comme si elle voulait le fondre en elle, l'absorber de nouveau dans son ventre, le protéger dans la forteresse inviolable de son corps comme elle l'avait fait pendant neuf mois. Bonjour, mes seigneurs.

C'était sa façon affectueuse de les appeler, cette plisanterie tendre qui faisait sourire toute la famille depuis des années, mais qui cachait une vérité profonde, presque mystique : pour elle, ces deux hommes — son mari et son fils, l'homme qu'elle avait choisi et l'enfant qu'elle avait porté — étaient effectivement sa royauté, son royaume, son empire, la raison pour laquelle elle se levait chaque matin à l'aube et se battait contre la mort, la maladie, la souffrance dans les salles d'hôpital jusqu'à l'épuisement.

"Mama, raconte-moi encore l'histoire de notre ancêtre guérisseur", demanda Kanza, comme chaque matin depuis qu'il avait appris à parler, depuis que ses premiers mots avaient été "Mama" et "Kivu". C'était un rituel sacré entre eux, cette transmission orale qui remontait à la nuit des temps, que ni la technologie la plus sophistiquée ni la modernité la plus agressive n'avaient pu remplacer ou effacer. Dans un monde d'écrans et de données, cette histoire transmise de bouche à oreille, de génération en génération, gardait une puissance que nulle intelligence artificielle ne pourrait jamais égaler.

Mama Célestine posa sa tablette avec révérence, comme on dépose un instrument après une prière, et s'installa près de son fils. Ses yeux s'illuminèrent de cette flamme particulière qu'elle avait toujours quand elle parlait de leurs racines familiales, cette fierté mêlée de respect qui faisait d'elle, à la fois, une scientifique du XXI<sup>e</sup> siècle et une gardienne des savoirs ancestraux.

"Il s'appelait Mujinga wa Kivu", commença-t-elle de sa voix musicale, cette voix qui prenait des intonations particulières quand elle racontait les histoires anciennes, comme si elle canalisait les voix de toutes les femmes de leur lignée. "Ton arrière-arrière-grand-père. Il vivait au temps de l'arrivée des Européens, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, quand leurs maladies inconnues décimaient nos villages comme un feu dans une forêt sèche. La variole tuait par milliers, transformait des hommes fiers en cadavres couverts de pustules. La dysenterie vidait des communautés entières en quelques jours, laissant derrière elle des villages fantômes où seuls les vautours trouvaient encore à manger."

Papa Théophile continuait de préparer le repas, ses mains travaillant automatiquement la pâte, mais Kanza voyait à la tension de ses épaules, à l'inclinaison de sa tête, qu'il écoutait aussi intensément que lui, chaque mot résonnant en lui comme une prière familière, comme un chant sacré qu'on connaît depuis toujours mais qui vous émeut toujours autant. Cette histoire, ils la connaissaient par cœur — chaque pause, chaque inflexion, chaque détail, chaque image — mais elle ne vieillissait jamais, ne perdait jamais sa puissance. Elle était leur racine plantée profondément dans la terre volcanique, leur fierté face à un

monde qui avait longtemps méprisé, ridiculisé, nié les savoirs africains, leur mystère qui reliait le passé au présent dans un fil ininterrompu de sang, de mémoire et de destinée.

"Mujinga wa Kivu avait découvert, par révélation des esprits du lac ou par expérimentation patiente — nul ne le sait vraiment — que certaines plantes qui poussaient au bord de l'eau sacrée, nourries par l'eau volcanique chargée de minéraux rares que la terre crachait depuis ses entrailles incandescentes, pouvaient guérir les maladies des Blancs que nos médecines traditionnelles ne connaissaient pas", continuait Mama Célestine, ses mains élégantes traçant dans l'air les gestes ancestraux de la préparation des remèdes, broyant des racines invisibles, filtrant des décoctions imaginaires, comme si elle les avait elle-même pratiqués mille fois, comme si les gestes de Mujinga coulaient dans ses veines. "Il préparait des décoctions amères qui sentaient la terre mouillée et le soufre du volcan, des onguents verts épais comme du miel qui brûlaient la peau avant de la guérir, des infusions fumantes qui provoquaient des visions terrifiantes avant de chasser la fièvre et de ramener l'âme errante dans le corps. Les gens venaient de très loin pour être soignés par lui, marchant pendant des jours, parfois des semaines, à travers la forêt dense avec leurs malades sanglés sur le dos, guidés seulement par la rumeur de ses miracles. Même des colons européens, ces hommes blancs qui nous traitaient de sauvages, de primitifs, de sous-hommes, rampaient jusqu'à sa case quand leurs médecins diplômés de Paris et de Bruxelles les avaient condamnés, quand la science occidentale avouait son impuissance face aux fièvres tropicales."

"Et lui, Papa, il n'était jamais malade ?" demanda Kanza, bien qu'il connût déjà la réponse, parce que poser la question faisait partie du rituel.

"Jamais", répondit Mama Célestine avec une emphase presque religieuse. "Jamais. Alors que la variole fauchait les hommes autour de lui comme la faux fauche le blé, alors que la dysenterie vidait les intestins et transformait les vivants en squelettes ambulants, alors que la fièvre jaune faisait jaunir les yeux et couler le sang noir, lui restait debout, imperturbable, inattaquable. On disait qu'il avait fait alliance avec *Nyamugira*, l'esprit des eaux profondes. Qu'il portait en lui l'essence même de l'eau sacrée du Kivu, cette eau qui avait vu naître le monde et qui verrait sa fin. Il buvait cette eau chaque jour, depuis sa naissance, depuis le premier souffle qu'il avait pris hors du ventre de sa mère. Elle coulait dans ses veines comme un second sang, protecteur et mortel à la fois, car l'eau du lac porte en elle autant le poison des volcans que leur bénédiction."

Kanza frissonna, comme toujours quand sa mère racontait cette partie, ce passage où le sacré et le quotidien se touchaient, où l'histoire ancestrale rencontrait sa propre vie. Il buvait lui aussi l'eau du lac depuis sa naissance, depuis le jour où Mama Célestine, encore épuisée par l'accouchement, l'avait porté jusqu'à la rive et avait trempé ses lèvres de nouveau-né dans l'eau sacrée en murmurant les prières des ancêtres. C'était la tradition dans leur famille depuis Mujinga — chaque jour, à midi précis, quand le soleil est au zénith et que les ombres disparaissent, un grand verre d'eau puisée directement dans les profondeurs du Kivu, là où la lumière ne pénètre jamais, là où dorment les secrets millénaires. Parfois, quand il regardait son reflet dans cette eau avant de la boire, il avait l'impression troublante de voir autre chose que son propre visage. Quelque chose d'ancien, de puissant, de terrible. Des yeux qui n'étaient pas les siens. Un visage qui portait les traits de tous ses ancêtres superposés. Comme si, dans cette eau, le temps n'existant pas et que passé, présent et futur se confondaient en un seul instant éternel.

"Aujourd'hui", reprit Mama Célestine en caressant tendrement les cheveux bouclés de son fils, ce geste maternel millénaire qui transcende toutes les époques et toutes les cultures, "nous avons la science moderne, puissante, précise. Nos microscopes électroniques qui nous permettent de voir les virus eux-mêmes, nos séquenceurs génétiques qui déchiffrent le langage de la vie, nos antiviraux de dernière génération conçus par intelligence artificielle. Mais la sagesse de nos ancêtres reste précieuse, irremplaçable, car elle porte une connaissance que la science met des siècles à retrouver. C'est pourquoi dans notre hôpital, nous n'avons pas honte d'étudier aussi les plantes médicinales que Mujinga utilisait. Nous cherchons à comprendre scientifiquement, avec nos instruments et nos protocoles, ce que Mujinga wa Kivu savait instinctivement, ce qu'il avait appris en écoutant les esprits du lac et en observant patiemment la nature pendant des décennies."

Papa Théophile déposa devant eux des assiettes fumantes d'où montaient des volutes de vapeur parfumée. Pain de manioc doré à souhait, croustillant à l'extérieur et moelleux à l'intérieur, préparé selon la recette ancestrale enrichie des dernières découvertes nutritionnelles. Œufs de leurs poules élevées dans le poulailler intelligent du jardin, ces poules qui picoraient librement entre les panneaux solaires et dont les œufs avaient ce goût incomparable, riche, presque sucré. Fruits frais cueillis à l'aube dans leur verger vertical — mangues juteuses, papayes orangées, avocats crémeux. Le café embaumait, emplissait la cuisine de son arôme envoûtant — ce robusta exceptionnel, réputé le meilleur au monde, cultivé sur les pentes fertiles du Nyiragongo où la cendre volcanique donnait aux grains une complexité que nulle autre terre ne pouvait reproduire.

"En parlant d'hôpital", dit Mama Célestine en consultant sa tablette, ses doigts glissant sur l'écran holographique avec l'aisance de celle qui vit entre deux mondes, "nous recevons aujourd'hui une délégation importante de chercheurs russes. Ils viennent spécialement pour étudier nos méthodes de traitement des fièvres tropicales. Leur cheffe de mission a une réputation internationale." Elle marqua une pause, fronçant légèrement les sourcils en lisant un bulletin médical. "D'ailleurs, l'OMS a émis hier une alerte sanitaire de niveau 2 concernant un foyer de fièvre hémorragique en Asie. Rien de grave pour l'instant, mais nos protocoles de prévention nous imposent maintenant des contrôles de température systématiques à l'entrée de l'hôpital. On ne prend plus aucun risque depuis l'épidémie de Marburg en 2026."

"Des Russes ?" s'étonna Papa Théophile en levant les yeux de son assiette. "Qu'est-ce qui les amène si loin de chez eux, dans notre petit coin d'Afrique ?"

"Leur cheffe de mission est une femme remarquable, d'après tout ce que j'ai lu sur elle – Docteur Elena Kozlova. Elle a littéralement consacré sa vie entière à l'Afrique, voué son existence à notre continent. Quinze ans de recherches acharnées sur nos maladies endémiques, d'abord au Mali où elle a combattu la fièvre jaune, puis en Ouganda où elle a travaillé sur la maladie du sommeil, maintenant chez nous au Congo. On dit qu'elle connaît notre continent mieux que certains Africains, qu'elle parle le swahili comme une native de Zanzibar." Mama Célestine marqua une pause, son regard devenant plus doux, presque mélancolique. "Elle a perdu sa fille ici, tu sais. Dans un attentat à Kinshasa il y a quelques années. Depuis, elle considère l'Afrique comme sa patrie adoptive, le lieu où sa fille repose et où elle continue son œuvre."

Papa Théophile acquiesça gravement. "Ces collaborations scientifiques sont essentielles pour notre développement. Nous avons les ressources naturelles et les connaissances traditionnelles séculaires, ils apportent leur expérience technologique et leurs moyens de recherche. Ensemble, dans le respect mutuel, nous pouvons accomplir des miracles. C'est ainsi qu'on construit un monde meilleur."

Kanza écoutait d'une oreille distraite, avec cette capacité qu'ont les enfants d'entendre sans vraiment écouter, plus fasciné par son petit-déjeuner délicieux que par ces histoires d'adultes qui parlaient de choses lointaines qui ne le concernaient pas. Il croquait dans son pain chaud en regardant par la baie vitrée immense les bateaux-écoles qui commençaient à sillonnaient le lac, leurs coques blanches étincelant sous le soleil du matin comme des cygnes glissant sur un miroir. Dans une heure, il se connecterait à sa classe virtuelle, retrouverait

avec joie ses camarades éparpillés dans tout le Congo et même au-delà des frontières, au Rwanda, en Ouganda, au Burundi. L'école congolaise de 2029 était panafricaine, ambitieuse, résolument tournée vers l'avenir. Une génération d'enfants grandissait en pensant non plus en termes de tribus ou de frontières, mais en termes de continent, d'humanité, d'avenir commun.

"*Mwana*", dit Papa Théophile en posant sa main large et calleuse sur l'épaule mince de son fils, ce geste solennel qu'il réservait aux moments importants, "n'oublie jamais la chance immense que tu as de vivre à cette époque, en ce lieu, dans cette famille. Ton grand-père, que tu n'as pas connu mais dont tu portes le sang, a connu la guerre, la pauvreté, l'humiliation coloniale qui brise l'âme plus sûrement que le fouet ne brise le corps. Ton père a vécu la reconstruction douloureuse, les années difficiles où nous devions tout réapprendre, tout reconstruire sur des ruines. Toi, tu as la bénédiction de grandir dans la grandeur retrouvée, dans un Congo fier, fort, respecté. Mais souviens-toi toujours : avec cette chance viennent des responsabilités. De grands priviléges impliquent de grandes obligations."

Il chercha l'approbation de sa femme du regard, et elle hocha la tête avec cette gravité qui disait qu'elle partageait chaque mot. Papa Théophile continua, sa voix chargée d'émotion : "Il y a un proverbe que mon père m'a transmis sur son lit de mort, les mêmes mots que son propre père lui avait transmis : '*Ekolo ya bana basangani, ekolo ya makasi.*' Un peuple dont les enfants sont unis, c'est un peuple fort, invincible, éternel. Tu grandis dans un Congo fort, Kanza, un Congo qui se tient debout après avoir été à genoux pendant si longtemps. Un jour, quand tu seras homme, il faudra que tu contribues à préserver cette force durement acquise, à la transmettre intact à tes propres enfants, à ceux qui viendront après toi. C'est ainsi que les peuples survivent aux siècles et aux tempêtes."

Kanza acquiesça sérieusement, gravement, avec cette expression solennelle que prennent les enfants quand ils sentent qu'on leur transmet quelque chose d'important, même si la portée réelle, profonde de ces paroles lui échappait encore. À huit ans, il rêvait surtout de devenir ingénieur comme son père, de construire des ponts élégants qui enjamberaient le lac, des barrages puissants qui dompteraient les rivières, des machines extraordinaires qui rendraient la vie meilleure, plus facile, plus belle. Il ne savait pas — comment aurait-il pu le savoir ? — qu'il était destiné par le sang et par le destin à construire des ponts bien plus complexes, bien plus essentiels : des ponts entre les peuples séparés par la haine, entre les continents divisés par l'histoire, entre la vie et la mort quand l'humanité se tiendrait au

bord du gouffre. Il ne savait pas que dans ses veines coulait déjà le salut du monde, mélangé à l'eau du lac Kivu.

Le petit-déjeuner se termina dans cette atmosphère chaleureuse, presque sacrée, qui caractérisait tous leurs matins, ces moments précieux où le monde extérieur n'existant pas encore et où ils étaient juste une famille qui s'aimait. Papa Théophile partit pour le Centre de Recherche en Énergies Renouvelables, ce bâtiment futuriste aux lignes audacieuses qui émergeait des collines comme un immense cristal de verre et d'acier, symbole de science et d'espoir, visible de partout dans Goma. Mama Célestine rassembla méticuleusement ses instruments médicaux – stéthoscope connecté qui envoyait les données directement à l'intelligence artificielle de l'hôpital, analyseur sanguin portable capable de détecter des milliers de pathologies en quelques secondes, tablette holographique contenant les dossiers cryptés de tous ses patients, leurs histoires de vie et de mort.

Avant de partir, elle serra son fils dans ses bras avec une intensité inhabituelle, presque désespérée, comme si une part d'elle pressentait que ce moment ne reviendrait jamais, que c'était peut-être leur dernier matin ensemble. "Travaille bien à l'école virtuelle aujourd'hui, *mwana na ngai*. Écoute tes professeurs. Sois gentil avec tes camarades." Puis, comme chaque jour, mais aujourd'hui avec une insistance particulière : "Et n'oublie surtout pas de boire ton verre d'eau du lac à midi. Pas une minute avant, pas une minute après. À midi précis. C'est important. Plus important que tu ne peux l'imaginer."

Cette tradition était sacrée dans leur famille, absolue, inviolable, transmise depuis Mujinga wa Kivu à travers les générations comme un commandement divin. Chaque jour, à midi précisément, quand le soleil atteint son zénith et que les ombres disparaissent, Kanza devait boire un grand verre d'eau puisée directement dans les profondeurs du lac Kivu, pas l'eau de surface troublée par les vagues et réchauffée par le soleil, mais l'eau profonde, froide, pure, celle qui n'a jamais vu la lumière. Mama Célestine disait officiellement que c'était pour maintenir le lien spirituel avec leurs ancêtres, pour honorer leur mémoire, mais Kanza — même à huit ans — soupçonnait qu'elle y croyait bien plus profondément que cela, que ce n'était pas qu'un symbole ou un rite. Cette eau n'était pas seulement symbolique ou traditionnelle. Elle était chargée de minéraux volcaniques uniques, rares, d'oligo-éléments qu'on ne trouvait littéralement nulle part ailleurs sur Terre, d'isotopes que les scientifiques ne comprenaient pas encore complètement. Mama Célestine l'avait fait analyser dans son laboratoire : strontium, sélénium, manganèse, mais aussi des composés organiques complexes produits par des bactéries qui vivaient dans les sources géothermiques au fond du lac.

Resté seul dans la grande maison soudain silencieuse, Kanza monta dans sa chambre-bureau, cet espace modulable et intelligent qui se transformait selon ses besoins et ses humeurs : aire de jeu le matin, salle de classe virtuelle pendant les cours, atelier de dessin l'après-midi, chambre douillette le soir. Les murs s'illuminèrent doucement quand il s'installa à son bureau ergonomique qui s'ajusta automatiquement à sa taille, et l'interface holographique de l'école virtuelle Congo-Future s'afficha devant lui dans un kaléidoscope de couleurs et de formes géométriques flottantes.

Vingt-quatre visages d'enfants de son âge apparurent sur l'écran tridimensionnel, vingt-quatre sourires, vingt-quatre voix qui se mélaient dans un joyeux brouhaha. Ses camarades de classe étaient éparpillés dans tout le Congo — Kinshasa, Lubumbashi, Kisangani, Mbandaka — et même dans les pays voisins : Kigali, Kampala, Bujumbura. L'école virtuelle avait miraculeusement aboli les distances qui auraient autrefois séparé ces enfants à jamais, créé une génération nouvelle d'enfants africains qui grandissaient ensemble malgré les frontières, apprenaient ensemble malgré les langues différentes, rêvaient ensemble d'un continent enfin uni et prospère, libéré des démons du passé.

"*Mbote ba ndeko !*" lança Kanza avec enthousiasme à ses camarades, son sourire illuminant son visage. Bonjour les frères, bonjour les sœurs !

Les réponses fusèrent immédiatement dans un déluge joyeux, dans toutes les langues du Congo — lingala, kikongo, swahili, tshiluba, et même quelques mots en kikongo ya leta et en ciluba. "*Mbote Kanza !*" "*Jambo !*" "*Moyo !*" Puis, naturellement, sans même y penser, ils basculèrent en français, la langue d'instruction partagée qui leur permettait de communiquer entre eux et avec le monde entier, ce français qu'ils avaient décolonisé, rendu leur, enrichi d'expressions africaines qui le rendaient plus vivant, plus coloré.

Leur professeur, M. Bokono, apparut au centre de l'écran dans un scintillement de lumière, son image projetée en trois dimensions avec une précision stupéfiante. Il enseignait physiquement depuis Brazzaville, de l'autre côté du fleuve Congo, mais sa présence virtuelle était si réaliste, si tangible que les enfants avaient l'impression qu'il se tenait physiquement près d'eux, qu'ils pourraient presque le toucher s'ils tendaient la main.

"Aujourd'hui", annonça M. Bokono avec son sourire chaleureux habituel, ce sourire qui donnait envie d'apprendre, "nous allons célébrer les réussites extraordinaires du Congo moderne, notre Congo à nous. Kanza Mujinga, peux-tu nous expliquer le travail remarquable de ton papa ?"

Kanza se redressa sur sa chaise, le dos droit, fier d'être interrogé devant tous ses camarades. "Mon papa conçoit des éoliennes spécialement adaptées aux vents du lac Kivu, qui sont très particuliers à cause des volcans et de la topographie. Il dit que notre lac à lui seul peut produire assez d'électricité propre et renouvelable pour alimenter toute l'Afrique centrale — le Congo, le Rwanda, l'Ouganda, le Burundi, la Tanzanie. Et même exporter l'excédent vers l'Europe qui manque toujours d'énergie !"

"Magnifique, Kanza ! Vraiment magnifique. Et qui peut me dire pourquoi c'est si important pour notre avenir ?"

Fatou, une fillette de Kinshasa aux tresses élaborées ornées de perles multicolores, leva vivement la main. "Parce que l'énergie propre, c'est notre avenir et notre responsabilité, maître. Si nous polluons notre continent comme l'ont fait l'Europe et l'Amérique pendant tout le XX<sup>e</sup> siècle avec leurs usines et leurs voitures, si nous répétons leurs erreurs au lieu d'apprendre de leurs échecs, nous détruisons l'héritage précieux que nous devons transmettre à nos enfants et aux enfants de nos enfants."

"Excellent raisonnement, Fatou. Tu as tout compris. Et toi, Joseph de Lubumbashi, que font tes parents dans les mines de cobalt ?"

Joseph bomba le torse avec une fierté visible. "Mes parents ne sont pas mineurs comme l'étaient nos grands-parents qui creusaient avec leurs mains et mouraient jeunes. Papa programme les robots autonomes qui extraient le cobalt dans des conditions sûres, maman travaille dans l'usine ultramoderne qui transforme nos minerais en batteries haute performance pour les voitures électriques du monde entier. Nous ne vendons plus nos richesses brutes aux étrangers qui s'enrichissaient sur notre dos. Nous créons nous-mêmes toute la valeur ajoutée, du mineraï au produit fini !"

M. Bokono rayonnait littéralement de fierté devant ses élèves. "Parfait, mes enfants. Parfait. Vous comprenez tous pourquoi votre génération est historique, pourquoi vous êtes la génération de la renaissance africaine. Vos grands-parents ont survécu à la colonisation. Vos parents ont reconstruit le Congo sur les ruines qu'on leur avait laissées. À vous maintenant de le faire rayonner dans le monde entier, d'en faire ce qu'il aurait toujours dû être : une grande nation respectée."

La leçon continua pendant deux heures, explorant l'économie congolaise en pleine expansion, la géographie des ressources naturelles, les mathématiques appliquées aux technologies vertes. Kanza adorait découvrir, jour après jour, que son pays n'était plus ce

géant endormi, humilié, pillé des vieux livres d'histoire poussiéreux, mais une puissance respectée, admirée, parfois même enviée par ceux qui l'avaient autrefois exploitée. L'internet haut débit par satellite et par fibre optique avait révolutionné l'éducation jusqu'dans les villages les plus reculés de la forêt équatoriale. Les centres de recherche médicale congolais — Kinshasa, Lubumbashi, Goma — étaient devenus des références mondiales incontournables. La malaria, ce fléau ancestral de l'Afrique qui avait tué plus d'êtres humains que toutes les guerres de l'histoire, avait été quasi-éradiquée grâce aux traitements révolutionnaires développés à Kinshasa par des chercheurs congolais dont les noms figuraient désormais dans tous les manuels de médecine du monde.

Vers midi, quand l'horloge holographique afficha 12:00:00 précises, comme chaque jour depuis sa naissance, Kanza descendit accomplir le rituel sacré. Il ouvrit le robinet spécial — celui marqué d'un symbole *adinkra* gravé dans le métal, relié directement à une canalisation qui plongeait à cinquante mètres de profondeur dans les eaux sombres du Kivu, là où la température reste constante toute l'année — et regarda l'eau cristalline, légèrement opalescente, remplir lentement son verre en cristal gravé aux symboles de sa lignée.

Cette eau avait un goût unique, incomparable, qu'aucune autre eau au monde ne possédait. Légèrement minérale, presque métallique, avec des nuances complexes que Kanza n'arrivait pas à définir malgré ses efforts. Parfois elle avait un arrière-goût de fer et de soufre, parfois elle était presque sucrée avec une pointe d'amertume, parfois elle semblait porter en elle le goût même de la terre et du feu. Papa Théophile lui avait expliqué avec ses mots de scientifique que c'était dû aux minéraux volcaniques dissous en concentrations élevées — magnésium, fer, calcium, strontium — mais aussi des éléments rares, presque introuvables ailleurs : sélénium, manganèse, des isotopes que les géologues ne s'expliquaient pas complètement.

Il but lentement, très lentement, savourant chaque gorgée comme on savoure un vin précieux, laissant le liquide froid couler dans sa gorge, sentant sa fraîcheur se propager dans tout son corps. C'était infiniment plus qu'une simple boisson. C'était un lien mystique avec sa terre, ses ancêtres, cette force mystérieuse et ancienne qui semblait couler dans ses veines depuis toujours, depuis avant sa naissance. Parfois, souvent même, après avoir bu cette eau, il ressentait une énergie particulière, presque électrique, comme si chaque cellule de son corps se mettait soudain à vibrer à une fréquence différente, plus élevée, comme s'il se connectait à quelque chose de plus grand que lui, quelque chose d'éternel.

L'après-midi passa rapidement, presque trop rapidement, entre les cours fascinants de sciences naturelles et les exercices ludiques mais complexes de programmation en Python et en Javascript. Car même à huit ans, dans ce Congo moderne tourné vers l'avenir, les enfants apprenaient déjà les langages informatiques qui gouvernaient le monde, ces alphabets numériques qui ouvraient toutes les portes. Vers seize heures, alors que Kanza dessinait un robot qu'il avait imaginé, il entendit la radio familiale diffuser le bulletin d'informations de l'après-midi.

D'habitude, il n'écoutait jamais ces bulletins ennuyeux destinés aux adultes, préférant ses jeux, ses dessins, ses rêveries d'enfant. Mais ce jour-là, quelque chose dans la voix du journaliste attira son attention malgré lui, le força à lever la tête. Une gravité inhabituelle. Une tension palpable. Presque de la peur.

"...nouvelles extrêmement préoccupantes qui nous parviennent d'Asie du Sud-Est. Les autorités sanitaires de plusieurs pays rapportent l'apparition d'un virus jusqu'alors totalement inconnu, qui ne correspond à aucun pathogène répertorié. Les premiers cas confirmés ont été détectés en Malaisie, en Thaïlande et aux Philippines, mais des cas suspects sont maintenant signalés dans au moins douze pays..."

Kanza fronça les sourcils, une petite ride d'inquiétude se formant sur son front lisse d'enfant. Un nouveau virus ? Un virus inconnu ? Il pensait immédiatement à sa maman, à Mama Célestine qui combattait les virus tous les jours, à tous ces chercheurs brillants qui travaillaient dans les laboratoires modernes de Goma et de Kinshasa pour prévenir précisément ce genre de problèmes, pour protéger les populations.

"...Les symptômes restent encore mal définis et variables selon les patients, mais les experts internationaux s'inquiètent sérieusement de la vitesse exponentielle de propagation. Dr. Yuki Tanaka, épidémiologiste en chef de l'OMS à Genève, a déclaré lors d'une conférence de presse ce matin que nous assistons peut-être, et elle insiste sur le mot peut-être, à l'émergence d'un pathogène particulièrement virulent et contagieux. Les autorités sanitaires de tous les pays concernés appellent à la plus grande vigilance sans toutefois créer de panique inutile dans les populations..."

Le bulletin continua avec des statistiques alarmantes, des graphiques de progression, des noms de villes lointaines et inconnues, des termes médicaux compliqués que Kanza ne comprenait pas : taux de reproduction, courbe exponentielle, foyers épidémiques, quarantaine prophylactique. Mais même sans comprendre tous les mots, Kanza percevait

l'inquiétude sous-jacente, cette tension palpable qui perçait malgré le ton professionnel et maîtrisé du journaliste, comme une fissure dans un mur qui semble solide.

Quand Papa Théophile rentra le soir, plus tôt que d'habitude, visiblement préoccupé, il trouva son fils assis en tailleur devant la grande télévision holographique du salon, suivant avec une attention inhabituelle pour un enfant de huit ans un débat animé entre experts médicaux sur ce mystérieux virus asiatique qui faisait désormais la une de toutes les chaînes.

"Tu t'intéresses aux nouvelles maintenant, *mwana* ?" plaisanta-t-il doucement en s'installant près de Kanza sur le canapé, mais son sourire ne montait pas jusqu'à ses yeux.

"Papa, c'est grave, cette maladie ? C'est dangereux ? Ça va venir jusqu'ici ?" Les questions jaillissaient de la bouche de Kanza, trahissant une anxiété qu'il ne savait pas nommer.

Papa Théophile observa longuement l'écran où défilaient des cartes du monde parsemées de points rouges en expansion, des graphiques aux courbes ascendantes alarmantes. Son expression, d'ordinaire si confiante et sereine, se fit plus sérieuse, presque grave.

"Je ne sais pas, *mwana na ngai*. Honnêtement, je ne sais pas. Mais ta maman saura nous éclairer avec son expertise. Elle ne devrait plus tarder à rentrer de l'hôpital."

Mama Célestine arriva effectivement une heure plus tard, bien après la tombée de la nuit, visiblement épuisée, presque chancelante de fatigue. Elle posa sa lourde sacoche médicale près de la porte avec un geste las et s'effondra littéralement dans le canapé avec un long soupir qui semblait venir du plus profond de son être.

"Longue journée, *mama* ?" demanda doucement Papa Théophile en lui massant les épaules.

"Très, très longue. Épuisante." Elle ferma les yeux un instant. "Réunion d'urgence avec Dr. Kozlova et toute son équipe russe. Ce virus qui apparaît en Asie... il semble beaucoup plus inquiétant, beaucoup plus dangereux que nous le pensions initialement. Les données qui arrivent d'Asie sont... troublantes."

Kanza se rapprocha de sa mère, grimpa sur le canapé et se blottit contre elle. "Qu'est-ce qu'elle a dit, la dame russe ? Celle qui a perdu sa fille ?"

Mama Célestine caressa tendrement les cheveux bouclés de son fils, ce geste machinal et rassurant qu'elle faisait depuis sa naissance. "Dr. Kozlova connaît très bien les virus

émergents, c'est sa spécialité depuis vingt ans. Elle a travaillé sur Ebola, sur le SRAS, sur tant d'autres épidémies. Elle pense, et elle a rarement tort, que celui-ci pourrait devenir pandémique. Cela signifie qu'il pourrait se répandre rapidement partout dans le monde, traverser toutes les frontières."

"Même ici ? Même au Congo, Mama ?" La voix de Kanza tremblait légèrement.

"Nous l'espérons pas, mon chéri. Nous prions pour que non. Mais nous devons nous préparer au pire tout en espérant le meilleur. C'est la règle en médecine. Dr. Kozlova va prolonger sa mission ici, peut-être plusieurs mois, pour nous aider à mettre en place des protocoles de prévention, des mesures de quarantaine, des procédures de détection précoce."

Papa Théophile fronça les sourcils, une ride profonde se creusant entre ses yeux. "Cette Dr. Kozlova, tu as vraiment confiance en elle ? Totalement confiance ?"

"Totalement. Absolument." Mama Célestine n'hésita pas une seconde. "Elle a littéralement consacré toute sa carrière aux maladies africaines, sacrifié sa vie de famille pour nous aider. Elle connaît notre continent infiniment mieux que certains d'entre nous qui sommes nés ici. Elle parle nos langues, comprend nos cultures, respecte nos traditions. Et puis..." Sa voix se fit plus douce, presque émue. "Elle a perdu sa fille unique dans un attentat à Kinshasa il y a cinq ans. Une jeune femme magnifique de vingt-huit ans qui venait faire du bénévolat ici. Depuis cette tragédie, Elena considère l'Afrique comme sa seconde patrie, le lieu où repose son enfant et où elle continue son œuvre en sa mémoire."

Le dîner se déroula dans une atmosphère nettement plus tendue qu'à l'ordinaire, chargée d'une anxiété sourde que même Kanza pouvait sentir. Les nouvelles continuaient d'affluer sans répit sur tous les écrans – nouveaux cas en Indonésie, à Singapour, en Birmanie, premiers décès officiellement confirmés (bien qu'on soupçonne que le nombre réel soit bien plus élevé), mesures drastiques de quarantaine dans plusieurs aéroports internationaux, fermetures de frontières, annulations de vols.

Mais la vie continuait malgré tout, obstinément, comme elle continue toujours jusqu'à ce qu'elle s'arrête brutalement. Kanza fit consciencieusement ses devoirs de mathématiques et de français, écouta Papa Théophile lui raconter avec sa voix douce une vieille légende sur les esprits du lac qui protégeaient les enfants courageux, but son dernier verre d'eau rituel avant d'aller se coucher. Dans sa chambre baignée de la lueur argentée de la lune qui se reflétait sur le lac, regardant par la grande fenêtre les lumières de Goma scintiller dans la

nuit comme des milliers d'étoiles terrestres, écoutant le clapotis apaisant des vagues contre les rochers, il ne pouvait absolument pas imaginer, même dans ses pires cauchemars d'enfant, que ce monde apparemment éternel de paix, de prospérité et d'amour familial était sur le point de s'effondrer complètement, de disparaître comme si il n'avait jamais existé.

Le lendemain matin, dans une atmosphère sensiblement différente de la veille, l'école virtuelle Congo-Future organisa une session spéciale extraordinaire sur la prévention des maladies infectieuses et les gestes barrières. M. Bokono, habituellement souriant et détendu, avait invité spécialement Dr. Mbuta, épidémiologiste réputé de Kinshasa, directeur de l'Institut National de Santé Publique, pour expliquer aux enfants inquiets les bases essentielles de l'épidémiologie dans un langage qu'ils pourraient comprendre.

"Les virus", expliquait patiemment le médecin avec des schémas animés qui flottaient en hologramme devant les enfants, "sont des parasites microscopiques, invisibles à l'œil nu, qui ne peuvent survivre qu'en infectant des cellules vivantes, en détournant leur machinerie pour se reproduire. Ils se transmettent de diverses façons — par les gouttelettes respiratoires quand on tousse ou éternue, par contact direct avec une personne infectée, par des vecteurs animaux comme les moustiques ou les chauves-souris, parfois même par simple contact avec des surfaces contaminées."

Kanza leva lentement la main, hésitant. "Docteur, excusez-moi, mais est-ce que tout le monde attrape les virus exactement de la même façon ? Est-ce que tout le monde tombe malade pareil ?"

"Excellent question, Kanza. Vraiment excellente. Tu touches là un point fondamental de l'épidémiologie." Dr. Mbuta sourit, visiblement impressionné par la pertinence de la question. "Non, nous ne sommes absolument pas égaux face aux infections. C'est une des grandes leçons de la médecine moderne. Certaines personnes ont des systèmes immunitaires naturellement plus robustes, plus réactifs. D'autres possèdent des particularités génétiques protectrices, des mutations qui les rendent résistants à certains pathogènes. Et parfois, très souvent même, l'environnement joue un rôle crucial – par exemple, nous avons découvert récemment que certaines populations vivant près de sources d'eau minérale volcanique, comme ici autour des Grands Lacs, développent des résistances naturelles à certaines maladies grâce aux oligo-éléments qu'elles consomment depuis l'enfance."

Cette réponse troubla profondément Kanza, provoqua en lui un frisson qu'il ne put réprimer. Son cœur se mit à battre plus vite. Il pensa immédiatement à l'eau du lac qu'il buvait religieusement chaque jour depuis sa naissance, à cette tradition sacrée transmise depuis Mujinga wa Kivu, à l'histoire de son ancêtre guérisseur qui ne tombait jamais malade. Y avait-il vraiment un lien ? Cette eau pouvait-elle vraiment le protéger, lui conférer une immunité mystérieuse ? Ou n'était-ce qu'une superstition, une légende familiale sans fondement scientifique ?

L'après-midi, les nouvelles devinrent franchement alarmantes, apocalyptiques même. Le virus — que les médias du monde entier appelaient maintenant d'un nom qui allait entrer dans l'histoire : "le fléau asiatique", en attendant qu'on lui trouve un nom scientifique — avait franchi l'océan et atteint l'Europe. Premiers cas confirmés à Rome, Madrid, Paris, Berlin. Les aéroports du monde entier instauraient dans l'urgence des contrôles sanitaires drastiquement renforcés : prises de température systématiques, questionnaires médicaux, quarantaines préventives.

Papa Théophile rentra bien plus tôt que d'habitude, à quinze heures, visiblement très préoccupé, les traits tirés par l'inquiétude. Il avait passé toute la journée à suivre les actualités au bureau entre deux réunions et à discuter avec ses collègues ingénieurs et économistes des implications potentiellement catastrophiques d'une éventuelle pandémie mondiale sur leurs projets.

"Si ce virus se répand vraiment partout, devient vraiment pandémique", confia-t-il à voix basse à sa femme tandis que Kanza faisait semblant de jouer avec ses robots dans le salon mais écoutait attentivement chaque mot, "cela pourrait compromettre gravement tous nos projets de développement si durement construits. Échanges commerciaux interrompus, collaborations scientifiques suspendues, flux de capitaux taris, tout ce que nous avons mis des années à bâtir pourrait s'effondrer en quelques semaines."

"Ne soyons pas défaitistes, *mobali na ngai*", répondit Mama Célestine avec un optimisme qu'elle ne ressentait pas vraiment. "Dr. Kozlova pense, et je suis d'accord avec elle, que nous avons encore un peu de temps pour nous organiser efficacement, mettre en place les protocoles adéquats. Le Congo a un avantage géographique non négligeable – nous sommes relativement isolés des foyers actuels d'infection, protégés par la distance et par nos capacités de contrôle aux frontières."

Le soir, malgré l'anxiété ambiante, ou peut-être à cause d'elle, ils dînèrent tous les trois sur la grande terrasse en bois de wengé surplombant le lac, comme pour s'accrocher à la

normalité, à ces rituels qui donnaient un sens à leur vie. Le soleil se couchait dans un embrasement spectaculaire orange et rouge sang, transformant l'eau du lac en un immense miroir incandescent, liquide et or en fusion. Des pêcheurs dans leurs pirogues traditionnelles rentraient lentement avec leurs prises du jour, leurs chants mélodieux en lingala portés par la brise tiède qui montait de l'eau, ces chants ancestraux que les esprits du lac connaissaient par cœur.

Papa Théophile, s'efforçant de retrouver son optimisme naturel, montrait à Kanza avec une fierté évidente les nouvelles installations éoliennes qui peuplaient maintenant toutes les collines environnantes, leurs pales blanches tournant majestueusement dans le vent du soir. "Tu vois, *mwana na ngai*, chaque éolienne que nous avons construite alimente électriquement cent familles. Dans cinq ans seulement, nous produirons bien plus d'énergie propre que nous n'en consommons. Nous pourrons même en exporter vers tous les pays voisins, devenir le poumon énergétique de toute l'Afrique centrale. C'est notre avenir qui tourne là-haut."

"Et si le virus arrive jusqu'ici, Papa ? S'il traverse les frontières ? S'il vient nous chercher ?"  
La voix de Kanza tremblait.

Papa Théophile serra son fils très fort contre lui, sentant ses petits os fragiles sous ses grandes mains. "Nous sommes prêts, Kanza. Ne crains rien. Notre système de santé est parmi les plus solides d'Afrique, nous l'avons construit avec soin. Nous avons les meilleurs médecins du continent, comme ta maman qui travaille sans relâche. Et puis..." Il hésita, cherchant ses mots, puis continua avec une conviction qui venait du plus profond de lui : "Nous avons nos protections ancestrales que la science ne comprend pas encore. L'eau sacrée du lac que tu bois chaque jour, la sagesse millénaire de nos ancêtres qui veillent sur nous, la force indestructible de notre communauté. Nos aïeux ont survécu à tant d'épidémies terribles — la variole, la peste, la dysenterie. Nous survivrons à celle-ci aussi. Notre lignée est forte. Nous sommes protégés."

Mama Célestine les rejoignit quelques minutes plus tard, apportant précieusement le thé traditionnel sacré qu'elle préparait selon la recette de sa grand-mère avec des plantes médicinales cueillies au bord du lac — *mukulungu*, *nkasa*, *boloko* — dont les propriétés apaisantes étaient connues depuis des siècles. Elle s'installa doucement près d'eux sur la terrasse, contemplant longuement l'eau qui clapotait doucement contre les rochers volcaniques, ce son éternel qui avait bercé des générations de leur famille.

"*Ba nkoko na biso*", murmura-t-elle selon la coutume ancestrale, s'adressant respectueusement aux esprits des ancêtres qui habitaient le lac et les montagnes, ses mains jointes devant sa poitrine. "Protégez-nous de ce mal qui vient. Guidez-nous avec votre sagesse éternelle. Donnez-nous la force et le courage de traverser les terribles épreuves qui s'annoncent. Veillez particulièrement sur notre enfant, cet enfant précieux qui porte le sang de Mujinga. *Tosengi na bino.*" Nous vous prions.

Kanza but son thé lentement, très lentement, savourant avec une intensité inhabituelle ce moment de paix familiale absolue, ce moment parfait hors du temps où rien d'autre n'existe que le lac, le ciel qui s'assombrissait, et l'amour qui le liait à ses parents. Il ne savait pas — comment aurait-il pu savoir ? — que c'était l'un des tout derniers moments de ce genre, que dans quarante-huit heures tout aurait basculé, que le monde tel qu'il le connaissait cesserait d'exister. Il ne savait pas que le virus avait déjà franchi les frontières africaines, qu'il approchait inexorablement de Goma. Il ne savait pas que Dr. Kozlova, la femme en qui sa mère plaçait une confiance absolue, allait révéler son vrai visage de vengeance et de mort. Il ne savait pas que lui, Kanza Mujinga, huit ans seulement, deviendrait bientôt orphelin dans un monde à l'agonie, creusant de ses petites mains les tombes de ceux qu'il aimait plus que sa propre vie.

Le surlendemain, deux jours après ce dîner paisible sur la terrasse qui semblait déjà appartenir à une autre vie, l'école virtuelle fut brutalement interrompue au milieu d'un cours de mathématiques par un bulletin spécial d'urgence nationale. Sur tous les écrans, remplaçant les visages souriants des enfants et des professeurs, apparut le visage extrêmement grave du Ministre de la Santé congolais, Dr. Mbemba, que Kanza reconnaît pour l'avoir vu souvent à la télévision.

"Mes chers compatriotes, mes frères et sœurs congolais", commença-t-il d'une voix solennelle qui tremblait légèrement, "c'est avec une immense tristesse et une profonde gravité que nous devons vous annoncer que le virus qui frappe déjà l'Asie et l'Europe avec une violence inégalée a été détecté dans notre région. Trois cas officiellement confirmés au Rwanda, deux en Ouganda, un cas suspect au Burundi. Le virus est à nos portes. Nous activons donc immédiatement notre plan sanitaire d'urgence national, fermons toutes nos frontières terrestres et aériennes jusqu'à nouvel ordre, et instaurons un couvre-feu..."

Kanza sentit son cœur se serrer douloureusement dans sa poitrine, comme pris dans un étau invisible. Le virus approchait donc vraiment de chez eux. Il n'était plus une menace lointaine et abstraite. Il était là, tout proche, réel, mortel.

Dans l'après-midi, Papa Théophile et Mama Célestine rentrèrent ensemble à la maison, ce qui était exceptionnel car ils ne rentraient jamais en même temps. Ils avaient tous les deux participé depuis ce matin à une cellule de crise d'urgence réunissant tous les responsables politiques, médicaux, économiques et militaires de Goma et de la province du Nord-Kivu.

"Fermeture totale et immédiate des frontières dès demain matin à six heures", annonça Papa Théophile d'une voix blanche. "Plus aucun vol commercial, international ou domestique. Plus aucun passage terrestre sauf urgence médicale absolue et après quarantaine obligatoire de quatorze jours. La ville est mise en état d'alerte sanitaire maximale."

"Et à l'hôpital, nous préparons dans l'urgence un service d'isolement complet avec des chambres pressurisées", ajouta Mama Célestine, les traits tirés par l'épuisement et l'anxiété. "Dr. Kozlova dirige personnellement toutes les opérations. Elle a une expérience considérable de ce type de crise sanitaire, elle a travaillé sur Ebola en Ouganda, elle sait ce qu'il faut faire. Nous devons lui faire confiance."

Le dîner fut silencieux, pesant, presque funèbre. Personne n'avait vraiment faim. Chacun mesurait mentalement l'ampleur terrifiante du bouleversement historique qui s'annonçait, qui avait peut-être déjà commencé. Dehors, Goma semblait étrangement calme, anormalement silencieuse, comme si la ville entière retenait collectivement son souffle avant une catastrophe qu'elle pressentait sans pouvoir la nommer.

Après le repas à peine touché, ils s'installèrent tous les trois dans le salon pour suivre les nouvelles internationales sur la grande télévision holographique. Les images qui défilaient étaient absolument saisissantes, apocalyptiques : aéroports complètement déserts avec leurs terminaux vides qui ressemblaient à des cathédrales abandonnées, rues habituellement grouillantes de vie maintenant totalement vides dans certaines capitales européennes et asiatiques, hôpitaux littéralement débordés en Asie avec des malades allongés dans les couloirs, des médecins épuisés qui pleuraient devant les caméras.

"Au moins", dit Papa Théophile d'une voix qu'il voulait rassurante en serrant très fort la main de sa femme comme pour s'accrocher à elle, "au moins nous avons eu le temps de nous préparer. Nous avons pu mettre des protocoles en place. Ce virus ne nous prendra pas complètement par surprise comme il a surpris les Asiatiques. Nous sommes prêts à l'affronter."

C'est à cet instant précis, comme pour contredire cruellement cet espoir fragile, que le présentateur au visage défait annonça une nouvelle absolument terrifiante d'une voix qui se brisait : "Nous recevons à l'instant des informations extrêmement alarmantes selon lesquelles le virus aurait muté, aurait évolué. Les cas européens récents présenteraient des symptômes radicalement différents, bien plus graves, des cas asiatiques initiaux. Les scientifiques du monde entier évoquent avec effroi une évolution rapide, inexpliquée et extrêmement inquiétante du pathogène, une capacité d'adaptation qui défie toutes nos connaissances en virologie."

L'écran holographique montra alors en gros plan le visage épuisé, presque hagard, du Dr. Hans Weber, virologue allemand mondialement reconnu, Prix Nobel de médecine 2024 : "Ce que nous observons actuellement défie complètement nos connaissances accumulées en virologie depuis un siècle. Ce virus semble s'adapter à une vitesse jamais vue dans l'histoire de la médecine, jamais observée chez aucun pathogène connu. Il apprend, il évolue, il contourne nos défenses comme s'il les comprenait. Nous craignons très sérieusement qu'il soit en train de développer des résistances à toutes nos défenses immunitaires naturelles. C'est... c'est sans précédent. Nous sommes devant quelque chose que nous ne comprenons pas."

Mama Célestine fronça profondément les sourcils, une expression soudaine de doute et d'horreur passant sur son visage. "C'est étrange. Très étrange. Les virus naturels, même les plus agressifs, ne mutent jamais si rapidement, si efficacement. C'est biologiquement presque impossible."

"Que veux-tu dire exactement ?" demanda Papa Théophile en se tournant vers elle, une peur nouvelle dans les yeux.

"Je ne sais pas. Je ne veux pas y penser. Mais cette rapidité d'adaptation, cette efficacité chirurgicale, cette capacité à contourner nos défenses... c'est presque, presque comme si le virus avait été consciemment, délibérément conçu en laboratoire pour évoluer, pour s'adapter, pour tuer." Elle s'arrêta, réalisant l'horreur de ce qu'elle venait de suggérer. "Mais non, c'est impossible. Personne ne ferait une chose pareille. Aucun scientifique ne..."

Un silence pesant, terrible, s'installa dans le salon, aussi épais qu'un brouillard. Kanza ne comprenait pas tout ce que disaient ses parents, tous ces mots compliqués de médecine et de science, mais il sentait parfaitement la tension monter entre eux, la peur qui grandissait, l'horreur qui se révélait progressivement.

Le lendemain soir, jour que Kanza n'oublierait jamais, un bulletin spécial d'une gravité exceptionnelle interrompit brutalement tous les programmes sur toutes les chaînes du monde simultanément. Le présentateur congolais, visiblement ébranlé au point que ses mains tremblaient, peinant à contrôler sa voix, annonça : "Mes chers compatriotes, mes chers téléspectateurs, nous devons vous faire part d'une nouvelle d'une gravité absolument extrême qui vient de nous parvenir des centres de recherche européens et asiatiques. Ce virus présente des caractéristiques biologiques que la science n'avait jamais, absolument jamais observées dans aucun pathogène connu depuis l'origine de la médecine moderne."

Deux experts mondialement reconnus apparurent à l'écran en liaison satellite : Dr. Sarah Mitchell, directrice du Centre de Contrôle des Maladies de Londres, et Professeur Chen Wei, virologue en chef de l'Académie des Sciences de Pékin. Leurs visages épuisés, creusés, vieillis de dix ans en quelques jours, trahissaient un épuisement extrême, une inquiétude existentielle, une terreur à peine contenue.

"Ce virus, que nous avons maintenant baptisé DIAKU", expliqua Dr. Mitchell d'une voix tremblante, "s'attaque directement au système nerveux central avec une précision chirurgicale. Il provoque une amnésie totale, complète et définitivement irréversible dans les vingt-quatre heures suivant l'infection. Les patients perdent littéralement toute leur mémoire en quelques heures seulement. Ils oublient leur nom, leur famille, leur langue, leur vie entière. Ils redeviennent des pages blanches, des coquilles vides."

"Et ce n'est malheureusement pas tout", ajouta le Professeur Chen Wei, les larmes aux yeux. "Après la phase d'amnésie, le virus détruit méthodiquement les organes internes avec une rapidité absolument foudroyante. Les reins, le foie, les poumons, le cœur. Tout se liquéfie littéralement en quelques heures. L'urine devient noire comme de l'encre. Puis c'est la mort, systématique, sans exception, dans d'atroces souffrances. Nous n'avons jamais rien vu de tel dans toute l'histoire de la médecine humaine. Aucun virus naturel ne se comporte ainsi."

"Docteur Mitchell, Professeur Chen, avez-vous la moindre piste pour un traitement possible ?" demanda désespérément le présentateur, parlant pour toute l'humanité terrorisée.

"Aucune pour l'instant. Absolument aucune." Dr. Mitchell secoua la tête, vaincue. "Ce virus résiste à tous nos antiviraux, à tous nos traitements. Il semble avoir été... et je pèse mes mots... parfaitement conçu en laboratoire pour échapper à toutes nos défenses

naturelles et artificielles. C'est comme s'il avait été créé par quelqu'un qui connaissait parfaitement notre biologie et voulait la détruire méthodiquement."

Mama Célestine se leva brusquement, renversant presque sa tasse de thé. Son visage était devenu livide. "Il faut que j'appelle Dr. Kozlova immédiatement. Elle doit savoir quelque chose. Elle a travaillé sur des virus de ce type. Elle peut nous aider."

Elle disparut précipitamment dans son bureau, fermant la porte derrière elle. Papa Théophile et Kanza restèrent seuls devant l'écran immense, paralysés, hypnotisés, regardant défiler comme dans un cauchemar éveillé des images insoutenables d'hôpitaux complètement saturés où l'on empilait les morts dans les couloirs, de familles hurlant de détresse devant les morgues pleines, de scientifiques désemparés qui avouaient leur impuissance totale face à ce fléau qu'ils ne comprenaient pas.

"Papa", murmura Kanza d'une toute petite voix, se blottissant contre son père comme quand il était bébé, "on sera protégés, nous, non ? L'eau du lac va nous protéger, comme elle a protégé Mujinga wa Kivu ? Dis, Papa ?"

Papa Théophile attira son fils tout contre lui, le serra si fort qu'il lui fit presque mal, enfouit son visage dans ses cheveux bouclés. Pour la première fois de sa vie, Kanza entendit de l'incertitude pure, de la peur nue dans la voix de son père, cet homme qu'il croyait invincible : "Je l'espère, *mwana na ngai*. Je l'espère de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes les fibres de mon être. Je prie les ancêtres pour que ce soit vrai."

Puis, instinctivement, comme si ces mots venaient non pas de lui mais de tous ses ancêtres parlant à travers lui, il prononça la phrase qui résonnait dans leur lignée depuis des générations, depuis Mujinga wa Kivu, depuis l'aube des temps : "*Zala makasi, mwana na ngai*. Sois fort, mon enfant. Quoi qu'il arrive, reste fort. Les ancêtres veillent sur toi."

À la télévision, une carte holographique du monde montrait des points rouges qui se multipliaient à une vitesse absolument terrifiante, exponentielle, comme un incendie incontrôlable dévorant une forêt sèche. Europe, Asie, Amériques, Océanie, Afrique... Le virus gagnait méthodiquement du terrain minute après minute, heure après heure, ne laissant derrière lui que mort et désolation.

En bas de l'écran défilaient en continu, en lettres rouges clignotantes : "L'OMS déclare l'état d'urgence sanitaire mondiale. Niveau 7. Pandémie catastrophique."

Personne dans cette maison paisible au bord du lac sacré ne savait encore que dans exactement quarante-huit heures, Papa Théophile Mujinga et Mama Célestine Mujinga, ces deux êtres magnifiques et brillants qui avaient consacré leur vie à construire un monde meilleur, seraient morts dans d'atroces souffrances, leur mémoire effacée, leurs organes liquéfiés, leur urine couleur d'encre. Que Kanza, huit ans, creuserait leurs tombes de ses petites mains ensanglantées dans la terre volcanique rouge du bord du lac, seul, pleurant des larmes noires qui annonceraient son destin extraordinaire. Que le monde tel qu'ils le connaissaient, tel qu'ils l'aimaient, tel qu'ils l'avaient patiemment reconstruit, cesserait totalement d'exister.

Personne ne savait que l'apocalypse n'était pas en train de commencer.

Elle avait déjà commencé.



## CHAPITRE 1.2 : LES LARMES NOIRES

Le 29 mars 2029 au matin, Kanza se réveilla dans un silence différent de celui de l'avant-veille. Ce n'était plus le silence d'attente qu'il avait perçu lors de cette dernière aube de paix. C'était un silence de mort, épais, suffocant, comme si la ville entière avait cessé de respirer pendant la nuit. Les tisserins dorés ne chantaient plus. Les drones de livraison ne ronronnaient plus dans le ciel mauve. Même le lac Kivu semblait figé dans une immobilité surnaturelle, son eau lisse comme un miroir de plomb sous un ciel anormalement blanc.

Il descendit l'escalier hélicoïdal lentement, ses pieds nus sur les marches fraîches, et s'arrêta net en entendant des voix étouffées venant de la chambre de ses parents. Pas des voix normales. Des voix confuses, éraillées, presque méconnaissables. Son cœur se serra.

« Papa ? Mama ? » appela-t-il doucement en poussant la porte entrouverte.

Ce qu'il vit le figea sur place. Papa Théophile était assis sur le bord du lit, la tête entre les mains, le corps secoué de tremblements. Mama Célestine, debout près de la fenêtre, fixait le lac avec une expression vide, absente, comme si elle ne reconnaissait plus ce paysage qu'elle avait contemplé chaque matin depuis quinze ans. Tous deux portaient encore leurs vêtements de la veille, froissés, tachés de sueur.

« Papa, tu vas bien ? » Kanza s'approcha, la peur montant dans sa gorge comme une bile amère.

Papa Théophile leva les yeux vers lui. Dans ce regard que Kanza connaissait par cœur, il n'y avait plus la tendresse habituelle, plus cette lumière chaleureuse qui faisait de lui le meilleur papa du monde. Il y avait de la confusion, de la peur, et pire encore, une absence terrifiante. Comme si quelque chose d'essentiel s'était éteint pendant la nuit.

« Qui... qui es-tu ? » La voix de Papa Théophile était rauque, brisée.

Le monde de Kanza bascula. Ces quatre mots simples contenaient tout l'effondrement de son univers. Son père, cet homme brillant qui construisait l'avenir du Congo avec ses éoliennes, qui lui racontait des histoires d'ancêtres chaque soir, qui le serrait dans ses bras en lui disant « *mwana na ngai* », mon enfant, ne le reconnaissait plus. Ne savait plus qui il était.

« Papa, c'est moi, Kanza. Ton fils. » Les larmes montèrent, brûlantes. « Papa, s'il te plaît... »

Mama Célestine se retourna lentement, comme si le mouvement lui demandait un effort surhumain. Son visage, d'ordinaire si vif, si expressif, était devenu un masque figé. Elle regarda Kanza longuement, cherchant dans les profondeurs de son esprit embrumé un souvenir qui refusait de remonter.

« Je... je devrais te connaître », murmura-t-elle, et dans sa voix perçait une détresse infinie. « Ton visage... quelque chose en moi dit que je devrais te connaître. Mais tout est noir. Tout est vide. »

Kanza se précipita vers elle, l'enlaça de toutes ses forces, son petit corps tremblant contre le sien. « Mama, c'est moi, Kanza Mujinga. Tu es ma maman. Tu es médecin à l'hôpital de Goma. Tu me racontes toujours l'histoire de notre ancêtre guérisseur. Tu m'as appris à boire l'eau du lac chaque jour. Rappelle-toi, Mama, s'il te plaît, rappelle-toi ! »

Mama Célestine leva une main tremblante, caressa maladroitement les cheveux bouclés de cet enfant qu'une part d'elle reconnaissait sans pouvoir le nommer. Une larme coula sur sa joue. « Je suis désolée. Je suis tellement désolée. Je ne sais plus... je ne sais plus qui je suis. »

Papa Théophile gémit soudain, se plia en deux, les mains crispées sur son ventre. « Ça fait mal. Tout fait mal. Qu'est-ce qui m'arrive ? » Sa voix montait dans les aigus, presque enfantine, celle d'un homme redevenu petit garçon face à une souffrance qu'il ne comprenait pas.

Kanza regardait ses parents se désintégrer sous ses yeux, impuissant, terrorisé. Le virus dont parlaient les nouvelles était là, dans sa maison, en train de dévorer ceux qu'il aimait le plus au monde. DIAKU. Ce nom qui signifiait « souvenir » en lingala avait pris un sens atrocement ironique. Le virus qui effaçait tous les souvenirs.

Dehors, dans les rues de Goma, le chaos commençait à se répandre comme une gangrène. Par les fenêtres, Kanza pouvait voir des gens errer sans but, hagards, perdus dans leurs propres villes. Des voitures abandonnées obstruaient les rues, leurs conducteurs ayant oublié jusqu'au sens de la conduite. Des sirènes hurlaient en continu, mais de moins en moins nombreuses à mesure que les équipes d'urgence elles-mêmes succombaient. Le Congo moderne, ce Congo prospère et organisé que Papa Théophile avait aidé à construire, se désagrégait en quelques heures.

Les installations technologiques qui faisaient la fierté de Goma devenaient des monuments inutiles. Les panneaux solaires continuaient de capter le soleil, mais personne ne savait plus à quoi ils servaient. Les éoliennes tournaient toujours sur les collines, leurs pales blanches brassant l'air avec leur régularité hypnotique, mais les ingénieurs qui les avaient conçues ne se souvenaient plus de leur fonction. L'asphalte photovoltaïque brillait sous les pas des amnésiques qui ne savaient plus où ils allaient. La technologie survivait à ceux qui l'avaient créée.

À midi, l'heure rituelle, Kanza remplit machinalement son verre d'eau du lac. Ses mains tremblaient tellement que l'eau débordait. Il but avec une avidité désespérée, comme si cette eau pouvait encore sauver ses parents, comme si la protection ancestrale pouvait s'étendre à eux par contagion. Mais il savait déjà que c'était trop tard. Le virus avait fait son œuvre.

Papa Théophile vomissait maintenant dans la salle de bain, un liquide noir qui éclaboussait le carrelage en céramique fine. Mama Célestine, recroquevillée sur le lit,

gémissait doucement en tenant son ventre. Leur peau avait pris une teinte grisâtre, cirreuse. Leurs yeux brillaient d'une fièvre dévorante.

« De l'eau », murmura Mama Célestine. « J'ai soif. »

Kanza courut chercher de l'eau, n'importe quelle eau, celle du robinet, pas celle du lac qu'il ne pouvait donner qu'à ceux de sa lignée. Il porta le verre aux lèvres de sa mère. Elle but avec difficulté, chaque gorgée semblant la faire souffrir. Puis elle le regarda, et pendant un bref instant, une lueur de reconnaissance passa dans ses yeux voilés.

« Kanza », murmura-t-elle, et ce nom sur ses lèvres fit exploser le cœur du petit garçon. « Mon bébé. Mon petit. »

« Mama ! Tu te souviens ! »

Mama Célestine ferma les yeux, comme si se souvenir lui demandait un effort titanique, comme si elle devait lutter contre un océan de ténèbres pour ramener à la surface ce nom, ce visage, cet amour. « L'eau du lac. Tu dois boire l'eau du lac. Tous les jours. À midi. C'est... c'est important. Plus important que tout. »

« Je bois, Mama. Je bois tous les jours. »

« Bien. » Un sourire douloureux étira ses lèvres. « Tu es spécial, mon fils. Tu portes en toi... quelque chose... que nous ne comprenons pas. Ta lignée... Mujinga wa Kivu... » Sa voix s'éteignit. L'effort l'avait épuisée. Quand elle rouvrit les yeux, la lueur de reconnaissance avait disparu. Il n'y avait plus que du vide.

L'après-midi s'étira dans une agonie interminable. Papa Théophile délirait maintenant, prononçant des mots sans suite, des fragments de phrases qui n'avaient plus de sens. « Les éoliennes... le lac... l'énergie... Anna... non, pas Anna... qui est Anna ? » Il parlait en lingala, en français, parfois dans des langues inventées que seul son cerveau détruit comprenait.

Kanza, assis par terre entre ses deux parents mourants, pleurait en silence. Les larmes coulaient sur ses joues, chaudes, salées, et quand il les essuya machinalement du revers de la main, il vit que sa paume était maculée de noir. Du noir d'encre. Il regarda sa main avec incompréhension, puis toucha son visage. Ses doigts revinrent teintés de cette même noirceur.

Ses larmes étaient noires.

La terreur le saisit. C'était un des symptômes, ça. L'urine noire. Le sang noir. Tout devenait noir avant la mort. Est-ce que ça voulait dire qu'il allait mourir aussi ? Qu'il allait perdre la mémoire et oublier ses parents comme eux l'avaient oublié ?

Mais les heures passèrent, et Kanza ne perdait pas la mémoire. Il se souvenait de tout avec une clarté presque douloureuse. Chaque moment heureux de sa courte vie défilait devant lui comme un film cruel. Les petits-déjeuners sur la terrasse. Les histoires de Mujinga wa Kivu. Les sourires de Mama. La voix grave de Papa lui disant « *Zala makasi, mwana na ngai* ». Tout était là, intact, gravé dans son esprit comme dans la pierre.

Il ne comprenait pas. Pourquoi lui ne tombait-il pas malade ? Pourquoi ses souvenirs restaient-ils intacts alors que ceux de ses parents se dissolvaient comme du sel dans l'eau ?

La nuit tomba. Goma n'était plus illuminée de ses milliers de lumières. Des quartiers entiers étaient plongés dans l'obscurité. Les centrales géothermiques continuaient de fonctionner automatiquement, mais personne ne savait plus gérer la distribution. Le réseau électrique, ce chef-d'œuvre d'ingénierie que Papa Théophile avait contribué à créer, se délitait faute d'opérateurs conscients.

Au milieu de la nuit, Papa Théophile appela soudain d'une voix forte, presque claire, qui fit sursauter Kanza assoupi dans un fauteuil. « Célestine ! Célestine, où es-tu ? »

« Je suis là », murmura Mama Célestine depuis le lit, sa voix à peine audible.

« Célestine... » Papa Théophile chercha sa main à tâtons dans l'obscurité. Elle la lui donna. Leurs doigts s'entrelacèrent avec la familiarité de trente ans de mariage. « Je ne sais plus qui je suis. Mais je sais que je t'aime. Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas qui tu es. Mais je sais que je t'aime. »

« Moi aussi », souffla-t-elle. « Je t'aime aussi. Je ne sais plus ton nom. Mais je t'aime. »

Kanza, témoin de cette déclaration d'amour tragique entre deux êtres qui ne se reconnaissaient plus mais dont les âmes restaient liées, éclata en sanglots silencieux. Ses larmes noires coulaient librement maintenant, traçant des sillons d'encre sur ses joues d'enfant.

À l'aube du 30 mars, Papa Théophile cessa de respirer. Son dernier souffle fut un long soupir, presque paisible, comme s'il se libérait enfin d'une souffrance insupportable. Son corps, ce corps puissant qui avait grimpé les collines de Goma, qui avait porté Kanza sur

ses épaules, qui avait étreint sa femme mille nuits durant, s'affaissa doucement contre les oreillers.

Kanza, assis à côté de lui, prit sa main encore tiède. « Papa », murmura-t-il. « Papa, ne pars pas. S'il te plaît. » Mais Papa Théophile était déjà parti, emportant avec lui dans la mort une mémoire effacée, une identité dissoute, mais peut-être aussi, quelque part dans un au-delà que Kanza voulait croire réel, les souvenirs retrouvés de qui il avait été, de ceux qu'il avait aimés.

Mama Célestine mourut trois heures plus tard, alors que le soleil montait dans le ciel blanc. Elle ne prononça aucun dernier mot. Elle ferma simplement les yeux, comme si elle s'endormait, et ne les rouvrit plus. Son visage, dans la mort, retrouva une sérénité qu'elle avait perdue dans les dernières heures de sa vie.

Kanza resta longtemps entre ces deux corps, ses parents qui n'étaient plus que des enveloppes vides. Il ne pleurait plus. Il n'avait plus de larmes, même noires. Il était juste là, vide lui aussi, comme si son âme était partie avec eux et n'avait laissé qu'une coquille d'enfant de huit ans qui ne savait plus quoi faire, où aller, comment continuer à vivre.

Dehors, Goma agonisait dans le chaos. Mais dans cette maison au bord du lac Kivu, il n'y avait que le silence. Le silence et la mort.

\* \* \*

Il y a cinq ans, en 2024, dans cette même ville de Goma qui ne portait pas encore les cicatrices de DIAKU, une autre femme marchait dans les rues poussiéreuses du quartier de Himbi avec l'espoir chevillé au corps. Anna Kozlova-Deschamps avait vingt-huit ans, des yeux verts qui brillaient d'une intelligence vive et d'une compassion infinie, et un rêve : transformer la médecine humanitaire en quelque chose qui respecterait enfin les savoirs locaux au lieu de les écraser sous le poids de la science occidentale.

Elle était arrivée à Goma six mois plus tôt, envoyée par la Fondation que ses parents, Elena et Pierre, avaient créée pour apporter l'aide médicale aux régions africaines les plus vulnérables. Mais contrairement à tant de coopérants européens qui arrivaient avec leurs

certitudes et leurs protocoles préétablis, Anna était venue pour apprendre autant que pour enseigner.

Mais pour comprendre qui était vraiment Anna, il faut remonter trente ans en arrière, en 1994, dans les couloirs froids de l'Université Lomonossov de Moscou, où une jeune biologiste russe de vingt-six ans nommée Elena Petrova travaillait seize heures par jour dans un laboratoire de virologie sous-financé mais scientifiquement excellent.

Elena était née en 1968 à Novossibirsk, en Sibérie, fille unique d'un ingénieur nucléaire et d'une professeure de mathématiques. Dans cette famille d'intellectuels soviétiques, l'excellence n'était pas une option, c'était une obligation. À six ans, Elena lisait déjà des manuels de biologie. À douze ans, elle disséquait des grenouilles dans le sous-sol familial. À dix-huit ans, elle entrait à l'Université Lomonossov, la plus prestigieuse de Russie, avec les meilleures notes de sa promotion.

Physiquement, Elena héritait des traits slaves classiques : pommettes hautes, yeux gris-vert en amande, cheveux auburn qui viraien au roux sous certaines lumières. Mais ce qui frappait le plus chez elle, c'était l'intensité de son regard. Quand Elena vous regardait, on avait l'impression qu'elle vous scannait jusqu'à l'ADN, qu'elle déchiffrer vos secrets moléculaires, qu'elle comprenait le code source de votre être. Cette intensité fascinait autant qu'elle intimidait.

En 1994, l'Union soviétique s'était effondrée trois ans plus tôt, plongeant la Russie dans le chaos économique. Les scientifiques n'étaient plus payés pendant des mois. Les laboratoires manquaient d'équipements basiques. Beaucoup de collègues d'Elena émigraient vers l'Ouest, vers les universités américaines ou allemandes qui les recrutaient avidement. Mais Elena, elle, restait. Pas par patriotisme, mais par obstination scientifique. Elle travaillait sur les virus émergents d'Afrique, en particulier Ebola, et elle refusait d'abandonner ses recherches même si elle devait les mener avec du matériel obsolète.

C'est dans ce contexte qu'elle rencontra Pierre Deschamps. Pierre, trente ans, était en Russie pour une mission diplomatique liée à la coopération scientifique franco-russe post-soviétique. Diplômé de Sciences Po Paris et héritier d'une vieille fortune familiale bourguignonne remontant au XVIII<sup>e</sup> siècle, Pierre incarnait l'aristocratie française éclairée : cultivé, polyglotte, passionné par les causes humanitaires, doté d'une conscience sociale aiguë malgré ses priviléges.

Mais ce qui définissait vraiment Pierre, ce n'était pas son patrimoine viticole. C'était l'histoire de son grand-père paternel, Samuel Deschamps, né en 1910 dans une famille juive bourguignonne parfaitement intégrée. Samuel avait été déporté à Sobibor en juillet 1943. Il avait trente-trois ans. Il avait survécu à l'enfer de ce camp d'extermination, puis participé à la révolte historique du 14 octobre 1943 où trois cents prisonniers s'étaient évadés. Samuel faisait partie des cinquante qui avaient survécu jusqu'à la libération.

Samuel était revenu en Bourgogne en 1945, le corps marqué par les coups, l'âme brûlée par les horreurs vues, mais vivant. Il avait reconstruit l'entreprise familiale, épousé une femme merveilleuse, eu un fils, vécu jusqu'en 1989. Mais il n'avait jamais oublié. Chaque soir, jusqu'à sa mort, Samuel récitait les noms de ceux qui n'étaient pas revenus. Chaque année, le 14 octobre, il jeûnait en mémoire de la révolte. Et chaque fois qu'il voyait son petit-fils Pierre, il lui répétait la même chose : « Ne laisse jamais l'injustice triompher. Ne laisse jamais l'indifférence tuer. Quand tu as les moyens d'aider et que tu ne le fais pas, tu deviens complice du mal. »

Ces mots avaient façonné Pierre. Enfant, il écoutait son grand-père raconter Sobibor, les chambres à gaz déguisées en douches, les corps entassés, les SS qui riaient. Adolescent, il avait visité Sobibor avec Samuel en 1982, un an avant que le site ne devienne officiellement un mémorial. Il avait vu son grand-père pleurer devant les fosses communes. Il avait compris que le luxe était obscène quand d'autres souffraient.

La famille Deschamps possédait depuis deux siècles des vignobles en Bourgogne, mais Pierre, fils unique, avait refusé de reprendre l'affaire familiale. « Faire du vin pour des millionnaires pendant que des millions de gens meurent de maladies curables me semblait obscène », expliquait-il toujours, répétant presque mot pour mot ce que Samuel lui avait enseigné. Au grand désarroi de son père, qui ne comprenait pas ce rejet de la tradition, il avait vendu sa part d'héritage et investi l'argent dans des projets humanitaires en Afrique. « Grand-père Samuel serait fier de moi », disait-il pour toute justification. Et c'était vrai.

Grand, élégant, toujours impeccablement vêtu même dans les contextes les plus difficiles, Pierre possédait ce charme naturel des hommes qui n'ont jamais douté de leur place dans le monde. Mais contrairement à tant d'aristocrates arrogants, il utilisait ses priviléges pour ouvrir des portes aux autres. Son carnet d'adresses contenait des ministres, des ambassadeurs, des PDG de multinationales qu'il sollicitait sans relâche pour financer ses projets.

Leur rencontre eut lieu lors d'une conférence sur les maladies tropicales organisée à Moscou en mars 1994. Elena présentait ses recherches sur Ebola avec une passion et une rigueur qui captivèrent Pierre. Après sa présentation, il l'aborda dans le couloir.

« Docteur Petrova, votre travail est remarquable. Avez-vous les financements nécessaires pour le poursuivre ? »

Elena l'avait regardé avec méfiance, habituée aux promesses creuses des Occidentaux en visite. « Monsieur, je travaille avec des microscopes qui datent de l'ère de Staline et des réactifs périmés. Alors les financements, c'est gentil de demander, mais à moins que vous ayez un chéquier dans votre poche... »

Pierre avait souri et sorti littéralement un chéquier de la poche intérieure de sa veste. « Justement, j'en ai un. Combien vous faut-il ? »

Ce qui aurait pu être une simple transaction financière se transforma en conversations qui durèrent jusqu'à l'aube. Ils se revirent chaque jour pendant la semaine que Pierre passa à Moscou. Ils découvrirent qu'ils partageaient la même vision : utiliser la science et les ressources pour sauver des vies, en particulier en Afrique où les maladies tropicales faisaient des ravages.

« Vous êtes brillante, mais vous travaillez dans des conditions impossibles », dit Pierre le dernier soir. « Venez en France. Je financerai vos recherches. Nous créerons un laboratoire dédié aux maladies africaines. Ensemble. »

« Pourquoi feriez-vous ça pour moi ? » avait demandé Elena, toujours méfiante.

« Parce que je pense que vous allez révolutionner la virologie tropicale. Et parce que... » Pierre avait hésité, puis s'était lancé avec cette franchise désarmante qui le caractérisait. « Parce que je suis tombé amoureux de vous à la minute où vous avez commencé à parler d'Ebola avec cette passion dans les yeux. »

Elena était venue en France trois mois plus tard. Ils s'étaient mariés en septembre 1994 dans l'intimité, dans la propriété familiale des Deschamps en Bourgogne. Le mariage d'Elena Petrova et Pierre Deschamps unissait symboliquement la rigueur scientifique russe et l'humanisme français, la brillance académique et les ressources financières, le génie et les moyens de le déployer.

En 1995, ils fondèrent officiellement la Fondation Kozlova-Deschamps (Elena avait gardé son nom de jeune fille pour le nom de la fondation, estimant que la sonorité russe donnait plus de crédibilité scientifique). Leur première mission les emmena en Ouganda où sévissait une épidémie d'Ebola. Elena développa un protocole de traitement qui réduisit la mortalité de 90% à 60%, un exploit reconnu internationalement. Pierre, de son côté, négocia avec le gouvernement ougandais l'implantation d'un centre permanent de surveillance épidémiologique.

Ce fut le début d'une aventure de vingt ans qui les mènerait dans dix-huit pays africains. Elena dirigeait la partie scientifique : développement de vaccins, protocoles de traitement, formation de médecins locaux. Pierre gérait la partie diplomatique et financière : négociations avec les gouvernements, levées de fonds, gestion des équipes sur le terrain. Ils formaient un couple complémentaire parfait, unis par leur mission autant que par leur amour.

Anna naquit le 15 avril 1996 à Paris, neuf mois jour pour jour après leur retour de la mission ougandaise. Elena avait trente ans, Pierre trente-deux. Ils accueillirent cette grossesse avec un mélange de joie et d'inquiétude : comment concilier leur vie de terrain avec l'éducation d'un enfant ?

La solution qu'ils trouvèrent façonna profondément la personnalité d'Anna. Plutôt que de laisser leur fille en France avec une nourrice pendant qu'ils parcouraient l'Afrique, ils décidèrent de l'emmener avec eux. Dès l'âge de six mois, Anna accompagnait ses parents sur le terrain. Elle fit ses premiers pas dans un camp de réfugiés au Soudan. Elle prononça ses premiers mots en français, en anglais et en lingala simultanément. Elle fêta ses trois ans dans un village malien où sa mère venait d'éradiquer une épidémie de méningite.

« Anna n'a pas grandi dans un seul pays », expliquait Pierre avec fierté. « Elle a grandi dans vingt pays africains. Son terrain de jeu, c'était le continent entier. Ses camarades de classe, c'étaient les enfants des villages où nous intervenions. »

Cette éducation hors norme produisit une enfant exceptionnelle. À huit ans, Anna parlait couramment cinq langues. À dix ans, elle aidait sa mère au laboratoire, observant au microscope les parasites responsables de la malaria. À douze ans, elle accompagnait son père dans les négociations avec les chefs de village, apprenant les subtilités diplomatiques et culturelles qui échappaient à tant de coopérants.

Mais surtout, Anna développa une empathie et une compréhension des réalités africaines que peu d'Européens possédaient. Elle ne voyait pas l'Afrique comme un continent à sauver, mais comme un continent à respecter. Elle ne considérait pas les Africains comme des victimes passives, mais comme des partenaires égaux. Cette vision, héritée de ses parents mais poussée plus loin encore, allait définir toute sa carrière.

À dix-huit ans, en 2014, Anna retourna en France pour ses études supérieures. Elle intégra l'École de Médecine de Paris puis se spécialisa en médecine tropicale à l'Institut Pasteur. Mais parallèlement, elle suivit un cursus d'anthropologie à l'EHESS (École des Hautes Études en Sciences Sociales). « Je ne veux pas juste soigner les corps », expliquait-elle à ses parents. « Je veux comprendre les sociétés, les cultures, les systèmes de pensée qui structurent la santé. »

En 2020, à vingt-quatre ans, Anna obtint son double doctorat : médecine tropicale et anthropologie médicale. Sa thèse, intitulée « Pour une médecine intégrative : réconcilier savoirs traditionnels et science moderne dans le traitement des pathologies tropicales », fit sensation. Elle y démontrait que de nombreuses plantes médicinales africaines, ignorées ou méprisées par la médecine occidentale, contenaient des principes actifs d'une efficacité supérieure aux médicaments synthétiques.

« Anna a compris ce que nous avons mis vingt ans à entrevoir », admit Elena avec une humilité rare. « Nous venions en Afrique pour leur apporter nos solutions. Elle va là-bas pour apprendre leurs solutions et les valider scientifiquement. C'est un renversement de paradigme complet. »

Mais ce qui propulsa Anna sur la scène mondiale, ce ne fut pas sa thèse de doctorat, aussi brillante fût-elle. Ce fut ce qui se passa entre 2022 et 2023, alors qu'elle n'avait que vingt-six ans. La guerre entre la Russie et l'Ukraine, déclenchée en février 2022, avait plongé l'Europe dans sa plus grave crise depuis 1945. Après huit mois de combats sanglants qui avaient fait plus de cent mille morts, les deux camps étaient enlisés dans un conflit qui ne pouvait ni être gagné ni être perdu.

Anna, par sa mère Elena née Petrova, parlait russe couramment. Par son père Pierre, elle possédait la nationalité française et donc européenne. Par son enfance africaine, elle avait appris l'art de la médiation entre cultures différentes. En octobre 2022, elle écrivit une lettre ouverte publiée simultanément dans *Le Monde*, *The Guardian* et *Novaïa Gazeta*, appelant les deux présidents à accepter une médiation indépendante menée par une génération qui n'avait pas connu la Guerre froide.

« Je suis fille de Russe et de Français », écrivait-elle. « Je suis européenne par ma nationalité, africaine par mon cœur, universelle par ma conviction. Je ne représente aucun gouvernement, aucun intérêt géopolitique. Je représente seulement ceux qui meurent : les soldats russes de vingt ans, les civils ukrainiens dans leurs caves, les enfants qui ne comprendront jamais pourquoi on les a tués. Laissez-moi essayer. Laissez une femme de vingt-six ans faire ce que vos généraux de soixante ans n'ont pas su faire : arrêter la mort. »

La lettre devint virale. Cinquante millions de personnes la lurent en une semaine. Les manifestations pour la paix à travers l'Europe scandaient son nom. « Anna ! Anna ! Anna ! » criaient les foules devant les ambassades. Le président ukrainien, ému par cette jeune femme qui lui rappelait sa propre fille tuée dans un bombardement, accepta. Le président russe, peut-être flatté qu'une descendante de scientifiques russes le sollicite, accepta également.

Les négociations commencèrent en décembre 2022 à Genève, dans le plus grand secret. Anna menait les discussions avec une maturité stupéfiante. Elle ne cherchait pas à déterminer qui avait tort ou raison. Elle cherchait à identifier ce que chaque camp pouvait accepter de perdre sans perdre la face. Elle parlait russe avec les Russes, français avec les Européens, anglais avec les Américains, et surtout, elle écoutait. Elle écoutait les peurs, les humiliations, les douleurs cachées derrière les positions officielles.

En mars 2023, après trois mois de négociations épisantes, l'impossible se produisit. Les Accords de Genève furent signés. L'Ukraine conservait sa souveraineté et son intégrité territoriale, mais acceptait un statut de neutralité permanent. La Russie retirait ses troupes, mais obtenait des garanties de sécurité pour ses minorités russophones. L'Europe s'engageait dans un plan de reconstruction massif pour les deux pays. Tout le monde perdait un peu. Personne ne gagnait complètement. C'était donc une vraie paix.

Anna Kozlova-Deschamps devint instantanément une icône mondiale. À vingt-sept ans, elle était pressentie pour le Prix Nobel de la Paix 2024. Time Magazine la désigna « Personnalité de l'année 2023 ». Des universités du monde entier lui proposaient des chaires. Des gouvernements la consultaient. Elle aurait pu devenir diplomate, ministre, secrétaire générale de l'ONU.

Mais Anna refusa toutes ces offres. « Je ne veux pas faire de la politique », déclara-t-elle lors d'une interview au New York Times en juin 2023. « Je veux retourner sur le terrain. Je veux soigner, enseigner, apprendre. La paix entre la Russie et l'Ukraine, c'était

important. Mais il y a des guerres silencieuses qui tuent chaque jour : la malaria, la malnutrition, les infections non soignées. Ces guerres-là, on ne les filme pas. Mais elles sont tout aussi réelles. Et c'est là que je suis utile. »

En janvier 2024, Anna retourna en Afrique. Elle choisit Goma, l'une des régions les plus difficiles, les plus oubliées. « Si j'ai pu arrêter une guerre entre deux puissances nucléaires », dit-elle à ses parents inquiets, « je peux bien aider à reconstruire un hôpital dans l'est du Congo. » Elena et Pierre, malgré leurs craintes, ne pouvaient qu'admirer le courage de leur fille. Elle était devenue plus grande qu'eux. Plus brave. Plus pure dans son engagement.

La Fondation Kozlova-Deschamps, en 2024, était devenue une institution reconnue internationalement. Avec un budget annuel de 250 millions d'euros, elle employait 3 200 personnes dans vingt-trois pays africains. Ses réalisations étaient impressionnantes : éradication de la polio au Niger, réduction de 80% de la mortalité infantile au Burkina Faso, formation de 1 500 médecins et infirmiers locaux, développement de quinze nouveaux traitements antiparasitaires.

Mais ce qui rendait la Fondation vraiment unique, c'était son infrastructure logistique. Pierre et Elena avaient compris dès le début qu'on ne pouvait pas sauver des vies sans pouvoir acheminer rapidement les médicaments, les équipements, les équipes. En 2008, ils avaient créé Kozlova Air Cargo, une petite compagnie aérienne humanitaire basée à Goma, à l'aéroport international Masambukidi I qui venait d'être modernisé.

Les deux Antonov An-124, peints aux couleurs bleue et blanche de la Fondation, effectuaient deux rotations hebdomadaires : départ de Goma le mardi matin, arrivée à Moscou le mardi soir (avec escale technique à Khartoum). Retour le mercredi matin de Moscou, arrivée à Goma le mercredi soir. C'était devenu un rituel connu de tous à Goma. Les mardis et mercredis, on voyait les gros porteurs décoller ou atterrir, transportant des tonnes de médicaments, d'équipements médicaux, de vivres.

Elena utilisait la connexion moscovite pour importer à moindre coût des équipements russes souvent aussi performants que les occidentaux mais trois fois moins chers. Pierre profitait des vols retour pour exporter des produits africains vers l'Europe : café, cacao, artisanat. « L'aide humanitaire doit être une main qui se tend, pas une aumône », expliquait-il. « Nous les aidons, ils nous enrichissent culturellement et économiquement. C'est un échange. »

À Goma même, la Fondation gérait un hub logistique impressionnant. Quinze mille mètres carrés d'entrepôts climatisés près de l'aéroport, cinquante-deux véhicules frigorifiques pour transporter les vaccins, un réseau de distribution qui couvrait toute la région des Grands Lacs. De là partaient chaque semaine des convois vers le Rwanda, l'Ouganda, le Burundi, le Soudan du Sud.

La Fondation gérait également douze orphelinats dans six pays africains, dont trois rien qu'en RD Congo : à Goma, Bukavu et Kinshasa. Ces orphelinats accueillaient plus de deux mille enfants, victimes des guerres, des épidémies, de la pauvreté. Anna y avait grandi en partie, jouant avec les orphelins lors des missions de ses parents. « Ces enfants sont ma vraie famille », disait-elle souvent. « Nous partageons la même Afrique. »

L'orphelinat de Goma, le plus grand, hébergeait quatre cent cinquante enfants. Il était situé près du lac, dans un complexe moderne construit en 2015 : dortoirs spacieux, école intégrée, terrain de football, potager. Les enfants y recevaient une éducation complète, trois repas par jour, des soins médicaux gratuits. Beaucoup devenaient médecins, infirmiers, enseignants, retournant aider leurs communautés.

Et puis il y avait le programme nutritionnel, le plus important de tous. La malnutrition tuait plus que la malaria en Afrique centrale. Anna, dès son arrivée à Goma en 2024, en avait fait sa priorité. Elle avait identifié le manioc comme aliment stratégique. Le manioc poussait facilement, résistait aux sécheresses, nourrissait des millions de familles. Mais il était pauvre en protéines et en vitamines.

Anna avait donc développé ce qu'elle appelait le « manioc enrichi » : des tubercules traités avec des compléments nutritionnels qui ajoutaient protéines, fer, vitamines A et C. La Fondation distribuait chaque mois cinquante tonnes de manioc enrichi aux orphelinats, aux écoles, aux centres de santé. Des dizaines de milliers d'enfants mangeaient ce manioc. Les taux de malnutrition avaient chuté de 60% en deux ans dans les zones couvertes par le programme.

« Le manioc, c'est la base de tout ici », expliquait Anna dans une vidéo de présentation du programme en octobre 2023. « Si on enrichit le manioc, on enrichit toute la population. C'est simple, efficace, durable. Et surtout, ça respecte les habitudes alimentaires locales. On ne force personne à manger du riz ou du blé importé. On améliore ce qu'ils mangent déjà. »

Ce que personne ne savait, c'est que ce système parfait, cette chaîne logistique impeccable, cette distribution massive de manioc enrichi, allait devenir l'arme d'Elena. Quand elle déciderait de venger la mort d'Anna, elle n'aurait qu'à contaminer les envois de manioc. Les Antonov An-124 deviendraient des vecteurs de mort. Les orphelinats deviendraient des foyers d'infection. Et le manioc qu'Anna avait développé pour nourrir deviendrait le manioc qui tuerait. L'ironie était d'une cruauté absolue : utiliser l'œuvre de vie de sa fille pour semer la mort.

Elena, à cinquante-six ans, était devenue une sommité mondiale de la virologie tropicale. Elle avait publié plus de 200 articles scientifiques, détenu 47 brevets pharmaceutiques, formé deux générations de chercheurs. Son laboratoire parisien était l'un des plus avancés d'Europe. Les gouvernements africains la consultaient. L'OMS sollicitait son expertise lors de chaque épidémie majeure. Elle aurait pu prétendre au Prix Nobel, et beaucoup estimaient qu'elle le méritait.

Pierre, cinquante-huit ans, avait utilisé son réseau et son charisme pour faire de la Fondation un acteur incontournable de la coopération franco-africaine. Il siégeait dans une dizaine de conseils d'administration d'ONG internationales. Il conseillait officieusement plusieurs ministres français sur les questions africaines. Sa réputation d'homme intègre et efficace lui ouvrait toutes les portes, des palais présidentiels africains à l'Élysée.

Leur couple, après trente ans de mariage, restait solide. Certes, ils passaient beaucoup de temps séparés, Elena dans son laboratoire, Pierre en déplacements diplomatiques. Mais leur mission commune les unissait profondément. Ils s'aimaient avec cette complicité tranquille des couples qui ont traversé ensemble les épreuves et les victoires.

Et puis il y avait Anna. Leur fierté absolue. Leur réussite la plus éclatante. À vingt-huit ans, elle incarnait tout ce qu'ils avaient espéré : brillante comme sa mère, charismatique comme son père, mais surtout dotée d'une vision humaniste qui dépassait la leur. Anna ne voulait pas seulement soigner l'Afrique. Elle voulait que l'Afrique se soigne elle-même, avec ses propres ressources, ses propres savoirs, sa propre fierté.

« Dans vingt ans », prédisait Anna lors d'une interview en octobre 2023, « l'Afrique produira ses propres médicaments à partir de ses propres plantes. Elle formera ses propres chercheurs dans ses propres universités. Elle exportera ses innovations médicales vers l'Europe et l'Amérique. Et les Blancs viendront en Afrique non plus pour aider, mais pour apprendre. Je travaille pour ce renversement. »

Elena et Pierre écoutaient leur fille avec un mélange d'admiration et d'inquiétude. Admiration pour son ambition et sa lucidité. Inquiétude parce qu'Anna prenait des risques énormes sur le terrain, s'immergeant dans des régions dangereuses, négociant avec des groupes armés, défiant parfois les protocoles de sécurité pour aller au plus près des populations.

« Anna, tu es trop téméraire », lui reprochait souvent Elena. « Tu te mets en danger inutilement. »

« Maman, tu ne peux pas soigner les gens de loin, derrière des vitres blindées », répliquait Anna. « Si tu veux les comprendre, les respecter, gagner leur confiance, tu dois vivre avec eux. Partager leurs risques. C'est le prix de la vraie solidarité. »

En janvier 2024, Anna avait demandé à être affectée à Goma, dans l'est du Congo. Cette région restait l'une des plus instables d'Afrique, avec des dizaines de groupes armés actifs, des enlèvements fréquents, une violence endémique héritée de vingt ans de conflits. La Fondation y maintenait une présence minimale, considérant les risques trop élevés pour des missions longues.

« Justement », avait argumenté Anna lors du conseil d'administration de la Fondation. « C'est parce que Goma est dangereuse que notre présence y est cruciale. Les populations les plus vulnérables sont celles qui vivent dans les zones les plus instables. Si nous ne les aidons pas, qui le fera ? »

Elena et Pierre s'étaient opposés pendant des semaines. Mais finalement, comme toujours, ils avaient cédé. Anna était adulte, déterminée, compétente. Ils ne pouvaient pas la retenir éternellement sous leur aile protectrice. En mars 2024, Anna s'installait à Goma avec une petite équipe de cinq personnes.

Les six premiers mois furent une réussite totale. Anna établit des contacts excellents avec l'hôpital Panzi et son directeur, le Dr Denis Mukwege, Prix Nobel de la Paix 2018. Elle lança plusieurs programmes innovants combinant médecine moderne et savoirs traditionnels. Elle forma quinze infirmières locales à des techniques de soins post-traumatiques. Elle négocia avec trois groupes armés différents pour garantir la neutralité des structures médicales.

Et surtout, elle rencontra Joseph Mukwege, le neveu du célèbre médecin. Leur collaboration professionnelle se transforma rapidement en histoire d'amour. Elena et

Pierre, lors de leurs appels vidéo hebdomadaires avec leur fille, voyaient son visage s'illuminer quand elle parlait de Joseph, de leurs projets communs, de leur future vie ensemble.

« Maman, Papa, je crois que j'ai trouvé ma voie », leur avait confié Anna en octobre 2024, les yeux brillants. « Avec Joseph, nous allons créer quelque chose de vraiment nouveau. Un centre qui réconciliera toutes les formes de médecine. Joseph connaît les plantes, les traditions, les croyances locales. J'apporte la validation scientifique, les équipements, les protocoles. Ensemble, nous allons prouver que l'Afrique peut se soigner elle-même. »

« Nous sommes si fiers de toi, ma chérie », avait répondu Elena, la gorge serrée par l'émotion. « Tu accomplis ce que nous avons toujours rêvé de faire. »

« Et ce Joseph », avait ajouté Pierre avec un sourire malicieux, « quand allons-nous le rencontrer officiellement ? Il sait qu'il va devoir affronter l'interrogatoire du père, non ? »

Anna avait ri, de ce rire cristallin qui illuminait toujours leur journée. « En décembre, Papa. Nous venons à Paris pour Noël. Joseph veut vous rencontrer selon les règles, demander ma main, tout ça. Il est très traditionnel, tu sais. »

« Alors nous l'attendons avec impatience », avait conclu Elena. « Prends soin de toi d'ici là, *dorogaya*. Ma chérie. »

« Promis, Maman. Je vous aime tous les deux. À très bientôt. »

Ce fut leur dernière conversation vidéo. Quinze jours plus tard, le 16 novembre 2024, Anna Kozlova-Deschamps mourait dans l'explosion d'une voiture piégée à Kinshasa. Elle avait vingt-huit ans. Son corps fut rapatrié en France dans un cercueil scellé, tellement mutilé par l'explosion que ses parents ne purent même pas la voir une dernière fois.

« Vous voyez cette plante ? » lui avait dit le Dr Joseph Mukwege lors de leur première rencontre à l'hôpital Panzi, en lui montrant une tige aux feuilles dentelées d'un vert profond. « Nos grand-mères l'utilisent depuis des siècles pour soigner les blessures intimes. La médecine moderne l'a ignorée pendant cent ans. Et maintenant, mes analyses montrent qu'elle contient des composés régénérateurs plus puissants que tout ce que vos laboratoires européens ont synthétisé. »

Joseph Mukwege, neveu du célèbre Prix Nobel Denis Mukwege, était un homme de quarante-deux ans qui incarnait parfaitement ce que le Congo moderne pouvait produire

de meilleur : formé en Europe, revenu servir son pays, brillant mais humble, ancré dans ses traditions tout en maîtrisant la science la plus pointue. En six mois, il était devenu bien plus qu'un collègue pour Anna. Il était devenu l'homme qu'elle aimait.

Leur relation s'était construite lentement, tissée de conversations nocturnes sur la terrasse de la villa d'Anna qui surplombait le lac Kivu, de journées passées ensemble dans le laboratoire de l'hôpital à analyser des plantes médicinales, de moments volés entre deux consultations où leurs mains se frôlaient et leurs regards se cherchaient. Joseph lui avait appris le lingala, le swahili, les subtilités de la culture congolaise que nulle université ne pouvait enseigner. Anna lui avait apporté les dernières avancées en biotechnologie, les équipements sophistiqués de la Fondation, et surtout, une écoute respectueuse qui changeait des coopérants habituels.

« Avec toi », lui avait-il dit un soir d'octobre 2024 alors qu'ils regardaient le volcan Nyiragongo rougeoyer dans la nuit, « j'ai l'impression de ne plus être un indigène exotique qu'on étudie. Je suis un égal. Un partenaire. C'est la première fois qu'une Européenne me fait sentir ça. »

« C'est parce que tu es plus brillant que la moitié des médecins que j'ai rencontrés à Paris », avait-elle répondu en posant sa tête sur son épaule. « Et parce que je t'aime. »

Ils avaient prévu de se marier en décembre 2024. Joseph voulait présenter Anna à ses parents selon les traditions congolaises, avec la dot, les palabres familiales, les chants et les danses qui faisaient d'une union plus qu'un contrat entre deux individus : un pont entre deux lignées, deux histoires, deux mondes. Anna était excitée comme une enfant à l'idée de porter le pagne traditionnel, d'apprendre les danses nuptiales, de devenir pleinement congolaise par le mariage.

« Ma mère va t'adorer », avait promis Joseph. « Elle dit qu'une femme qui respecte nos traditions tout en apportant la science moderne est une bénédiction des ancêtres. »

Le 15 novembre 2024, Anna devait se rendre à Kinshasa pour rencontrer les responsables de la Fondation et finaliser le financement d'un nouveau centre de recherche qu'elle et Joseph voulaient créer ensemble à Goma. Un centre qui combinerait médecine traditionnelle et biotechnologie moderne, qui formerait des médecins congolais à valoriser leurs propres ressources thérapeutiques au lieu de dépendre éternellement des médicaments importés.

« Je reviens dans trois jours », avait-elle promis à Joseph à l'aéroport de Goma. « Trois jours, et on commence à organiser notre mariage. »

« Trois jours », avait-il répété en l'embrassant longuement. « Reviens vite, *bolingo na ngai*. Mon amour. »

Anna n'était jamais revenue. Le 16 novembre 2024, à quinze heures trente-sept, une voiture piégée avait explosé dans le quartier de la Gombe à Kinshasa, en plein centre-ville, devant un restaurant où Anna déjeunait avec les responsables de la Fondation. L'attentat avait fait vingt-trois morts, dont quinze Congolais, six Européens, deux Américains. Aucune revendication. Aucune explication. Juste la violence aveugle et absurde qui transforme en une fraction de seconde des êtres vivants en chair déchiquetée.

Joseph avait appris la nouvelle par un appel téléphonique glacial d'un officiel de l'ambassade de France. « Nous sommes désolés de vous informer que Mademoiselle Anna Kozlova-Deschamps a été tuée dans un attentat cet après-midi. Son corps sera rapatrié en France dans les prochains jours. Nos condoléances. »

Il était resté figé, le téléphone à la main, incapable de pleurer, incapable même de penser. Anna morte. Anna partie. Anna qui ne reviendrait jamais de ces trois jours promis. Le monde avait continué de tourner autour de lui, indifférent, alors que le sien venait de s'arrêter net.

À Paris, à six mille kilomètres de là, Elena Kozlova était dans son laboratoire en train d'analyser des échantillons de plantes médicinales qu'Anna lui avait envoyées de Goma la semaine précédente. Il était quinze heures cinquante, heure de Paris. Elle pensait à sa fille, comme toujours à cette heure-ci, se demandant si elle avait bien mangé, si elle prenait soin d'elle dans cette région dangereuse. Elle était si fière d'Anna, de son engagement, de sa générosité, de sa brillance.

Le téléphone du laboratoire sonna. Un numéro international qu'elle ne reconnut pas immédiatement. Elle décrocha distraitemment, s'attendant à un fournisseur ou un collègue.

« Docteur Kozlova ? » Une voix masculine, grave, avec un accent français teinté de lingala. « Ici le Ministre de l'Intérieur de la République Démocratique du Congo, Monsieur Lumembo wa Kalenga. Je vous appelle depuis Kinshasa. »

Elena se figea. Un ministre qui l'appelait personnellement ? Le ton de sa voix, grave et solennel, ne présageait rien de bon. Son cœur se mit à battre plus vite. Pierre était en

réunion au Sénat. Pourquoi le ministre congolais l'appelait-elle directement ?

« Monsieur le Ministre ? Que se passe-t-il ? » Sa voix restait calme, professionnelle, mais ses mains commençaient à trembler.

« Docteur Kozlova... » Le ministre hésita, cherchant ses mots. On entendait sa respiration lourde, chargée d'émotion. « C'est avec une immense tristesse et au nom de tout le peuple congolais que je dois vous annoncer... votre fille Anna... »

Le monde s'arrêta. Elena ne respirait plus.

« Il y a eu un attentat à la bombe cet après-midi, à quinze heures trente-sept, dans le quartier de la Gombe. Une voiture piégée devant le restaurant Le Cercle où votre fille déjeunait avec les responsables de votre Fondation. L'explosion... » Sa voix se brisa. « Docteur Kozlova, votre fille Anna a été tuée. Je suis désolé. Tellement désolé. »

« Non. » Le mot sortit de la bouche d'Elena comme un souffle. « Non, ce n'est pas possible. »

« Vingt-trois personnes sont mortes dans cet attentat », continua le ministre, sa voix maintenant brisée par les larmes. « Quinze Congolais, six Européens, deux Américains. Votre fille... Anna... elle était... elle représentait tout ce que nous espérons pour l'avenir de l'Afrique. Elle nous aidait. Elle nous respectait. Et nous l'avons perdue. Le Congo pleure avec vous, Docteur Kozlova. Le monde pleure avec vous. »

Elena ne répondit pas. Elle resta là, debout, le téléphone collé à l'oreille, fixant le mur blanc de son laboratoire. Quelque chose venait de se casser dans son cerveau. Pas dans son cœur. Dans son cerveau. Quelque chose de froid, de rationnel, de définitif s'était brisé net, comme un cristal qu'on laisse tomber sur du marbre.

« Docteur Kozlova ? Vous êtes là ? » La voix du ministre, inquiète.

« Je suis là. » Sa voix était parfaitement calme. Glaciale. « Merci de m'avoir informée, Monsieur le Ministre. »

« Nous rapatrierons le corps de votre fille avec tous les honneurs qu'elle mérite. Le Président de la République en personne... »

Elena raccrocha. Elle ne voulait pas entendre. Elle ne voulait rien entendre.

Les jours qui suivirent furent un cauchemar médiatique. L'attentat de Kinshasa fit la une de tous les journaux du monde. Anna Kozlova-Deschamps, la jeune femme de vingt-huit ans qui avait arrêté la guerre entre la Russie et l'Ukraine, qui était pressentie pour le Prix Nobel de la Paix, venait d'être assassinée dans un attentat en Afrique. L'absurdité, la cruauté de sa mort faisaient pleurer le monde entier.

À Kinshasa, le gouvernement congolais décrète trois jours de deuil national. Des dizaines de milliers de Congolais descendirent dans les rues avec des portraits d'Anna, des bougies, des fleurs. « Anna, notre sœur », « Anna, celle qui nous aimait », « Anna, tuée parce qu'elle nous aidait », lisait-on sur les pancartes. Le Président congolais, en larmes lors d'une allocution télévisée nationale, déclara : « Anna Kozlova-Deschamps était devenue une fille du Congo. Nous l'avons adoptée dans nos cœurs. Et aujourd'hui, nous pleurons notre fille. »

À Goma, des milliers de personnes se rassemblèrent devant l'hôpital Panzi où Anna avait travaillé. Joseph Mukwege, l'homme qui devait l'épouser dans un mois, parla devant les caméras, le visage ravagé par le chagrin. « Anna était la lumière de ma vie. Elle m'a appris à voir l'Afrique avec fierté. Elle m'a donné espoir. Maintenant elle est partie, et je ne sais pas comment continuer. » Il s'effondra en sanglots devant les millions de téléspectateurs qui regardaient, le monde entier pleurant avec lui.

Les chaînes d'information internationales diffusèrent pendant des jours des images d'Anna : Anna enfant en Afrique, souriante au milieu d'orphelins. Anna étudiante à Paris, brillante et passionnée. Anna médiatrice à Genève, signant les Accords de paix. Anna à Goma, soignant des femmes traumatisées. Sa vie entière, vingt-huit ans d'engagement et de générosité, défilait à l'écran.

CNN, BBC, France 24, Al Jazeera, tous consacrèrent des émissions spéciales à « Anna Kozlova-Deschamps : Une vie au service des autres ». Des témoignages affluaient du monde entier. Des femmes qu'elle avait soignées. Des orphelins qu'elle avait éduqués. Des diplomates avec qui elle avait négocié la paix. Tous racontaient la même chose : Anna était exceptionnelle, unique, irremplaçable.

Le Secrétaire général des Nations Unies déclara : « Le monde a perdu une géante de l'humanitaire. À vingt-huit ans seulement, Anna avait déjà sauvé plus de vies et apporté plus de paix que la plupart d'entre nous ne le feront en toute une existence. Sa mort est une tragédie pour l'humanité entière. »

Pierre, effondré, organisait les funérailles dans un brouillard de douleur. Il pleurait ouvertement devant les journalistes, incapable de contenir son chagrin. Mais Elena, elle, ne pleurait pas. Elle assistait aux hommages télévisés avec des yeux secs et froids. Elle écoutait les discours, les éloges, les condoléances. Et dans son cerveau glacé, une seule pensée tournait en boucle.

*Ils l'ont tuée. Ils ont tué ma fille. Et ils vont tous payer.*

« Elena... » Pierre essayait de la toucher, de la consoler, mais elle se dérobait.

« Ils ont tué notre fille, Pierre. Ces gens qu'elle voulait sauver ont tué notre fille. » Sa voix restait calme, terriblement calme. C'était une voix qui faisait plus peur que des cris. « Elle leur donnait tout. Sa jeunesse, son talent, son amour. Et ils l'ont tuée. »

« Ce n'est pas toute l'Afrique qui... »

« Si. » Le mot avait claqué comme un coup de feu. « Si. L'Afrique a tué Anna. Ce continent maudit que nous avons essayé de sauver pendant vingt ans a dévoré notre fille. Et personne ne paiera. L'enquête sera classée. Les coupables ne seront jamais retrouvés. Anna ne sera qu'une statistique de plus dans les morts absurdes d'Afrique que le monde oublie en vingt-quatre heures. »

« Ce n'est pas toute l'Afrique qui... »

« Toute l'Afrique ! » La voix d'Elena était montée dans les aigus, hystérique pour la première fois. « Tu sais combien de fois, Pierre ? Combien de fois des capitalistes, des PDG de multinationales pharmaceutiques m'ont approchée en privé ? Ils savaient que je travaillais sur les virus africains. Ils savaient que je comprenais les pathogènes tropicaux mieux que quiconque. Et tu sais ce qu'ils me proposaient ? »

Elle riait maintenant, un rire amer, presque fou. « Ils me demandaient de créer des maladies. Des virus. Des vaccins défectueux qui réduiraient la population africaine. 'Le problème de l'Afrique, c'est la surpopulation, Docteur Kozlova', me disaient-ils. 'Trop de naissances, pas assez de ressources. Il faudrait... réguler.' Réguler. Quel mot propre pour dire exterminer. »

« Elena... »

« Ils m'offraient des millions, Pierre. Des dizaines de millions pour développer des pathogènes ciblés. Des virus qui affecteraient spécifiquement les génomes africains. Des vaccins contaminés qui stériliseraient les femmes en prétendant les protéger. Je les ai tous envoyés au diable. Tous. Pendant vingt ans, j'ai refusé. Je leur disais : 'Je sauve des vies, je ne les détruis pas.' »

Elle se tourna vers Pierre, ses yeux gris-vert maintenant brillants de larmes de rage. « J'ai consacré ma vie à sauver l'Afrique. J'ai refusé des fortunes pour ne pas lui nuire. J'ai élevé ma fille pour qu'elle l'aime et la serve. Et qu'est-ce que l'Afrique nous a donné en retour ? Une bombe. Une explosion. Le corps de ma fille en morceaux. Alors tu veux savoir quoi, Pierre ? Ces capitalistes avaient raison. L'Afrique est un cancer. Et maintenant, maintenant je vais faire ce qu'ils voulaient que je fasse. Mais pas pour l'argent. Pour la justice. »

« Elena, écoute-toi ! Tu parles comme les pires criminels de l'histoire ! Anna serait horrifiée... »

« Ne prononce plus jamais son nom ! » hurla Elena en jetant un bêcher qui se fracassa contre le mur. « Tu n'as pas le droit de me parler d'Anna ! Elle est morte parce que nous avons été trop bons, trop généreux, trop naïfs ! Eh bien, c'est fini. La bonté est morte avec elle. Il ne reste que la vengeance. »

Pierre avait essayé pendant des semaines de la raisonner, de la consoler, de l'empêcher de sombrer dans cette haine qui la consumait comme une lave toxique. Mais Elena s'était murée dans un silence de glace, entrecoupé seulement de ces explosions de rage froide qui le glaçaient jusqu'aux os. Elle avait organisé les funérailles avec une efficacité mécanique. Elle avait accueilli les condoléances avec un visage de marbre. Elle avait enterré sa fille dans le caveau familial de Normandie un matin gris de décembre sous une pluie froide qui semblait pleurer à sa place.

Et puis, le soir même de l'enterrement, alors que Pierre pleurait encore dans sa chambre, elle était descendue dans son laboratoire personnel. Elle avait allumé les ordinateurs, ouvert ses fichiers de recherche, contemplé vingt ans de travail sur les virus tropicaux. Tout ce savoir accumulé pour sauver des vies. Tout ce génie mis au service de l'humanité. Toutes ces offres obscènes qu'elle avait refusées par principe moral.

Pour quoi ? Pour que sa fille unique soit tuée par ceux qu'elle voulait aider ? Pour que ces vingt ans de bonté soient récompensés par un attentat ?

Non. C'était fini. La scientifique humaniste venait de mourir avec Anna dans cette explosion de Kinshasa.

Ce qui restait dans ce laboratoire, ce soir de décembre 2024, c'était quelque chose de nouveau. Quelque chose de froid. Quelque chose qui allait utiliser tout ce savoir, toute cette expertise, toute cette compréhension des virus pour faire exactement ce que ces capitalistes lui avaient demandé pendant vingt ans. Pas pour réguler la population africaine. Pour l'effacer. Complètement.

Dans l'esprit brillant d'Elena Kozlova, quelque chose se renversa cette nuit-là. Comme un microscope qu'on retourne et qui transforme le vivant en mort, l'amour en haine, la création en destruction. Elle regarda ses recherches sur les virus avec des yeux neufs. Des yeux froids. Des yeux de vengeance.

« Ils ont pris ma fille », murmura-t-elle à l'écran qui affichait la structure moléculaire d'un virus Ebola qu'elle avait modifié pour le rendre inoffensif. « Ils ont pris la seule chose qui me rattachait à l'humanité. Alors l'humanité n'a plus de raison d'exister. »

Les mois qui suivirent virent la transformation complète d'Elena. Elle abandonna progressivement ses responsabilités à la Fondation, prétextant le deuil. Pierre, rongé par sa propre peine mais inquiet de l'évolution de sa femme, tentait de la ramener vers la lumière. Mais Elena s'enfonçait méthodiquement dans les ténèbres.

Elle commença à recruter. Discrètement d'abord. Un email par-ci, un message crypté par-là. Elle cherchait des scientifiques brillants qui avaient, comme elle, une raison de haïr. Le Dr Martinez, virologue d'origine palestinienne et israélienne, naturalisé espagnol, dont la sœur avait été assassinée par des djihadistes au Mali. Le Dr Ben Salam, biologiste algéro-marocaine, dont le mari avait été enlevé en Somalie et dont on n'avait jamais retrouvé le corps. Le Dr Chen, généticien taïwanais et chinois, dont la fille avait disparu dans l'est du Congo, probablement violée et tuée comme tant d'autres dans cette région maudite.

« Nous avons tous perdu quelqu'un en Afrique », leur dit Elena lors de leur première réunion secrète dans un laboratoire abandonné de la banlieue parisienne, en janvier 2025. « Nous avons tous donné notre vie à ce continent. Et regardez ce qu'il nous a rendu. La mort. Le deuil. L'oubli. »

« Que proposez-vous ? » avait demandé Martinez, les yeux brillants d'une lueur dangereuse.

« Une réponse proportionnée. » Elena avait activé un écran holographique montrant la structure d'un virus qu'aucun d'eux ne reconnaissait. « Un virus qui effacera l'Afrique comme l'Afrique nous a effacés. Qui leur fera oublier jusqu'à leur propre nom avant de les tuer. Qui transformera ce continent en un désert de mémoire et de mort. »

« C'est... c'est un génocide », avait murmuré Ben Salam, mais sans horreur dans la voix. Avec curiosité.

« C'est de la justice », avait corrigé Elena. « Ils ont pris nos enfants. Nous prendrons leur futur. Ils ont effacé nos familles. Nous effacerons leur mémoire. Ils ont semé la mort. Nous récolterons la désolation. »

Le virus qu'Elena développa pendant trois ans, de 2025 à 2028, était un chef-d'œuvre de bio-ingénierie mortelle. Elle l'avait baptisé DIAKU, « souvenir » en lingala, avec une ironie cruelle puisqu'il effaçait justement tous les souvenirs avant de tuer. Elle avait commencé avec un virus de la famille des Ebola, qu'elle connaissait intimement après quinze ans de recherches. Puis elle l'avait modifié génétiquement, lui ajoutant une enveloppe protéique spéciale qui lui permettait d'entrer directement dans le cerveau, ciblant la partie où se trouvent les souvenirs. Surtout, elle avait créé une **protection grasse microscopique** mélangée à l'amidon du manioc, qui permettait au virus de survivre même à la cuisson — jusqu'à 90°C. Le résultat était terrifiant : un virus **six à dix fois plus contagieux que la grippe**, qui provoquait une amnésie totale en vingt-quatre heures, puis la destruction complète des organes internes en quarante-huit heures. **Huit personnes sur dix mouraient en moins de quatre jours.**

Pierre découvrit la vérité en février 2029, en fouillant le laboratoire d'Elena pendant qu'elle dormait. Ce qu'il y trouva le fit vomir. Des cultures virales. Des plans de dissémination. Des calculs de mortalité. Des cartes de l'Afrique avec des croix rouges marquant les points d'infection prévus. Sa femme, cette brillante humaniste qu'il avait aimée pendant trente ans, était devenue un monstre.

« Elena, tu as perdu la raison », l'avait-il confrontée le lendemain matin, brandissant les documents qu'il avait trouvés. « Tu planifies le meurtre de millions de personnes. »

« Pas des personnes. » Elena avait levé vers lui des yeux vides de toute humanité. « Des meurtriers. Ils ont tué Anna. Ils méritent de mourir. »

« Anna serait horrifiée par ce que tu es devenue. Elle qui aimait l'Afrique... »

« Anna était naïve ! » La voix d'Elena avait explosé, libérant enfin la rage qu'elle contenait depuis quatre ans. « Elle croyait en la bonté humaine. Elle pensait que l'amour et la médecine pouvaient changer le monde. Et où l'a menée sa naïveté ? À être déchiquetée par une bombe dans une rue de Kinshasa ! Alors ne me parle pas d'Anna. Ne prononce plus jamais son nom ! »

Pierre avait tenté de la raisonner pendant des semaines. Puis il avait essayé de saboter son travail, de détruire ses recherches. Mais Elena avait prévu ses réactions. Elle avait délocalisé ses expériences, sécurisé ses données dans des serveurs cryptés dispersés dans six pays. Le projet DIAKU était devenu une hydre : couper une tête, deux autres repoussaient.

« Je vais avertir les autorités », avait menacé Pierre en mars 2029. « Je vais tout leur dire. »

« Personne ne te croira. » Elena avait souri froidement. « Une philanthrope respectée qui planifie un génocide ? Ils penseront que tu es fou. Ou que tu as besoin d'aide psychologique après la mort de notre fille. »

« Alors je mourrai plutôt que de te laisser faire ça. »

« Comme tu veux. »

Le 10 mars 2029, Pierre Deschamps s'était jeté du pont Alexandre III dans la Seine glacée. Son corps avait été repêché trois heures plus tard. Dans la poche de son manteau, les policiers avaient trouvé une lettre détaillant le projet DIAKU, accusant Elena, suppliant les autorités d'intervenir. La lettre avait été classée comme le délire d'un homme dépressif suicidaire endeuillé par la mort de sa fille.

Elena avait assisté aux funérailles de son mari avec les yeux secs. Elle ne ressentait plus rien. Plus de chagrin. Plus d'amour. Plus d'humanité. Il ne restait qu'une machine de vengeance froide et implacable.

Le 20 mars 2029, dix jours après le suicide de Pierre, les premiers envois de manioc contaminé quittaient les entrepôts de la Fondation vers l'Afrique centrale. Elena avait infiltré le hub logistique de Goma pendant la nuit. Elle avait contaminé cinquante tonnes de manioc enrichi destiné aux orphelinats et aux programmes nutritionnels. Grâce à sa protection grasse microscopique, le virus restait vivant même après transformation en fufu, en chikwangue ou en pâte bouillie. Plus insidieux encore : dans les usines de transformation et les entrepôts, le manioc contaminé libérait des particules virales dans l'air. Les gens tombaient malades en mangeant le manioc, mais aussi simplement en le

manipulant ou en respirant la poussière des entrepôts. Le manioc qu'Anna avait développé pour sauver les enfants de la malnutrition allait maintenant les tuer. L'ironie était d'une cruauté absolue.

Le 21 mars, mardi, l'Antonov An-124 de Kozlova Air Cargo décollait de Goma avec son chargement habituel. Elena avait choisi ce jour précis : les vols humanitaires étaient moins surveillés par les radars, et l'aéroport de Kigali avait une **fenêtre de quarante minutes sans surveillance radar** pour maintenance technique. Quarante minutes pendant lesquelles l'avion pouvait voler sans laisser de traces électroniques. Parmi les caisses de café et de matériel médical se trouvaient dix tonnes de manioc contaminé destiné à Moscou, où la Fondation gérait également deux orphelinats accueillant des enfants africains adoptés. Le pilote, Viktor Sokolov, ancien FSB recyclé dans le fret humanitaire depuis 2022, ne posait jamais de questions. Il connaissait Elena depuis des années, lui devait plusieurs faveurs, et avait appris que la curiosité était mauvaise pour la santé. Les manifestes de cargaison avaient été modifiés trois jours plus tôt par un contact d'Elena au sein de l'administration aéroportuaire — un homme dont la fille avait été soignée gratuitement par la Fondation en 2027 et qui ne refusait rien à la "généreuse Dr Kozlova". Le vol de retour du mercredi ramenait à Goma encore plus de manioc contaminé qu'Elena avait préparé dans son laboratoire parisien.

Le plan d'Elena était d'une précision chirurgicale. Elle avait utilisé les réseaux d'aide humanitaire qu'elle et Pierre avaient créés pendant vingt ans. Les camions de la Fondation livrèrent le manioc contaminé aux douze orphelinats répartis dans six pays. Aux écoles. Aux centres de santé. Aux cantines communautaires. Dans les usines de transformation, les ouvriers qui manipulaient le manioc pour le broyer, le sécher, le conditionner, respiraient sans le savoir les particules virales qui flottaient dans l'air. C'est ainsi que les grandes villes furent contaminées si rapidement : les entrepôts étaient devenus des chambres de contamination invisible. Partout où Anna avait implanté son programme nutritionnel, la mort suivait maintenant.

Le virus DIAKU, stable dans les tubercules de manioc, pouvait survivre plusieurs semaines. Les gens mangeaient le manioc. Préparaient le *fufu*, le *chikwangue*, le *pondu*. Partageaient avec leurs familles. Le virus se transmettait par contact, par salive, par l'air expiré. Mais surtout, il se multipliait silencieusement pendant vingt-quatre heures avant de frapper.

Du 20 au 24 mars, l'Afrique centrale mangeait le manioc contaminé sans le savoir. À Goma, Bukavu, Kinshasa, Kigali, Kampala, Khartoum, des centaines de milliers de personnes ingéraient le virus. Mais les symptômes ne commencerait qu'après vingt-quatre heures d'incubation. Le 25 mars, les premiers cas apparurent. Mais dans le chaos et la désorganisation chronique des systèmes de santé africains, personne ne les comptabilisa immédiatement.

Pendant ce temps, les voyageurs continuaient. Les vols Kozlova Air Cargo. Les liaisons commerciales. Les camionneurs. Les commerçants. Le virus voyageait avec eux, invisible, patient, mortel. Le 24 mars, un homme d'affaires congolais qui avait mangé du manioc contaminé le 22 mars prit un vol Kinshasa-Dubaï. De Dubaï, il transita vers Hong Kong. Il tomba malade en plein vol. Le 25 mars, il mourut à Hong Kong, mais pas avant d'avoir contaminé deux cent trente-huit passagers et douze membres d'équipage.

Le 26 mars, l'Asie explosa. Hong Kong d'abord, puis Pékin, Shanghai, Tokyo, Séoul. Les hôpitaux asiatiques, mieux organisés que les africains, identifièrent immédiatement que quelque chose d'anormal se passait. Ils testèrent. Ils séquencèrent. Ils alertèrent. Le 27 mars au matin, la Chine et le Japon déclaraient officiellement avoir identifié un nouveau virus d'une dangerosité extrême.

C'est ainsi que l'Asie devint officiellement le premier foyer déclaré de DIAKU, alors même que le virus était né en Afrique centrale cinq jours plus tôt. Les systèmes de surveillance sanitaire africains, sous-financés, désorganisés, avaient manqué les premiers cas. Les hôpitaux de Hong Kong disposaient d'équipements modernes pour analyser le virus et déposèrent son code génétique complet sur Internet trente-six heures après le premier décès. Les laboratoires congolais, eux, manquaient même de matériel de base pour faire des tests. Comme Hong Kong avait publié l'analyse en premier, **le monde entier crut que le virus venait d'Asie**. L'OMS, CNN, BBC, tous les médias internationaux désignèrent l'Asie comme "ground zero", le lieu d'origine. Les hôpitaux de Goma étaient pourtant débordés depuis le 25 mars, avec des centaines de cas présentant les mêmes symptômes, mais personne n'avait fait le lien. On pensait à une épidémie locale, peut-être une résurgence d'Ebola. Pas à un virus nouveau. Pas à une pandémie mondiale. Et certainement pas à un acte de bioterrorisme délibéré orchestré depuis Paris.

Quand l'OMS déclara l'état d'urgence sanitaire mondiale le 28 mars, elle identifia l'Asie comme zone zéro. Les médias répétèrent cette information. Les gouvernements la crurent. Personne ne pensa à regarder vers Goma, cette petite ville au bord d'un lac volcanique où,

cinq jours plus tôt, une femme russe brisée par le chagrin avait déclenché l'apocalypse en contaminant du manioc.

DIAKU se répandit avec une efficacité terrifiante. En huit jours après la dissémination initiale, le virus avait atteint tous les continents. L'Afrique, l'Asie, l'Europe, les Amériques, l'Océanie. Le 29 mars, le monde commençait à mourir massivement. Les statistiques explosaient. Cent mille morts. Un million. Dix millions. La courbe montait vertigineusement, exponentielle, implacable.

Elena, depuis son hôtel de Goma où elle était venue officiellement « aider » à gérer l'épidémie en tant qu'experte mondiale de virologie, regardait les statistiques monter sur son ordinateur crypté. Elle voyait les chiffres défiler comme sur un compteur de pompe à essence, mesurant non pas des litres mais des vies effacées. L'Afrique, l'Asie, l'Europe... Le monde entier payait.

« Anna », murmura-t-elle à l'écran, « tu es vengée. Ils oublient tout comme je veux oublier ta mort. Ils meurent comme tu es morte. Le monde paiera pour t'avoir prise. Chaque mort est pour toi. »

Mais quelque chose qu'Elena n'avait pas prévu était en train de se produire. Dans cette même ville de Goma, un enfant de huit ans buvait chaque jour l'eau du lac Kivu. Un enfant dont le sang portait une alchimie unique héritée de générations de guérisseurs. Un enfant qui allait survivre à DIAKU et devenir l'antidote vivant que la vengeance d'Elena n'avait pas anticipé.

La nature avait une réponse au génocide. Elle s'appelait Kanza Mujinga.

\* \* \*

Dans la maison silencieuse au bord du lac, Kanza se leva enfin. Ses jambes tremblaient. Il avait passé des heures entre les corps de ses parents, refusant d'accepter qu'ils étaient vraiment morts, espérant contre tout espoir qu'ils allaient se réveiller, le regarder, lui sourire. Mais ils restaient immobiles, froids maintenant, leurs visages figés dans une expression de paix qu'ils n'avaient pas connue pendant leurs dernières heures.

Il devait les enterrer. Il le savait. Dans leur culture, laisser les morts sans sépulture était la pire des profanations. Mais comment un enfant de huit ans pouvait-il enterrer ses parents ? Comment ses petites mains pourraient-elles creuser la terre durcie du bord du lac ?

Pourtant, il n'avait pas le choix. Il n'y avait personne d'autre. Goma tout entière était morte ou mourante. Les rues étaient jonchées de cadavres que plus personne ne ramassait. Les hôpitaux étaient devenus des mouroirs. Les services de secours avaient cessé de fonctionner. Kanza était seul. Complètement, terriblement seul.

Il alla dans la chambre de ses parents, ouvrit l'armoire en wengé sculpté. Il choisit les plus beaux vêtements de Mama Célestine : son pagne orange et bleu qu'elle portait pour les grandes occasions, celui avec les motifs de Mami Wata, la déesse des eaux. Pour Papa Théophile, son boubou blanc du dimanche, celui en coton liputa que sa propre mère lui avait cousu. Il voulait qu'ils soient beaux dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie.

Avec des gestes maladroits d'enfant, il les habilla. C'était difficile. Les corps étaient lourds, raides. Plusieurs fois, il dut s'arrêter pour pleurer, pour respirer, pour ne pas vomir. Mais il continua. C'était la dernière chose qu'il pouvait faire pour eux. La dernière marque de respect. La dernière preuve d'amour.

Quand ils furent habillés, il s'assit entre eux une dernière fois. Il prit leurs mains dans les siennes. « Papa, Mama », murmura-t-il, « je vais vous enterrer près du lac. Là où nous allions nous promener le dimanche. Là où l'eau touche la terre rouge. Vous serez ensemble. Vous serez près des ancêtres. Vous serez protégés. »

Il alla dans le garage chercher la pelle de Papa Théophile, celle que son père utilisait pour jardiner. Elle était trop lourde pour lui, trop grande. Mais il la traîna jusqu'au bord du lac, là où les rochers volcaniques rencontraient la terre rouge et riche.

Le soleil était au zénith. Midi. L'heure de boire l'eau du lac.

Kanza posa la pelle, retourna à la maison, remplit son verre d'eau sacrée. Il but lentement, les larmes coulant sur ses joues, noires comme de l'encre. « *Ba nkoko na biso* », pria-t-il comme l'avait fait Mama Célestine ce dernier soir de paix, « aidez-moi à enterrer mes parents. Donnez-moi la force. Je suis petit. Je suis seul. Mais je suis de votre sang. Aidez-moi. »

Il retourna au bord du lac. La pelle lui sembla encore plus lourde qu'avant. Il la souleva avec difficulté, la planta dans la terre durcie par le soleil. Le fer ne s'enfonça que de

quelques centimètres. Il recommença. Ses petites mains glissaient sur le manche en bois. Des ampoules commençaient déjà à se former sur ses paumes.

Il creusait depuis à peine dix minutes, n'ayant produit qu'un petit trou pathétique de trente centimètres de large, quand une voix l'interrompit.

« *Mwana*. Enfant. Laisse-moi t'aider. »

Kanza se retourna, les yeux embués de larmes noires. Papa Josué Mukendi se tenait là, son voisin d'à côté, cet homme de cinquante ans qui travaillait comme comptable à la mairie de Goma. Il portait encore son costume du dimanche, maintenant froissé et taché. Ses yeux étaient cernés, son visage creusé par l'épuisement et le chagrin. Mais il était là. Vivant. Conscient.

« Papa Josué », murmura Kanza. « Vous... vous allez bien ? Vous vous souvenez de moi ? »

« Je me souviens de tout, *mwana*. » Papa Josué s'approcha, prit doucement la pelle des mains de Kanza. « Ma femme Bernadette est morte cette nuit. Mes trois enfants aussi. Tous. Mais moi... » Il regarda ses mains comme s'il ne les reconnaissait pas. « Moi, je n'ai rien. Pas malade. Je me souviens de tout. Je ne comprends pas pourquoi. »

Kanza comprit qu'il n'était pas le seul survivant. Papa Josué aussi avait été épargné par le virus, pour des raisons que ni l'un ni l'autre ne comprenaient. Ils échangèrent un regard de compréhension muette, deux miraculés dans un océan de mort.

« Tes parents ? » demanda Papa Josué bien qu'il connût déjà la réponse.

« Morts. Ce matin. Tous les deux. » La voix de Kanza se brisa. « Je dois les enterrer. C'est notre tradition. Mais je suis trop petit. »

« Tu n'es pas trop petit, *mwana*. Tu es *makasi*. Fort. Mais tu n'es pas seul. » Papa Josué leva les yeux vers les autres maisons du quartier. « Attendez. »

Il appela fort, sa voix portant dans le silence morte de Goma. « *Bato oyo bazali na bomoi, boy a kotika ngai !* Ceux qui sont vivants, venez m'aider ! »

Lentement, comme des fantômes sortant de leurs tombes, d'autres survivants émergèrent. Mama Thérèse, la couturière de quatre maisons plus loin, soixante-trois ans, qui avait enterré ses cinq petits-enfants la veille. Oncle Patrice, le professeur de mathématiques,

trente-huit ans, qui avait perdu son mari. Papa Antoine, le mécanicien, quarante-cinq ans, dont toute la famille avait disparu. Sept personnes en tout. Sept miraculés sur un quartier de deux cents habitants.

Ils se regardèrent en silence, ces survivants aléatoires du virus DIAKU, unis par le mystère incompréhensible de leur immunité. Personne ne posait de questions. Personne ne cherchait d'explications. Ils étaient vivants. C'était suffisant. Et maintenant, ils devaient enterrer leurs morts.

« Nous allons t'aider, petit Kanza », dit Mama Thérèse en posant une main ridée mais ferme sur son épaule. « Tes parents étaient des gens bien. Ils méritent une sépulture digne.

»

Les sept adultes se mirent au travail. Papa Josué et Papa Antoine creusèrent les deux tombes côte à côte, là où Kanza l'avait voulu, au bord du lac sacré. Mama Thérèse et deux autres femmes allèrent dans la maison, lavèrent les corps de Papa Théophile et Mama Célestine avec des gestes rituels anciens, les habillèrent dans les beaux vêtements que Kanza avait choisis. Oncle Patrice, menuisier amateur, fabriqua deux croix simples avec des planches trouvées dans le garage.

En fin d'après-midi, tout était prêt. Les sept survivants et Kanza se rassemblèrent au bord des deux tombes fraîchement creusées. Papa Théophile et Mama Célestine reposaient dans leurs linceuls de fortune, beaux et dignes comme ils l'avaient été dans la vie.

Papa Josué, en tant que plus âgé, dirigea la cérémonie brève mais émouvante. Il récita des prières en lingala et en français. Mama Thérèse chanta un cantique ancien que les femmes de Goma chantaient depuis des générations pour accompagner les morts. Kanza, debout entre les deux tombes, pleurait silencieusement, ses larmes noires traçant des sillons sur son visage d'enfant.

« *Tata Théophile, Mama Célestine* », commença Papa Josué d'une voix grave, « vous avez servi ce pays, cette ville, ces gens. Vous avez élevé un fils digne. Maintenant, reposez en paix près du lac sacré. Les ancêtres vous accueillent. *Bolamu pe*. Allez en paix. »

Ils descendirent les corps dans les tombes. Kanza jeta la première poignée de terre sur le linceul de son père, puis sur celui de sa mère. Les adultes remplirent ensuite les tombes, pellée après pellée, jusqu'à ce que deux monticules de terre rouge marquent l'emplacement final de Papa Théophile et Mama Célestine Mujinga.

Les croix furent plantées. Sur l'une, Oncle Patrice avait gravé : « THÉOPHILE MUJINGA - Ingénieur, Père, Bâtisseur ». Sur l'autre : « CÉLESTINE MUJINGA - Médecin, Mère, Guérisseuse ». C'était simple. C'était suffisant.

Quand ce fut terminé, Papa Josué se tourna vers Kanza. « Tu vas venir avec moi, *mwana*. Tu ne peux pas rester seul dans cette maison. »

Kanza regarda la maison familiale, puis les tombes, puis le lac qui brillait sous le soleil déclinant. « Je dois rester ici. C'est ma maison. C'est près du lac. Je dois boire l'eau chaque jour. »

Papa Josué hocha lentement la tête. Il ne comprenait pas, mais il respectait. « Alors nous viendrons te voir chaque jour. Tu n'es plus seul, Kanza. Nous sommes une famille maintenant. Une famille de survivants. »

Les sept adultes se dispersèrent lentement, retournant à leurs maisons vides, à leurs propres deuils. Kanza resta seul devant les tombes de ses parents, regardant le soleil se coucher sur le lac Kivu. Les eaux sombres reflétaient le ciel rougeoyant, et au loin, le volcan Nyiragongo fumait doucement, indifférent à la tragédie humaine qui s'était déroulée à ses pieds.

Kanza s'assit entre les deux tombes, posa une main sur chacune. « *Lala kitoko, ba zali na ngai* », murmura-t-il. « Dormez bien, mes parents. Je vais vivre. Je vais grandir. Je vais vous rendre fiers. Je vous le promets. »

Ses larmes noires coulaient librement maintenant, tombant sur la terre rouge des tombes, s'y mêlant comme une encre indélébile. Il ne savait pas encore qu'il était l'antidote vivant, que son sang portait la solution au génocide d'Elena, que son destin le mènerait jusqu'en Corée du Nord pour sauver ce qui restait de l'humanité.

Pour l'instant, il n'était qu'un enfant de huit ans qui venait de perdre ses parents. Et c'était déjà beaucoup trop.



# CHAPITRE 1.3 : DIX ANS DE SURVIE

Les semaines qui suivirent l'enterrement de Papa Théophile et Mama Célestine furent celles où Goma apprit ce que signifiait vraiment mourir. Pas la mort individuelle, celle qu'on pleure en famille, celle qu'on honore avec des cérémonies et des prières. Non. La mort collective, industrielle, mécanique. La mort qui transforme une ville vivante en un cimetière à ciel ouvert où les vivants errent comme des fantômes en attendant leur tour.

Kanza vivait maintenant chez Papa Josué Mukendi, dans la petite maison adjacente à celle de ses parents. Chaque matin, il se réveillait en espérant que tout cela n'avait été qu'un cauchemar. Chaque matin, la réalité le giflait avec la brutalité d'une pierre lancée en plein visage. Ses parents étaient morts. Le monde était en train de mourir. Et lui, inexplicablement, continuait à vivre.

Papa Josué avait perdu sa femme Bernadette le 29 mars, ses deux fils jumeaux Joseph et Jacques le 30 mars, et sa fille Grâce le 6 avril. En l'espace de huit jours, toute sa famille avait été effacée. Il aurait dû mourir lui aussi. Statistiquement, logiquement, humainement, il aurait dû rejoindre les siens dans la terre rouge du bord du lac. Mais il était là, debout, vivant, les yeux creusés par le chagrin mais le corps intact. Comme Kanza. Comme Mama Thérèse, la couturière de soixante-trois ans. Comme Oncle Patrice, le professeur de mathématiques. Comme les quatre autres voisins qui avaient aidé à enterrer Papa Théophile et Mama Célestine. Sept adultes. Un enfant. Les derniers survivants d'un quartier qui comptait trois cents âmes trois semaines plus tôt.

Mais il y avait une différence cruciale entre Kanza et les autres survivants. Les autres tombaient malades, puis guérissaient lentement, épuisés, diminués, marqués à jamais. Papa Josué avait eu de la fièvre pendant trois jours en avril, perdant temporairement ses souvenirs récents, confondant Kanza avec son fils Joseph — la bête s'attaquait à la mémoire courte d'abord, comme si elle effaçait le dernier jour au chiffon humide. Mama Thérèse avait vomi du sang noir pendant une semaine, convaincue qu'elle allait mourir. Oncle Patrice avait uriné de l'encre pendant quarante-huit heures, hurlant de douleur.

Kanza, lui, n'avait rien. Rien du tout. Pas une fièvre. Pas un mal de tête. Pas une once de fatigue anormale. Il mangeait le même manioc que tout le monde — ce manioc que la

Fondation Kozlova-Deschamps avait distribué et qui, maintenant, on le savait, avait été le vecteur de contamination principal. Il buvait la même eau. Respirait le même air chargé de particules virales. Touchait les mêmes surfaces. Dormait dans une maison où trois personnes étaient mortes du DIAKU en quelques jours.

Rien. Pas une égratignure du virus. Comme si son corps refusait catégoriquement d'être atteint.

Le 15 avril 2029, Papa Josué prit une décision. Il emmena Kanza à l'hôpital provincial de Goma — cet hôpital moderne de douze étages, construit en 2024 grâce aux fonds de développement de la Ligue Est-Africaine, qui possédait des scanners dernière génération, des laboratoires de virologie avancés, et qui maintenant servait de mouroir géant pour les victimes du DIAKU. Les couloirs débordaient de corps. Les salles d'attente étaient devenues des morgues improvisées. L'odeur de la mort imprégnait chaque centimètre carré du bâtiment.

« Docteur », dit Papa Josué en s'adressant au Dr Amani Nkunda, ce médecin de quarante-cinq ans qui avait perdu sa femme et trois de ses quatre enfants au virus, « cet enfant ne tombe pas malade. Jamais. Tous les autres enfants du quartier sont morts. Lui vit. Je ne comprends pas. Vous devez le tester. »

Dr Nkunda regarda Kanza avec des yeux où brillait encore une lueur de curiosité scientifique malgré l'épuisement moral absolu. Il fit venir Kanza dans une salle de prélèvement, lui parla doucement en lingala pour le rassurer, et prit cinq tubes de sang. Kanza regarda son sang couler dans les tubes transparents, rouge vif, ordinaire, banal. Comment ce sang pouvait-il être différent ?

Les résultats arrivèrent trois jours plus tard, le 18 avril. Dr Nkunda les lut une première fois, fronça les sourcils, les relut, puis appela son équipe au complet. Six médecins et trois techniciens de laboratoire se penchèrent sur les données. Puis ils refusèrent tous de croire ce qu'ils voyaient. Ils refusèrent parce que c'était impossible. Parce que ça défiant toutes les lois de la virologie qu'ils connaissaient.

Le sang de Kanza ne contenait **aucune trace du virus DIAKU**. Zéro. Pas de particules virales. Pas d'antigènes. Aucune trace durable d'infection. Comme si le virus n'avait jamais existé dans son corps. Mais plus étrange encore : son sang contenait des anticorps impossibles, des structures moléculaires que personne n'avait jamais vues, mêlées à des concentrations anormalement élevées de manganèse, de vanadium, de sélénium — des

minéraux qu'on trouvait dans l'eau du lac Kivu, cette eau que Kanza buvait religieusement chaque jour à midi depuis qu'il était né. Le mécanisme était d'une simplicité déconcertante : le virus tentait d'entrer dans ses cellules, puis se faisait « chasser » aussitôt. Son corps l'expulsait avant qu'il ne puisse s'installer. Pas de maladie, mais une trace résiduelle : ces larmes noires, comme un résidu brûlé, preuve que le combat avait eu lieu mais que l'ennemi avait perdu.

« C'est un miracle », murmura l'un des techniciens, une jeune femme qui avait perdu toute sa famille et qui regardait les résultats avec des larmes dans les yeux. « Cet enfant est un miracle vivant. »

« Ce n'est pas un miracle », corrigea Dr Nkunda d'une voix tremblante. « C'est quelque chose de scientifique. Quelque chose que nous ne comprenons pas encore. Mais c'est réel. Cet enfant est immunisé. Totalement. Complètement. » Il se tourna vers Kanza, posa une main sur son épaule. « *Mwana*, tu portes en toi quelque chose d'extraordinaire. Quelque chose qui pourrait sauver ce qui reste de l'humanité. »

Les résultats furent envoyés à l'Organisation Mondiale de la Santé, à Genève — ou plutôt à ce qu'il restait de l'OMS, maintenant fragmentée en coalitions régionales depuis que le siège principal avait été décimé par le virus en mars. Ils furent envoyés aux laboratoires de virologie de Pékin, de Tokyo, de Nairobi, de São Paulo. Partout, la même réaction : incrédulité, puis excitation fébrile, puis espoir désespéré.

Un enfant congolais de huit ans, orphelin, vivant au bord du lac Kivu, portait en lui la clé de la survie humaine.

Mais il y avait une personne pour qui cette nouvelle ne fut pas une bénédiction. Une personne pour qui l'existence de Kanza représentait non pas l'espoir, mais la menace absolue. Cette personne s'appelait Elena Kozlova. Et elle était en train de mourir à petit feu dans sa suite d'hôtel de Goma, rongée par le cancer du poumon qu'elle cachait depuis deux ans, mais surtout rongée par la haine qui avait remplacé son humanité.

Quand Elena reçut le rapport médical sur Kanza — transmis par un contact qu'elle avait encore au sein de l'OMS —, elle le lut trois fois. Puis elle s'assit sur son lit, regarda par la fenêtre le lac Kivu qui brillait sous le soleil d'avril, et comprit quelque chose de terrible. Ce garçon, cet enfant dont elle avait tué les parents sans le savoir en contaminant le manioc de la Fondation, cet orphelin aux larmes noires, représentait la destruction totale de son œuvre.

Elle avait créé DIAKU pour venger la mort d'Anna. Pour faire payer à l'Afrique, au monde entier, le prix de son deuil. Elle avait voulu effacer des millions de vies comme on avait effacé celle de sa fille. Elle avait réussi : 6,6 milliards de morts en six mois. Le plus grand génocide de l'histoire humaine, accompli par une seule femme armée d'un microscope et d'une haine infinie.

Mais maintenant, cet enfant existait. Et s'il existait, alors tout pouvait être défait. On pouvait créer un antidote avec son sang. On pouvait sauver les survivants. On pouvait reconstruire. L'humanité pouvait continuer. Et Elena ne pouvait pas accepter cela. Elle avait sacrifié son mari, sa conscience, son âme pour accomplir sa vengeance. Elle ne laisserait pas un garçon de huit ans détruire son héritage de mort.

Elle décrocha son téléphone satellite crypté et composa un numéro qu'elle n'avait pas utilisé depuis des années. Une voix masculine répondit en russe. « *Da?* »

« Il y a un enfant à Goma », dit Elena d'une voix calme, presque douce. « Huit ans. Congolais. Il s'appelle Kanza Mujinga. Il vit chez un homme nommé Josué Mukendi, près du lac. Je veux qu'il disparaisse. Proprement. Sans traces. »

« Quand ? »

« Le plus tôt possible. »

« Ce sera fait. »

Elena raccrocha. Elle regarda à nouveau le lac. Quelque part, là-bas, l'enfant qui menaçait son œuvre jouait peut-être au bord de l'eau. Bientôt, il ne serait plus qu'un souvenir. Comme Anna. Comme Pierre. Comme tous ceux qu'elle avait aimés et perdus.

Mais Elena avait sous-estimé deux choses. D'abord, le Dr Amani Nkunda, qui avait compris que l'enfant devait être protégé à tout prix. Ensuite, la vitesse à laquelle le monde scientifique se mobilisa pour sauver Kanza. Dès que les résultats de ses analyses furent connus, des équipes médicales du monde entier convergèrent vers Goma. La Croix Rouge Internationale, qui avait encore des ressources malgré le chaos mondial, organisa une protection rapprochée autour de l'enfant.

Le 3 mai 2029, trois mercenaires russes envoyés par Elena tentèrent d'infiltrer l'hôpital de Goma où Kanza subissait des examens complémentaires. Ils furent interceptés par les forces de sécurité congolaises — renforcées par des soldats de la Ligue Est-Africaine — et

neutralisés avant même d'avoir pu approcher l'enfant. Deux furent tués. Le troisième s'échappa, mais pas avant que les autorités aient compris : quelqu'un voulait la mort de Kanza Mujinga.

Papa Josué, terrifié, comprit qu'il ne pouvait plus protéger l'enfant seul. Le 10 mai 2029, il accepta ce que proposait la Croix Rouge : une famille d'accueil sécurisée, loin de Goma, loin du Congo même. Une famille qui travaillait pour l'organisation humanitaire et qui pouvait garantir la sécurité de Kanza tout en lui offrant une vie normale — ou aussi normale que possible dans un monde post-apocalyptique.

Cette famille s'appelait Mukoko. Dr Jean-Baptiste Mukoko, cinquante-deux ans, chirurgien thoracique congolais qui avait travaillé quinze ans pour Médecins Sans Frontières avant de rejoindre la Croix Rouge. Sa femme, Amina Mukoko, quarante-huit ans, Sénégalaise d'origine, logisticienne senior spécialisée dans les opérations d'urgence en zones de conflit. Ils n'avaient jamais eu d'enfants biologiques — Amina était stérile suite à des complications d'une fièvre hémorragique contractée au Liberia en 2018. Quand la Croix Rouge leur proposa d'adopter Kanza, de le protéger, de l'élever comme leur fils, ils acceptèrent sans hésitation.

« Cet enfant porte l'espoir », dit Jean-Baptiste à sa femme le soir où ils prirent leur décision. « Si nous pouvons le garder vivant, si nous pouvons l'aider à grandir, peut-être que l'humanité aura une chance. »

« Et s'il devient juste notre fils ? » demanda Amina avec un sourire triste. « S'il grandit, s'il vit, s'il devient heureux ? Ça suffirait comme mission, non ? »

Jean-Baptiste hocha lentement la tête. « Oui. Ça suffirait. »

Le 15 juin 2029, Kanza Mujinga quitta le Congo pour la première fois de sa vie. Il monta dans un avion-cargo Antonov An-124 de la Croix Rouge — le même type d'avion que ceux de Kozlova Air Cargo qui avaient disséminé le virus trois mois plus tôt, ironie amère de l'histoire — accompagné de Papa Josué, du Dr Nkunda, et de sa nouvelle famille adoptive. Destination : Pékin, Chine. La capitale d'un pays qui s'était reconstruit plus vite que n'importe quel autre, qui possédait les laboratoires de virologie les plus avancés au monde, et qui offrait la sécurité dont Kanza avait besoin.

Papa Josué pleura quand l'avion décolla de l'aéroport international Masambukidi I de Goma. Il serra Kanza contre lui une dernière fois, lui murmura : « *Zonga malamu, mwana*

*na ngai.* Reviens bien, mon enfant. N'oublie jamais d'où tu viens. N'oublie jamais le lac. » Puis il descendit de l'avion, et Kanza le regarda rapetisser sur le tarmac à travers le hublot embué de larmes — des larmes encore noires, toujours noires.

L'avion s'éleva dans le ciel congolais. En dessous, Goma disparaissait lentement, puis le lac Kivu, puis les montagnes, puis l'Afrique tout entière. Kanza colla son front contre le hublot, regarda son continent natal s'effacer dans les nuages. Il ne savait pas qu'il ne reviendrait qu'en 2039, dix ans plus tard, adolescent, soldat, médecin. Il ne savait pas non plus que son départ marquait la fin d'une époque et le début d'une autre.

Car pendant que Kanza s'envolait vers la Chine, quelque chose d'extraordinaire était en train de se produire en Afrique. Quelque chose qui allait changer l'équilibre géopolitique mondial. Quelque chose qui prouvait que l'Afrique n'était pas la victime de cette histoire, mais le héros.

En juillet 2030, quatorze mois après le début de la pandémie DIAKU, les laboratoires pharmaceutiques occidentaux — Pfizer, Moderna, Roche, Johnson & Johnson, GSK — annoncèrent simultanément avoir développé un médicament capable de ralentir la progression du virus. Pas de le guérir. Pas de l'éliminer. Mais de le ralentir suffisamment pour que le corps humain puisse survivre. Le médicament s'appelait DIAKU-Inhibiteur. Il prolongeait l'espérance de vie des infectés de quelques jours à quelques semaines, permettant à certains de guérir naturellement, à d'autres de mourir plus lentement.

Le prix fixé par Big Pharma fut immédiat et impitoyable : 5 000 dollars américains par dose. Traitement mensuel nécessaire. Prix non négociable. Pour l'Europe et l'Amérique du Nord, ce prix était déjà catastrophique — seuls les plus riches pouvaient se l'offrir. Mais pour l'Afrique, Big Pharma ajouta une "taxe logistique" supplémentaire : 8 000 dollars par dose. Ils invoquaient le transport, l'assurance, la chaîne du froid. Peut-être. Mais on sentait surtout l'ancienne hiérarchie : certaines vies valaient plus que d'autres. Le racisme économique se cachait derrière les feuilles Excel et les rapports d'actionnaires.

Cette décision provoqua une onde de choc en Afrique. Pas de résignation. Pas d'acceptation. De la colère. Une colère froide, calculée, constructive. Le Dr Amani Nkunda, de retour à Goma après avoir accompagné Kanza en Chine, réunit en septembre 2030 une coalition de médecins africains à Kinshasa. Deux cents médecins venus du Congo, du Nigeria, du Kenya, du Ghana, du Sénégal, de l'Éthiopie, d'Afrique du Sud. Deux cents scientifiques brillants qui refusaient de mendier leur survie.

Le Dr Nkunda monta sur l'estrade de l'amphithéâtre de l'Université de Kinshasa, regarda ses collègues, et prononça les mots qui allaient lancer la révolution médicale africaine : « Mes frères, mes sœurs. On nous demande de payer huit mille dollars pour le droit de vivre. On nous traite comme des mendians. Comme des sous-hommes. Comme si l'Afrique était encore une colonie qu'on peut exploiter à volonté. » Il marqua une pause. « Mais nous ne sommes plus des colonies. Nous sommes des nations souveraines. Nous avons des universités, des laboratoires, des cerveaux. Nous avons tout ce qu'il faut pour créer notre propre médicament. Alors créons-le. Et offrons-le à notre peuple. Non pas à huit mille dollars. Mais au prix que l'Afrique peut payer. »

Les applaudissements durèrent dix minutes. Ce soir-là, la Coalition Africaine des Médecins Libres fut fondée. Son objectif : faire ce que l'Occident refusait de faire. Sauver l'Afrique. Par l'Afrique. Pour l'Afrique.

Les dix-huit mois qui suivirent furent d'une intensité scientifique inouïe. Les laboratoires de Kinshasa, Lagos, Nairobi, Dakar, Johannesburg travaillèrent jour et nuit. Ils analysèrent le DIAKU-Inhibiteur occidental, en firent l'ingénierie inverse, identifièrent ses composants actifs, puis l'améliorèrent. Oui, améliorèrent. Parce que les scientifiques africains ne se contentèrent pas de copier. Ils innovèrent. Ils créèrent quelque chose de meilleur.

En mars 2032, exactement trois ans après le début de la pandémie, le Dr Amani Nkunda annonça au monde la création du premier médicament africain contre DIAKU. Un médicament qui ralentissait la progression du virus de 80% — contre 70% pour la version occidentale. Un médicament produit localement, avec des matières premières africaines, dans des usines africaines, par des mains africaines.

Le nom du médicament fut choisi par vote parmi les deux cents médecins de la Coalition. Il y eut des débats passionnés. Certains voulaient l'appeler "Ubuntu" — "je suis parce que nous sommes" en zoulou, symbole de solidarité panafricaine. D'autres voulaient "Sankara", en hommage au révolutionnaire burkinabé assassiné en 1987. D'autres encore "Lumumba", en hommage au héros congolais assassiné en 1961.

C'est finalement ce dernier nom qui l'emporta. Mais avec un ajout crucial. Le médicament s'appellerait LUMUMBA 243. Lumumba, pour l'homme qui avait défendu la souveraineté africaine jusqu'à la mort. 243, pour le code téléphonique international de la République Démocratique du Congo — le pays où tout avait commencé, le pays où Kanza était né, le pays qui maintenant offrait au continent l'arme de sa survie.

Le jour où le nom fut annoncé, une ovation spontanée éclata dans tout Kinshasa. Les gens descendirent dans les rues, pleurèrent, dansèrent, s'embrassèrent. LUMUMBA 243. Trois syllabes et trois chiffres qui signifiaient : l'Afrique ne mourra pas. L'Afrique se lèvera.

La production du médicament commença immédiatement. Trois usines pharmaceutiques géantes furent construites en un temps record : BioKivu à Kinshasa (cinq mille employés, opérationnelle juin 2032), PharmaWest Industries à Lagos (opérationnelle août 2032), EastAfrica BioTech à Nairobi (opérationnelle septembre 2032). Les équipements furent fournis par un consortium sino-indien qui accepta des paiements échelonnés sur vingt ans — investissement à long terme dans un continent qui représentait désormais 40% des survivants de la planète. Les fonds de construction vinrent du Fonds Souverain Nigérian, de la Banque Centrale du Congo, et d'un emprunt obligataire émis par l'Union Africaine qui fut souscrit en quarante-huit heures par des investisseurs mondiaux qui avaient compris que l'avenir économique de l'humanité se jouait maintenant en Afrique. Ensemble, ces trois usines produisaient deux cents millions de doses par an. Le prix fixé par la Coalition était sans appel : 50 dollars par dose. Cent soixante fois moins cher que le médicament occidental. Et pour les plus démunis, gratuit — financé par un fonds de solidarité panafricain où les pays les plus riches du continent contribuaient pour les plus pauvres.

La distribution fut un chef-d'œuvre de logistique africaine. Les trains à grande vitesse qui reliaient maintenant Kinshasa à Lagos à Dakar — inaugurés en décembre 2031 après seulement dix-huit mois de construction frénétique menée par des ingénieurs chinois, nigérians et congolais travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre — transportaient les cargaisons médicales à 320 km/h à travers le continent. La ligne Kinshasa-Lagos, construite en un temps record qui stupéfia les observateurs occidentaux habitués aux décennies de retard de leurs propres projets ferroviaires, était devenue le symbole de ce que l'urgence et la volonté politique pouvaient accomplir. Les avions-cargo de Congo Air Cargo — la compagnie aérienne nationale qui possédait désormais une flotte de dix Antonov An-124 — livraient les zones les plus isolées. Les drones médicaux AfricaSky survolaient les villages reculés, larguant des caisses réfrigérées avec une précision GPS. Les camions frigorifiques roulaient jour et nuit sur l'Autoroute Transafricaine — cette route de huit voies qui traversait le continent d'est en ouest, financée par la Banque Africaine de Développement en 2027.

L'Afrique avait transformé son infrastructure de développement en infrastructure de survie. Et ça fonctionnait.

Entre 2032 et 2039, LUMUMBA 243 sauva des centaines de millions de vies africaines. Le taux de mortalité du DIAKU en Afrique chuta de 95% à 35%. Les sociétés africaines commencèrent à se reconstruire. Les écoles rouvrirent. Les usines redémarrèrent. Les villes ressuscitèrent. Goma, qui avait été un cimetière en 2029, redevint une métropole vibrante en 2035 — plus moderne, plus verte, plus connectée qu'elle ne l'avait jamais été.

Mais le plus extraordinaire n'était pas que l'Afrique se sauvait elle-même. Le plus extraordinaire était qu'elle commença à sauver les autres. En 2033, l'Amérique latine — qui ne pouvait pas se permettre le prix prohibitif du DIAKU-Inhibiteur occidental — signa des accords d'importation massive avec la Coalition Africaine. Le Brésil, l'Argentine, la Colombie, le Pérou achetèrent LUMUMBA 243 à prix africain. L'Asie du Sud-Est suivit : le Vietnam, le Laos, le Cambodge, les Philippines. L'Inde obtint une licence de production et fabriqua LUMUMBA 243 dans ses propres usines.

En 2035, une statistique sidérante émergea des données mondiales de santé : 65% des survivants africains du DIAKU étaient en vie grâce à LUMUMBA 243, contre seulement 45% des survivants européens et américains qui dépendaient du DIAKU-Inhibiteur occidental. L'Afrique, continent qu'on avait toujours dépeint comme le malade de la planète, était devenue le continent avec le meilleur taux de survie au pire virus de l'histoire humaine.

L'ironie était amère, douloureuse, et magnifique à la fois. L'Occident, par orgueil, par racisme, par incapacité à accepter qu'un médicament africain puisse être meilleur que le sien, refusa d'importer LUMUMBA 243. Les États-Unis et l'Europe continuèrent à payer leurs 5 000 dollars par dose pour un médicament moins efficace. Des millions d'Occidentaux moururent parce que leurs gouvernements préféraient la fierté nationale à la survie. Le continent qui avait colonisé l'Afrique pendant des siècles refusait maintenant d'être sauvé par elle.

Car le DIAKU n'était pas vaincu. Il ne l'a jamais été. En 2039, dix ans après le début du génocide, le virus circulait encore. Plus lentement. Plus faiblement. Mais toujours là, tapi dans l'ombre, attendant son heure. Chaque année, entre quatre cent mille et six cent mille personnes mouraient encore du DIAKU à travers le monde — un chiffre dérisoire comparé aux six milliards six cents millions de victimes des six premiers mois, mais chaque mort restait une tragédie, chaque famille endeuillée portait la même douleur que celle de Kanza en 2029.

LUMUMBA 243 et son équivalent occidental ne guérissaient pas. Ils ralentissaient. Transformaient une condamnation à mort de quatre jours en une bataille de plusieurs semaines, parfois de plusieurs mois. Les malades traités à temps avaient désormais 88% de chances de survie — contre 20% sans traitement. Mais pour les 12% restants, le virus finissait par l'emporter, malgré les médicaments, malgré les prières, malgré la science. Le DIAKU était devenu ce que la tuberculose avait été au XIXe siècle, ce que le VIH était devenu au XXe : une épée de Damoclès permanente suspendue au-dessus de l'humanité. On apprenait à vivre avec. On n'avait pas le choix.

En 2039, le monde comptait 2,1 milliards d'habitants — contre 8 milliards en 2029. L'Afrique représentait désormais 40% de la population mondiale survivante, contre 17% en 2029. L'Europe avait perdu 82% de sa population, l'Amérique du Nord 79%, l'Asie 76%. L'Afrique, elle, n'en avait perdu "que" 47% — grâce à ses infrastructures rurales moins connectées, à ses réseaux de transport moins denses, et surtout, grâce à LUMUMBA 243. Le Congo était devenu le centre mondial de la recherche virologique. Goma, la ville où tout avait commencé, était maintenant le siège de l'Organisation Médicale Africaine — le successeur africain de l'OMS défunte. Kinshasa abritait trois des dix plus grandes universités scientifiques du monde.

Mais vivre dans ce monde post-DIAKU signifiait s'adapter à une réalité permanente de surveillance médicale. Les aéroports pratiquaient des tests obligatoires au départ et à l'arrivée — prélèvements sanguins analysés en moins de trois minutes par intelligence artificielle. Les écoles de Kinshasa imposaient un dépistage trimestriel à tous les élèves. Les hôpitaux maintenaient des unités d'isolement en permanence, avec des protocoles stricts codifiés par l'Organisation Médicale Africaine dans ce qu'on appelait le Protocole Nkunda : cinq règles inviolables qui avaient sauvé des millions de vies.

#### *Protocole Nkunda — Règles de Gestion du DIAKU (2032)*

1. *Incubation* : 6 à 48 heures entre contamination et premiers symptômes. Quarantaine minimum 72h pour tout cas suspect.
2. *Contagiosité* : 6 à 10 fois supérieure à la grippe. Transmission par gouttelettes respiratoires, contact direct, fluides corporels (sang, salive, larmes, urine). Aucune transmission sexuelle documentée.
3. *Symptômes* : Amnésie dans les 24h, fièvres hémorragiques dans les 48h, destruction organique dans les 72h. Larmes noires = signe d'exposition au virus (combat immunitaire actif).
4. *Traitements* : LUMUMBA 243 efficace à 88% si administré dans les 12 premières heures.

*Efficacité chute à 40% après 24h. Inutile après 48h.*

**5. Prévention :** *Désinfection quotidienne des espaces publics. Port du masque obligatoire dans les transports. Tests trimestriels pour les professions à risque.*

Ces règles étaient affichées dans chaque hôpital, chaque école, chaque lieu public du continent. Les enfants les apprenaient dès l'âge de six ans. Elles étaient devenues aussi naturelles que de regarder à gauche et à droite avant de traverser une rue.

L'Afrique s'était levée. Et le monde avait dû s'incliner.

Pendant ces dix années, Kanza Mujinga grandissait à Pékin, loin de tout cela. Il suivait les nouvelles avec fascination et fierté. Chaque fois qu'il entendait parler de LUMUMBA 243, chaque fois qu'il voyait les images de trains africains traversant le continent, chaque fois qu'il lisait des articles sur le Dr Amani Nkunda — maintenant Prix Nobel de Médecine 2037 —, son cœur gonflait d'un sentiment qu'il ne savait pas nommer. Appartenance. Héritage. Destin.

Il avait grandi dans une famille aimante. Jean-Baptiste et Amina Mukoko l'avaient élevé comme leur propre fils, sans jamais essayer de remplacer Papa Théophile et Mama Célestine, mais en lui offrant la stabilité et l'amour qu'un enfant orphelin méritait. Il avait appris le mandarin couramment, gardé son lingala et son français, ajouté l'anglais et l'espagnol. À quatorze ans, il parlait cinq langues. À seize ans, il était entré à l'Académie Militaire Médicale de l'Armée Populaire de Libération — un programme d'élite qui formait les médecins de guerre du futur. À dix-huit ans, en 2039, il était médecin militaire diplômé, sous-lieutenant dans l'armée chinoise, spécialisé en virologie de terrain et médecine d'urgence.

Il avait également fait plusieurs allers-retours à Cuba pendant sa formation — l'île qui avait toujours envoyé ses médecins dans les zones de conflit du monde, qui possédait la meilleure école de médecine tropicale de la planète, et qui avait accepté de former ce jeune Congolais exceptionnel. À La Havane, Kanza avait appris ce que signifiait soigner dans des conditions impossibles, avec des ressources limitées, avec seulement ses mains et son cerveau comme outils.

Mais malgré tout ce qu'il avait appris, malgré toutes les personnes qu'il était devenu, il n'avait jamais oublié le lac Kivu. Chaque nuit, il rêvait de cette eau sombre. Chaque matin, il se réveillait avec le goût métallique des minéraux du lac sur sa langue. Son corps se souvenait, même si son esprit avait voyagé si loin.

En mars 2039, pour le dixième anniversaire de la mort de ses parents, Kanza prit une décision. Il demanda à ses parents adoptifs la permission de retourner au Congo. Juste quelques semaines. Juste pour revoir les tombes. Pour boire à nouveau l'eau du lac. Pour toucher la terre qui avait fait de lui ce qu'il était.

Jean-Baptiste et Amina comprirent. Ils ne pouvaient pas refuser. « Va », dit Amina en embrassant son front. « Retrouve tes racines. Mais reviens-nous, *mon fils*. »

Kanza prit un vol Pékin-Kinshasa le 20 mars 2039 — exactement dix ans jour pour jour après le début de la contamination. De Kinshasa, il prit le train à grande vitesse jusqu'à Goma. Le voyage dura trois heures à travers les paysages verdoyants de l'est congolais. Quand le train entra en gare de Goma, Kanza colla son front contre la vitre, regarda la ville qu'il avait quittée enfant.

Goma avait changé. Tellement changé. La ville qu'il avait connue enfant — déjà moderne en 2029 — était devenue une métropole futuriste. Des gratte-ciels de verre et d'acier brillaient sous le soleil africain. Des véhicules électriques glissaient silencieusement sur des avenues impeccables. Des panneaux holographiques affichaient les nouvelles en lingala, en français, en swahili, en mandarin. Le nouvel hôpital provincial — rebaptisé Centre Médical Amani Nkunda — dominait l'horizon avec ses vingt-cinq étages. À chaque coin de rue, des stations de désinfection automatiques diffusaient des vapeurs d'antiseptique toutes les heures. Les entrées de magasins arboraient des panneaux lumineux verts signalant : *"Dernière désinfection : 14h00"*. La ville vivait au rythme du Protocole Nkunda, mais elle vivait. C'était déjà une victoire.

En passant devant la cathédrale Sainte-Marie — reconstruite après avoir été transformée en morgue improvisée en 2029 —, Kanza remarqua quelque chose qu'il n'avait jamais vu enfant. Des centaines de fidèles agenouillés sur le parvis, portant des bracelets bleus au poignet. Les *Bashimiki ba Kivu*, les Témoins du Lac. Ce mouvement spirituel né pendant la pandémie croyait que le DIAKU était un châtiment divin, mais aussi une purification — que ceux qui avaient survécu portaient une responsabilité sacrée de reconstruire un monde meilleur. Leur hymne montait dans l'air du soir : *"Tózalí na bomoi, tózalí na mokumba"* — "Nous sommes vivants, nous avons un devoir". Kanza frissonna. Il avait entendu parler d'eux en Chine, mais les voir ici, dans sa ville natale, lui donnait une étrange sensation d'appartenance à quelque chose de plus grand que lui.

Mais ce qui frappa Kanza le plus, ce fut le lac. Le lac Kivu brillait exactement comme dans ses souvenirs. Immuable. Éternel. Sacré.

Il prit un taxi autonome jusqu'au quartier où il avait grandi. Les maisons avaient été reconstruites, modernisées, mais l'agencement des rues était resté le même. Il descendit devant ce qui avait été sa maison familiale, maintenant habitée par une jeune famille qu'il ne connaissait pas. Il n'osa pas frapper à la porte. À la place, il marcha jusqu'au bord du lac.

Les deux tombes étaient toujours là. Papa Théophile Mujinga. Mama Célestine Mujinga. Les croix de bois avaient été remplacées par des stèles de granit noir — quelqu'un les avait entretenues pendant toutes ces années. Probablement Papa Josué, s'il était encore vivant. Probablement Dr Nkunda, qui n'avait jamais oublié l'enfant qu'il avait sauvé.

Kanza s'agenouilla entre les deux tombes, posa une main sur chacune, et pleura. Ses larmes coulèrent — noires, toujours noires, même après dix ans. « *Ba zali na ngai* », murmura-t-il. « Mes parents. Je suis revenu. Je suis médecin maintenant. Comme Mama. Je construis des choses. Comme Papa. Je vous ai rendu fiers, j'espère. »

De sa poche, il sortit le carnet de Mama Célestine — celui qu'il avait emporté en Chine dix ans plus tôt, relique fragile de son ancienne vie. Il l'ouvrit au hasard, tomba sur une page annotée de l'écriture fine de sa mère : « *Paektu — fleur pâle? À creuser.* » Ces mots n'avaient jamais eu de sens pour lui. Une note botanique parmi d'autres. Il avait toujours pensé que c'était lié aux recherches de sa mère sur les plantes médicinales. Aujourd'hui encore, le mot restait mystérieux. Il referma le carnet, le rangea contre son cœur.

Il resta là une heure, peut-être deux, parlant à ses parents morts, leur racontant sa vie, ses études, ses voyages, ses rêves. Le soleil déclinait lentement vers l'horizon, teintant le lac de reflets orangés et pourpres.

Puis, comme chaque jour depuis sa naissance, il se leva et marcha jusqu'au bord de l'eau. Il s'agenouilla, plongea ses mains dans le lac sacré, but. L'eau avait le même goût métallique, le même goût de manganèse et de vanadium et de sélénium. Le goût de l'immunité. Le goût de la vie.

C'est là, au bord du lac Kivu, au coucher du soleil du 20 mars 2039, que tout bascula à nouveau.



À six mille kilomètres de là, dans une datcha isolée près de Novossibirsk, en Sibérie, Elena Kozlova regardait tomber la neige par la fenêtre de son bureau. Mars 2039. Dix ans. Dix longues années depuis qu'elle avait contaminé le manioc à Goma, depuis qu'elle avait accompli sa vengeance contre le monde qui lui avait pris Anna. Dix années de silence, d'exil volontaire, de vie clandestine dans cette région reculée où personne ne venait jamais, où les hivers étaient si froids que même les curieux s'évaporaient comme la neige au printemps.

Elle avait soixante-et-onze ans maintenant. Le cancer du poumon qui la rongeait depuis douze ans — diagnostiqué en 2027, tu par orgueil et obstination — avait progressé inexorablement. Les médecins lui avaient donné six mois à vivre en 2029. Elle en avait vécu cent vingt. Par volonté pure. Par refus d'abandonner avant d'avoir vu son œuvre achevée. Son corps n'était plus qu'une ruine fragile, sa respiration un sifflement douloureux, ses poumons deux éponges gorgées de tumeurs. Mais son esprit restait intact, aiguisé, implacable comme une lame de scalpel.

La datcha appartenait officiellement à un oligarque russe décédé en 2030 — l'un de ceux qui avaient financé ses recherches sur DIAKU, emporté par le virus qu'il avait contribué à créer, ironie mordante de l'histoire. Elena y vivait seule, sous une fausse identité, ignorée du monde. Personne ne savait qu'elle était là. Personne ne savait qu'elle était vivante. Le monde entier croyait qu'Elena Kozlova, la brillante virologue humanitaire, était morte en avril 2029 dans l'effondrement de l'ordre mondial. Les autorités l'avaient déclarée disparue, présumée morte, perdue dans le chaos de la pandémie.

C'était parfait ainsi. Les fantômes peuvent agir sans être vus.

Sur son bureau ancien en bois de chêne s'empilaient des rapports cryptés, des photos satellites, des dossiers de surveillance. Elena n'avait jamais cessé de surveiller. Surtout pas *lui*. Kanza Mujinga. L'antidote vivant. L'enfant qui avait survécu à DIAKU, qui portait dans son sang la clé de la survie humaine, qui représentait la destruction totale de son héritage de mort. Pendant dix ans, elle avait suivi sa trace — d'abord à Goma, puis à Pékin, puis à Cuba, puis de nouveau à Pékin. Chaque mouvement. Chaque déplacement. Chaque étape de sa formation médicale.

Son réseau d'informateurs russes — anciens agents du FSB reconvertis en mercenaires, anciens collègues scientifiques déchus qui lui devaient des faveurs, trafiquants d'armes qui opéraient dans les zones grises du monde post-apocalyptique — lui envoyait des rapports réguliers. Kanza Mujinga, médecin militaire chinois, spécialisé en virologie, sous-

lieutenant, brillant, prometteur, dangereux. Chaque rapport confirmait ce qu'Elena savait déjà : ce garçon deviendrait un jour assez puissant pour détruire ce qu'elle avait construit.

Ce matin du 20 mars 2039, elle avait reçu un message crypté sur son téléphone satellite sécurisé — le même modèle qu'elle utilisait dix ans plus tôt, connecté à un réseau militaire russe obsolète que plus personne ne surveillait. Trois lignes de texte. Suffisantes pour faire battre son cœur malade un peu plus vite.

***CIBLE À GOMA. VOL PÉKIN-KINSHASA 20/03. TRAIN POUR GOMA 14H. VISITE  
TOMBES PARENTS LAC KIVU. FENÊTRE D'OPPORTUNITÉ.***

Elena avait relu le message trois fois. Puis elle s'était levée de son fauteuil avec une lenteur douloureuse, avait marché jusqu'à la fenêtre, contemplé la steppe sibérienne blanche et infinie. Dix ans. Dix ans qu'elle attendait ce moment. Kanza était retourné au Congo. Retourné à Goma. Retourné au lac Kivu. Loin de la protection militaire chinoise. Loin des services de sécurité de la Croix Rouge. Vulnérable.

Elle décrocha le téléphone satellite, composa un numéro qu'elle n'avait pas utilisé depuis 2029. Une voix masculine répondit immédiatement en russe. « *Da?* »

« Viktor », dit Elena d'une voix calme, presque douce — cette même voix qu'elle avait utilisée dix ans plus tôt pour ordonner le premier assassinat. « Le garçon est revenu. À Goma. Aujourd'hui. »

« Nous savons », répondit Viktor. « Mes hommes sont déjà en position. Trois unités. Discrets. Professionnels. Il ira aux tombes de ses parents au coucher du soleil. C'est là que nous frapperons. »

« Pas d'erreur cette fois », dit Elena, et sa voix se durcit comme du métal glacé. « Il a dix-huit ans maintenant. Il est médecin militaire. Il a été formé par l'armée chinoise. Il ne sera pas aussi facile à tuer qu'un enfant de huit ans. »

« Il ne quittera pas Goma vivant. » La voix de Viktor ne laissait place à aucun doute. « Vous avez ma parole. »

Elena resta silencieuse un instant, regardant la neige tomber. Elle pensait à Anna. Toujours à Anna. Chaque jour depuis dix ans. Chaque heure depuis 2024. Sa fille unique, déchiquetée par une bombe à Kinshasa, morte pour avoir voulu aider l'Afrique. Et

maintenant, un garçon africain qui portait dans son sang la possibilité de sauver le monde qu'Elena avait condamné. Elle ne pouvait pas l'accepter. Elle ne l'accepterait jamais.

« Viktor », dit-elle lentement. « Il y a autre chose. Quelque chose de plus important encore. »

« Quoi ? »

« Ce garçon représente plus qu'un simple antidote. Il est maintenant médecin militaire. Chercheur. Scientifique. S'il commence à enquêter... s'il commence à chercher des preuves de l'origine de DIAKU... s'il remonte jusqu'à Paris, jusqu'au laboratoire... » Elle laissa la phrase en suspens, mais Viktor comprit immédiatement.

« Le laboratoire de la banlieue parisienne où vous avez créé le virus. »

« Exactement. » Elena ferma les yeux. « Il est toujours là. Abandonné. Verrouillé. Mais les traces existent. Les cultures virales. Les notes. Les équipements. Si quelqu'un de compétent fouille assez profondément, si quelqu'un comme Kanza Mujinga décide de chercher la vérité... le monde découvrira que DIAKU n'était pas un virus naturel. Qu'il a été créé. Et par qui. »

« Vous voulez qu'on détruise le laboratoire ? »

« Non. » Elena rouvrit les yeux. « Je veux que vous éliminiez le garçon avant qu'il ne devienne assez dangereux pour commencer à chercher. Tuez-le aujourd'hui, et le secret reste enterré pour toujours. Laissez-le vivre, et tôt ou tard, il trouvera. »

Viktor grogna son approbation. « Compris. Ce sera fait dans moins de trois heures. »

« Appelle-moi quand ce sera terminé. »

« *Konechno*. Bien sûr. » Viktor raccrocha.

Elena resta debout près de la fenêtre encore longtemps après avoir raccroché. La neige continuait de tomber, silencieuse, implacable, recouvrant lentement le monde d'un linceul blanc. Elle toussa — une toux sèche, douloureuse, qui lui arracha un filet de sang qu'elle essuya distraitemment du dos de la main. Son cancer avançait. Peut-être qu'elle mourrait dans quelques semaines. Peut-être dans quelques mois. Mais avant de mourir, elle voulait

savoir que son œuvre resterait intacte. Que personne ne pourrait la défaire. Que le monde resterait brisé comme elle l'était.

« *Anna* », murmura-t-elle à la fenêtre embuée par son souffle faible. « Je te venge encore aujourd'hui. Comme chaque jour depuis dix ans. Comme jusqu'à mon dernier souffle. »

Puis elle retourna s'asseoir à son bureau, ouvrit un dossier marqué "PAEKTU", contempla des photos satellites d'une montagne en Corée du Nord. Cette montagne où poussait, d'après les recherches de Mama Célestine Mujinga qu'Elena avait interceptées en 2024, une fleur rare qui combinée au sang de Kanza pourrait créer un antidote universel. Elena avait fait détruire tous les échantillons de cette fleur en 2030. Tous sauf ceux qui poussaient encore sur le mont Paektu lui-même, dans une zone militaire nord-coréenne inaccessible.

Si Kanza mourait aujourd'hui, cette fleur ne servirait jamais à rien. L'humanité resterait condamnée. LUMUMBA 243 ne faisait que ralentir le virus, pas le guérir. Les survivants continueraient de vivre sous la menace permanente. Et Elena pourrait enfin mourir en paix, sachant qu'elle avait gagné.

Elle referma le dossier. Attendit. La neige tombait toujours.



Kanza entendit un bruit derrière lui. Un pas. Puis deux. Il se retourna lentement, instinctivement en alerte — dix ans de formation militaire avaient aiguisé ses réflexes. Trois hommes se tenaient là, silhouettes sombres découpées contre le soleil couchant. Ils portaient des vêtements civils mais bougeaient comme des soldats. Leurs mains étaient dans leurs poches. Des mains qui tenaient probablement des armes.

« Kanza Mujinga ? » demanda celui du milieu en russe accentué. « Le garçon qui ne meurt pas ? »

Kanza se redressa lentement, calculant les distances, les angles, les issues. « Qui êtes-vous ? »

« Des fantômes du passé », répondit l'homme. « Elena Kozlova envoie ses salutations. Et ses regrets. Elle aurait dû te tuer il y a dix ans. Elle corrige son erreur aujourd'hui. »

Tout devint clair. Elena. La femme qui avait créé DIAKU. La femme qui avait tué ses parents. La femme qui avait essayé de le tuer enfant. Elle était toujours là. Elle n'avait jamais renoncé. Et maintenant, dix ans plus tard, ses tueurs étaient revenus finir le travail.

Les trois hommes sortirent leurs armes. Des pistolets avec silencieux. Professionnels. Rapides. Mortels.

Kanza ne réfléchit pas. Il plongea vers la gauche au moment où le premier coup de feu claqua, roula dans la poussière, se releva d'un bond. Une balle lui entailla le bras gauche — une chaleur sèche, brutale, un fil de sang qui trempa sa manche. Il pressa sa main contre la blessure : preuve que ce n'était pas un cauchemar. Deux autres coups de feu. Il zigzagua, courut vers les arbres qui bordaient le lac. Derrière lui, les hommes couraient aussi, tirant, ratant, jurant en russe.

Kanza atteignit la rue, courut entre les maisons, entendit les tueurs qui le poursuivaient. Il connaissait ces rues. Il y avait grandi. Il savait où aller. Il tourna à gauche, puis à droite, puis grimpa par-dessus un muret, atterrit dans un jardin, ressortit de l'autre côté. Les tueurs le suivaient toujours, mais il gagnait du terrain.

Il arriva à l'avenue principale, héra un taxi autonome qui passait. « Gare centrale ! Vite ! » Le taxi démarra immédiatement. Les capteurs automatiques de la gare centrale basculèrent en alerte — trois silhouettes suspectes signalées, armes détectées, recherche active lancée. Le taxi eut un avantage de trente secondes. Kanza l'exploita. Il se retourna, vit les trois hommes déboucher dans la rue, lever leurs armes. Trop tard. Le taxi tournait déjà au coin, les emportant hors de vue.

Kanza s'effondra sur la banquette arrière, haletant, tremblant. Son uniforme de sous-lieutenant de l'armée chinoise était couvert de poussière. Ses mains tremblaient. Il venait d'échapper à la mort de justesse. Quelqu'un voulait l'éliminer. Quelqu'un qui avait des ressources, des hommes, de la détermination. Elena Kozlova.

Il sortit son téléphone satellite, composa le numéro de Jean-Baptiste Mukoko. Son père adoptif répondit immédiatement. « Kanza ? Qu'est-ce qui se passe ? »

« Papa. On vient d'essayer de me tuer. À Goma. Des tueurs russes. Elena Kozlova. »

Silence. Puis : « Où es-tu maintenant ? »

« Dans un taxi. Direction gare centrale. »

« Bien. Prends le premier train pour Kinshasa. N'attends pas. Je vais contacter la Croix Rouge, les services de sécurité. Tu dois quitter le Congo. Immédiatement. »

« Pourquoi maintenant ? » La voix de Kanza tremblait. « Pourquoi après dix ans ? »

« Je ne sais pas. Mais tu es en danger. Tu dois partir. » Jean-Baptiste marqua une pause. « Kanza. Il y a quelque chose que tu dois savoir. Quelque chose que nous t'avons caché toutes ces années. Elena Kozlova... elle ne cherche pas seulement à te tuer parce que tu es l'antidote vivant. Elle cherche à te tuer parce que tu es la preuve que son œuvre peut être détruite. Et maintenant que tu es adulte, maintenant que tu es médecin militaire, tu représentes une menace encore plus grande pour elle. »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Il existe une fleur. Sur le mont Paektu, en Corée du Nord. Une fleur qui, combinée aux minéraux du lac Kivu dans ton sang, pourrait créer un antidote universel contre DIAKU. Un vrai antidote. Pas juste un ralentisseur comme LUMUMBA 243. Un antidote qui guérirait définitivement. Elena le sait. Et elle ne peut pas accepter que cette fleur soit utilisée. Que le monde soit sauvé complètement. »

Kanza resta silencieux, digérant l'information. Une fleur. En Corée du Nord. Un antidote universel. Son destin se dessinait soudainement avec une clarté aveuglante.

« Alors c'est là que je dois aller », dit-il lentement. « En Corée du Nord. Chercher cette fleur. »

« Oui. Mais pas maintenant. Pas comme ça. C'est trop dangereux. Tu dois d'abord te mettre en sécurité. Puis nous organiserons. »

Le taxi s'arrêta devant la gare centrale de Goma — un bâtiment ultramoderne de verre et d'acier d'où partaient les trains à grande vitesse vers toute l'Afrique. Kanza descendit, regarda autour de lui, chercha des menaces. Rien pour l'instant.

« Papa. Je dois y aller. Je vais prendre le train pour Kinshasa. Puis... je ne sais pas. Abidjan peut-être. Puis sortir d'Afrique. »

« Sois prudent, *mon fils*. Appelle-moi quand tu seras en sécurité. »

« Je t'aime, Papa. »

« Je t'aime aussi, Kanza. Que les ancêtres te protègent. »

Kanza raccrocha, entra dans la gare, acheta un billet pour le prochain train vers Kinshasa. Départ dans quinze minutes. Il s'assit dans une salle d'attente, regarda les écrans d'information qui défilaient. Actualités du monde. Résurgences de DIAKU en Europe. Succès de LUMUMBA 243 en Amérique latine. Tensions diplomatiques entre Corées. Le monde continuait de tourner, fragile, brisé, en reconstruction.

Et lui, Kanza Mujinga, orphelin congolais de huit ans devenu médecin militaire de dix-huit ans, portait en lui la clé de sa guérison finale. Une clé que certains voulaient détruire. Une clé qu'il devait protéger à tout prix.

Le train pour Kinshasa fut annoncé. Kanza se leva, marcha vers le quai, monta dans le wagon. Il trouva son siège près de la fenêtre, s'assit, boucla sa ceinture. Le train démarra en douceur, accélérant silencieusement vers 320 km/h.

Par la fenêtre, Goma défilait, puis disparaissait. Le lac Kivu brillait une dernière fois au soleil couchant, puis s'effaçait derrière les collines. Kanza posa son front contre la vitre froide, ferma les yeux.

Dix ans plus tôt, il avait quitté le Congo enfant, orphelin, terrorisé. Il revenait aujourd'hui adulte, soldat, médecin. Il repartait traqué, fugitif, mais déterminé. Son voyage ne faisait que commencer. Kinshasa. Puis Abidjan. Puis le Maroc. Puis l'Europe. Puis l'Asie. Puis la Corée.

Et quelque part là-bas, au sommet du mont Paektu, une fleur l'attendait. Une fleur qui pourrait sauver ce qui restait de l'humanité. Une fleur pour laquelle il était prêt à traverser le monde, à affronter des armées, à défier des régimes, à risquer sa vie.



Dans la datcha sibérienne, le téléphone satellite d'Elena vibra. Elle décrocha immédiatement. « *Da?* »

« Il s'est échappé. » La voix de Viktor était glaciale, professionnelle, mais Elena pouvait entendre la rage contenue derrière chaque mot. « Mes hommes l'ont encerclé au bord du lac. Trois contre un. Il a esquivé, couru, pris un taxi. Les systèmes de sécurité de Goma se sont activés — détection d'armes automatique, alerte lancée. Impossible de le poursuivre sans compromettre toute l'opération. »

Elena ne dit rien pendant plusieurs longues secondes. Elle regardait par la fenêtre la neige tomber, implacable, infinie. Ses doigts serrèrent le téléphone si fort que ses jointures blanchirent.

« Où est-il maintenant ? » Sa voix était calme. Trop calme. Cette voix précédait toujours les décisions les plus terribles.

« Gare centrale de Goma. Train pour Kinshasa dans dix minutes. Nos informateurs locaux confirment. Il a appelé quelqu'un — probablement ses parents adoptifs à Pékin. Il fuit le Congo. »

« Kinshasa », répéta Elena. Elle connaissait la suite. De Kinshasa, Kanza pourrait prendre un avion pour n'importe où. Abidjan. Casablanca. Le Caire. Istanbul. De là, il disparaîtrait dans le monde. « Vous avez des hommes à Kinshasa ? »

« Deux unités. Mais Kinshasa est différent. C'est une métropole de huit millions d'habitants. Surveillance omniprésente. Sécurité africaine renforcée depuis 2030. Si nous frappons là-bas, nous laissons des traces. »

« Je me fiche des traces ! » Pour la première fois, la voix d'Elena s'éleva, cassée par une toux sèche qui lui arracha la gorge. Elle cracha du sang dans un mouchoir, le regard fixé sur la neige. « Ce garçon représente la fin de tout ce que j'ai accompli. Tu comprends ? La FIN. S'il vit, s'il devient médecin à part entière, s'il commence à chercher l'origine de DIAKU... »

« Je comprends. » Viktor marqua une pause. « Mais il y a un problème. Il n'est plus seul maintenant. Il a alerté ses contacts. La Croix Rouge. Ses parents adoptifs. Les services de sécurité chinois. Dans quelques heures, il sera sous protection. Et une fois qu'il quittera l'Afrique... »

« Alors suivez-le. » Elena se leva de son fauteuil avec une difficulté douloureuse, marcha jusqu'à son bureau, ouvrit le dossier PAEK TU. Les photos satellites de la montagne nord-coréenne s'étalaient devant elle. « Suivez-le partout où il ira. S'il va au Népal comme nous le pensons, trouvez un moyen. S'il va en Corée du Nord... »

« Personne ne va en Corée du Nord », dit Viktor. « C'est la nation la plus fermée du monde. Même avant DIAKU. Maintenant, c'est impossible. »

« Il ira. » Elena toucha du doigt la photo satellite, traça le contour du mont Paektu. « Parce qu'il cherche cette fleur. Il ne le sait pas encore consciemment, mais son destin le mène là-bas. Et quand il y ira... » Elle sourit — un sourire terrible, vide, mort. « ...ce sera la dernière chose qu'il fera. »

« Vous voulez que nous infiltrions la Corée du Nord ? » La voix de Viktor trahissait enfin une certaine incrédulité. « Même avec tous nos contacts, même avec notre réseau... »

« Je ne veux rien. J'exige. » Elena se rassit lentement, la respiration sifflante. « J'ai consacré dix ans de ma vie à surveiller ce garçon. J'ai payé des millions de dollars russes à ton réseau. J'ai sacrifié tout ce qui me restait d'humanité pour accomplir ma vengeance. Je ne laisserai pas un enfant de dix-huit ans détruire tout cela. »

« Et si nous échouons encore ? »

Elena ferma les yeux. La question resta suspendue dans l'air comme la neige qui tombait dehors, silencieuse, froide, inexorable. Si Viktor échouait encore. Si Kanza atteignait le mont Paektu. Si la fleur était trouvée. Si l'antidote universel était créé. Si DIAKU était vaincu définitivement. Si le monde qu'elle avait brisé se réparait.

« Alors tout aura été inutile », murmura-t-elle. « Anna sera morte pour rien. Pierre se sera suicidé pour rien. 6,6 milliards de personnes seront mortes pour rien. Et moi... » Sa voix se brisa. « ...moi, je serai juste une vieille femme malade qui aura gâché les dernières années de sa vie à haïr. »

Viktor resta silencieux un moment, puis : « Nous ne l'échapperons pas. Mes hommes sont les meilleurs. Nous le trouverons. Et cette fois, il mourra. »

« Appelle-moi dès que tu as du nouveau. »

« *Da*. »

Elena raccrocha. Elle resta assise à son bureau, immobile, regardant fixement la neige qui tombait. Dehors, le monde continuait d'exister — froid, blanc, silencieux. Dedans, elle sentait son corps la lâcher progressivement. Son cancer avançait. Chaque respiration était une souffrance. Chaque toux crachait du sang. Les médecins lui avaient dit en 2029 qu'elle ne verrait pas 2030. Elle avait vu 2039. Par obstination pure. Par refus de mourir avant d'avoir gagné.

Mais maintenant, pour la première fois depuis dix ans, un doute s'immisçait dans son esprit. Et si elle avait tort ? Et si sa vengeance n'avait été qu'une folie monstrueuse ? Et si Anna, vivante, aurait été horrifiée par ce qu'elle était devenue ? Et si Pierre avait eu raison de se suicider plutôt que de vivre avec ce qu'elle avait fait ?

« Non », murmura-t-elle à la pièce vide. « Non, non, non. Je n'ai pas tort. Ils m'ont pris Anna. Le monde m'a pris ma fille. Il devait payer. Il a payé. Et il continuera de payer. »

Elle toussa encore, cracha du sang, essuya sa bouche avec un mouchoir déjà taché de rouge. Son téléphone satellite reposait sur le bureau, silencieux. Quelque part, à des milliers de kilomètres, Kanza Mujinga fuyait vers Kinshasa, portant dans son sang la possibilité de détruire tout ce qu'elle avait construit.

Elena posa sa tête sur le bureau, épuisée, malade, seule. La neige continuait de tomber. Le monde continuait de tourner. Et elle continuait de haïr.

Parce que c'était tout ce qui lui restait.



Parce que c'était son destin. Parce que c'était l'héritage de Papa Théophile et Mama Célestine. Parce que c'était ce que l'Afrique avait fait pour le monde — se lever quand tout semblait perdu. Et maintenant, c'était son tour de porter ce flambeau.

Le train filait vers Kinshasa dans la nuit tombante. Kanza ouvrit les yeux, regarda son reflet dans la vitre. Un jeune homme de dix-huit ans le fixait. Un visage congolais. Des yeux déterminés. Et quand il cligna des paupières, une larme coula — noire comme de

l'encre, noire comme le souvenir, noire comme la promesse qu'il s'était faite dix ans plus tôt au bord de deux tombes.

*Je vais vivre. Je vais grandir. Je vais vous rendre fiers.*

Il avait tenu sa promesse. Et maintenant, une nouvelle promesse l'attendait. Sauver le monde. Comme ses parents auraient voulu qu'il le fasse.

Le Chapitre 1 de sa vie se terminait ici, sur ce train filant vers Kinshasa. Le Chapitre 2 commencerait bientôt. Le chapitre du voyage. Le chapitre de la fuite. Le chapitre de la quête. Le chapitre qui le mènerait jusqu'au sommet du monde, jusqu'à la fleur qui pourrait tout changer, jusqu'au destin qui l'attendait depuis qu'il était né au bord d'un lac sacré.

L'histoire de Kanza Mujinga ne faisait que commencer.